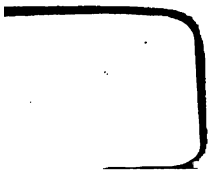


BONAPARTIANA,

OU

RECUEIL CHOISI

D'ANECDOTES, DE TRAITS SUBLIMES, DE BONS MOTS, DE SAILLIES, DE PENSÉES INGÉNIEUSES, DE RÉFLEXIONS PROFONDES DE NAPOLÉON BONAPARTE, AVEC UN APERÇU DES ACTIONS LES PLUS BELLES ET LES PLUS ÉCLATANTES DE SA VIE;

Par Cousin d'Avalon.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

Lorsque Bonaparte sera à une certaine distance
du moment où il a vécu, cet homme paraîtra
homme prodigieux; on regardera cette
universelle avec une admiration mêlée
...nnement, comme nous regardons au-
jourd'hui les têtes des Alexandre et des César.

ARIS,

...BET AINÉ, LIBRAIRE,

...S AUGUSTINS, N° 61.

1833.

l a pensé renverser. J'ai ri de tout
ı cœur. Il est monté, et a piqué des
x.

e suis rentrée, et, après une courte
ure, je suis montée à ma chambre.
l'ai la tête si pleine de lui, qu'il faut
je reprenne mon dessein, dans l'idée
vous divertir un moment. Voici
mme; je le peins du bon et du mau-
côté, comme je vous en ai prévenue.
lickman est un de ces empressés qui,
r me servir d'une de vos expressions,
l'air affairé, sans avoir jamais d'af-
s sérieuses: il a toujours mille choses
re, et il me semble à moi qu'il ne
rien. Toujours changeant dans ses
ets, excepté dans celui de m'ennuyer
son insipide jargon d'amour, qu'il
évident pourtant qu'il ne continue
par les encouragemens de ma mère
ôt que par ses propres espérances,
jamais je ne lui en ai donné aucune.
'en veux à son visage, quoiqu'en gé-
l, pour un corps aussi replet, on
se dire que la figure d'Hickman est
bien. Ce n'est pas de beauté que
ux parler; car, suivant votre obser-
n, qu'est-ce que la beauté dans un

BONAPARTIANA.

IMPRIMERIE DE A. HENRY,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 8.



On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps ;
L'humble toit dans cinquante ans,
Ne connaîtra pas d'autre histoire.

Béranger.

BONAPARTIANA,

OU

RECUEIL CHOISI

D'ANECDOTES, DE TRAITS SUBLIMES, DE BONS MOTS, DE SAILLIES, DE PENSÉES INGÉNIEUSES, DE RÉFLEXIONS PROFONDES DE NAPOLÉON BONAPARTE, AVEC UN APERÇU DES ACTIONS LES PLUS BELLES ET LES PLUS ÉCLATANTES DE SA VIE;

Par Cousin d'Avalon.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

Lorsque Bonaparte sera à une certaine distance du moment où il a vécu, cet homme paraîtra un homme prodigieux; on regardera cette tête universelle avec une admiration mêlée d'étonnement, comme nous regardons aujourd'hui les têtes des Alexandre et des César.

PARIS,
CHEZ CORBET AINÉ, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 61.

1833.

EN

PRÉFACE.

CETTE nouvelle édition du *Bonapartiana* ne laisse rien à désirer pour l'authenticité des faits et la véracité des anecdotes. Les derniers Mémoires qui ont paru sur le vainqueur d'Austerlitz ont été consultés ; on a eu soin de rejeter tout ce qui semblait douteux ou apocryphe, ou qui portait le caractère de partialité.

Les courtisans, après avoir encensé Bonaparte avec une bassesse dégoûtante, ont cherché à l'avilir ; et, comme dit de Bérenger :

> Tel qui long-tems lécha ses bottes,
> Lui mord aujourd'hui les talons.

Mais on n'avilit point ce qui est grand par lui-même : la flèche lancée par une main faible n'arrive jamais au but : *Telum imbelle sine ictu.*

Malgré ses détracteurs et ses envieux, selon le même chansonnier :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-tems;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra pas d'autre histoire.

Du génie, des talens, des connaissances dans plus d'un genre, voilà ce qui caractérise Napoléon. Grand capitaine, aucun général ne sut, comme lui, s'attirer la confiance du soldat, lui parler son langage, et, dans les grandes occasions, lui donner le fanatisme de la gloire. Aussi l'armée lui fut toujours fidèle : nous

voudrions en dire autant des chefs et des autres agens du Gouvernement.

Il fit des fautes; mais quel homme est sans erreur? Mais ces fautes, il sut les réparer par de grandes actions; et par cela même il sut presque les faire oublier:

...... Dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois;
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Mais la postérité, toujours juste, tout en blâmant cette soif de la gloire qui le dévorait, ne cessera d'admirer le héros, le grand homme, qui, pendant vingt ans, fatigua les cent voix de la Renommée, et termina une révolution dont on ne pouvait prévoir l'issue.

On a beaucoup écrit sur Napo-

léon, et on écrira encore long-tems sur ce génie qui semblait avoir fait un pacte avec la Fortune, et dont toutes les entreprises avaient le caractère de grandeur de celui qui les avait commencées et achevées avec autant de bonheur que de talens.

Il peut être comparé à César, et comme lui :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

BONAPARTIANA.

ORGANISATION DE LA GARDE CONSULAIRE. — REVUES. — ANECDOTES.

Le premier consul, lors de son élévation à la première dignité de la république française, n'eut rien de plus pressé que d'organiser une garde consulaire qui ne fût composée que de militaires qui s'étaient trouvés dans vingt batailles, qui, quelque tems après, furent renforcés d'un bon nombre de soldats arrivés d'Égypte, et d'un corps de mamelucks. Cette garde, augmentée successivement de plusieurs autres corps de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, présenta aux Parisiens le plus imposant spectacle de ce genre qu'ils eussent encore vu.

Tous les dimanches, le premier consul, accompagné d'un état-major aussi brillant que nombreux, la passait en revue. Il adressait souvent la parole aux soldats, à ceux principalement qui avaient fait avec lui les campagnes d'Italie, et l'avaient suivi dans son expédition d'Égypte. Il les appelait par leur nom, et leur demandait s'ils étaient contens du service, s'ils étaient bien nourris, si rien ne leur manquait. Sur cette dernière demande, un grenadier lui répondit : « Mon général, il me » manque une épaulette d'officier. » — Qu'as-tu fait pour cela ? — » J'ai passé, moi quatrième, le pont » de Lodi, sous le canon de l'enne» mi ; j'ai tué au moins dix mame» lucks à la bataille des Pyramides ; » je me suis trouvé aux assauts de » Saint-Jean d'Acre, et me voilà. —

» Tu me fais plaisir, envoie-moi un
» état de tes services, et tu seras sa-
» tisfait. »

Un jour qu'il revenait d'une de ces revues, il dit à un de ses confidens :
« Que pense-t-on de tout cela ? les
» Parisiens doivent ouvrir de grands
» yeux. — On pense, lui répondit le
» confident, qu'il n'existe pas en Eu-
» rope un seul général qui puisse
» vous le disputer pour le comman-
» dement d'une armée, et qu'aucun
» souverain ne peut se flatter d'avoir
» une garde aussi brillante que la
» vôtre. Vos soldats, tout en vous
» donnant le nom de *petit Caporal*,
» vous suivraient jusqu'au bout de
» l'univers. — Je sais depuis long-
» tems que ces vieilles moustaches ne
» parlent de moi, dans leurs casernes
» et leurs guinguettes, qu'en m'ap-
» pellant de ce nom. Je connais leur

» bon esprit, ils ne me trahiront
» pas (1). »

MUTISME DU CORPS-LÉGISLATIF.

A l'époque de la discussion de l'acte additionnel, M. de Bassano (Maret), causant avec l'empereur de la Chambre des Députés, lui dit que le mutisme du Corps-Législatif était une des choses qui avaient le plus contribué à décréditer le gouvernement impérial : « Mon Corps-Législatif muet,
» lui répondit en riant Napoléon, n'a
jamais été bien senti. C'était un
» grand jury législatif. Si l'on trouve
» bon que douze jurés prononcent

---

(1) Il n'aurait pu en dire autant de ses généraux qui prouvèrent, par la suite, que la reconnaissance n'était pas leur vertu favorite; individus qu'il avait tirés de l'obscurité, dans laquelle ils auraient tous végété sans lui.

» par oui ou par non sur la vie et
» l'honneur de leurs concitoyens,
» pourquoi trouver étrange et tyran-
» nique que cinq cents jurés choisis
» par l'élite de la nation, prononcent
» de la même manière sur nos sim-
» ples intérêts sociaux ?..... »

BELLE PENSÉE DE NAPOLÉON.

« Les qualités militaires, disait l'empereur, ne sont nécessaires que dans quelques circonstances et dans quelques momens. Les vertus civiles qui caractérisent le vrai magistrat, ont une influence de tous les momens sur la félicité publique. »

SUJET D'ORGUEIL POUR LE PEUPLE.

Nous croyons devoir rappeler ici les principaux acteurs de la grande et magnifique épopée nationale dont Napoléon fut le héros, qui commença

aux plaines de Valmy et finit aux champs de Waterloo. C'est avec un juste orgueil que l'honneur du peuple peut parcourir cette liste de rois, ducs, princes et maréchaux sortis de son sein.

Augereau, duc de Castiglione, fils d'un marchand fruitier de Paris, soldat en 1792, général en 1794.

Bernadotte, roi de Suède, fils d'un avocat de Pau, soldat.

Berthier, prince de Neufchâtel et de Wagram, fils d'un concierge de l'hôtel de la guerre.

Bessières, duc d'Istrie, fils d'un bourgeois de Preissac, soldat en 1792, capitaine en 1796, maréchal en 1809.

Brune, fils d'un avocat de Brives, imprimeur, soldat.

Jourdan, fils d'un bourgeois de Limoges.

Kléber, fils d'un bourgeois de Strasbourg.

Kellermann, duc de Valmy, fils d'un bourgeois de Strasbourg, soldat.

Lannes, duc de Montebello, fils d'un teinturier de Lectoure (Gers), soldat en 1792, général de division en 1800, maréchal en 1804.

Lefebvre, duc de Dantzick, fils d'un ancien hussard de Rousffach, soldat.

Masséna, prince d'Esling, fils d'un marchand de vin de Nice, soldat.

Moncey, duc de Conégliano, fils d'un avocat de Besançon, soldat.

Mortier, duc de Trévise, fils d'un négociant de Cateau-Cambrésis, garde national.

Murat, roi de Naples, fils d'un aubergiste de la Bastide, près de Cahors, chasseur à cheval en 1790.

Ney, prince de la Moskowa, fils

d'un tonnelier de Sarrelouis, hussard en 1787, général en 1796.

Oudinot, duc de Reggio, fils d'un marchand de Bar, soldat.

Pérignon, fils d'un bourgeois de Grenade, soldat.

Serrurier, fils d'un bourgeois de Laon, soldat.

Soult, duc de Dalmatie, fils d'un paysan de Saint-Amand, près de Castres, soldat.

Suchet, duc d'Albuféra, fils d'un fabricant de Lyon, soldat.

Victor Perrin, duc de Bellune, garçon de boutique à Troyes, fifre, soldat, etc., etc.

Tels sont les principaux et plus célèbres lieutenans de Napoléon ; presque tous partis soldats, ils trouvèrent dans leur giberne l'épée de général, le bâton de maréchal, même le sceptre de roi.

LOUABLE FERMETÉ DE L'EMPEREUR.

Un jeune homme s'étant rendu criminel par un excès de jalousie, sa famille eut recours à Joséphine, qui se détermina à solliciter sa grâce auprès de son auguste époux. — C'est la première que je vous demande, lui-dit-elle, et vous me l'accorderez. — Je ne le puis, répondit-il. — Vous me la refusez? à moi! — Oui, Madame, quand on saura que c'est à vous que je ne l'ai pas accordée, personne n'osera la demander.

BONAPARTE FAUSSEMENT ACCUSÉ DE MATÉRIALISME.

Bonaparte aimait beaucoup à parler de religion, quoiqu'il n'eût sur elle que des idées vagues. « Je l'ai vu très-souvent, dit M. de Bourrienne, à Passeriano, en Égypte, à bord de

l'*Orient* et de la *Muiron*, prendre une part très-active à des conversations animées sur cette matière. Il cédait volontiers sur tout ce qu'on lui prouvait, et sur ce qui lui paraissait venir des hommes et du tems ; mais il ne voulait pas entendre parler de matérialisme. Je me rappelle qu'une nuit étant sur le pont par un tems magnifique, entouré de quelques personnes qui discutaient en faveur de ce dogme affligeant, Bonaparte, élevant sa main vers le ciel et montrant les astres, leur dit : *Vous avez beau dire, Messieurs; qui a fait tout cela?*

NAPOLÉON ET M. DE TALLEYRAND.

Lors de la digrâce du prince de Bénévent, on parlait en présence de Bonaparte de l'immense fortune de ce rusé diplomate : *Rien n'est moins sur-*

prenant que son opulence, répondit l'empereur; *Talleyrand vend tous ceux qui l'achètent.* Napoléon qui, en 1810, s'exprimait ainsi sur le compte de M. Talleyrand, savait bien qu'il l'avait quelque peu acheté; mais il était loin de prévoir, qu'en 1814, ce bon Monsieur de Talleyrand le vendrait à son tour.

FRANCHISE DE BONAPARTE.

Bonaparte, premier consul, étant à Malmaison, se promenait dans les jardins avec madame de Clermont-Tonnerre, aujourd'hui madame de Talaru, dont la conversation charmante lui plaisait infiniment. Tout à coup il l'interrompt brusquement, et lui dit: « *Madame de Clermont-Tonnerre, qu'est-ce que vous pensez de moi?* » L'allocution imprévue rendait la réponse délicate et difficile.

« *Mais, général*, lui dit-elle, après un court moment d'hésitation, *je pense que vous ressemblez à un architecte habile qui ne veut laisser voir le monument qu'il érige que quand il sera entièrement construit. Vous bâtissez derrière un échafaudage qne vous ferez tomber quand vous aurez fini. — Oui, Madame, c'est bien cela*, lui dit Bonaparte avec une incroyable vivacité, *vous avez raison !.... Je ne vis jamais que dans deux ans !* »

LE REFUS IMPERTINENT.

Le poète Ducis refusa la place de sénateur avec un traitement de 36,000 fr. Un de ses amis lui demandant pourquoi il n'acceptait pas la toge sénatoriale; il répondit: « *Je ne pourrais jamais* porter *cette casaque là.* » Des gens, par trop offi-

cieux, rapportèrent ce propos à l'empereur, qui ne dit que ces mots : « *C'est une impertinence; mais dires des poètes ne tirent pas à conséquence.* »

L'INDÉCENCE DU COURAGE.

A la bataille d'Austerlitz, Napoléon entendant battre la charge dans un ravin, envoya un de ses aides-de-camp s'assurer de ce que c'était. Quelle fut la surprise de cet officier en voyant quatre *fantassins* commandés par un chasseur à cheval, ayant à leur tête un tambour à peine âgé de quinze ans, qui les menait au pas de charge sur une pièce de canon défendue par une douzaine d'hommes. Il revint tout de suite en rendre compte à l'empereur. « *Courez vite*, lui dit-il, *et faites retirer ces étourdis.* » L'aide-de-camp re-

tourne vers les six téméraires, et les somme, au nom de l'empereur, de se retirer. « *Le bon Dieu bénisse votre empereur*, s'écrie l'un deux, *c'est une pièce de canon qu'il nous vole comme s'il nous la prenait dans notre poche. Regardez donc, notre officier, il n'y a pas là plus de dix hommes.* » Cet étrange propos, rapporté à l'empereur, le fit rire de bon cœur. *C'était vraiment*, dit-il à son état-major, l'*indécence du courage*.

JUSTE MOTIF D'UN REFUS.

Quelqu'un recommandait, avec chaleur à Napoléon M. Girault, curé de Corvol, près Clamecy : « C'est un homme, lui disait-on, d'une piété rigide et digne d'exercer dans la capitale. La rigidité de ses mœurs est telle, qu'il ne voulut point se servir d'une selle qu'une dame avait mon-

tée, à moins que le sellier Perrin n'y mît de nouvelles bourres, et ne la recouvrît à neuf. — *C'est là*, répondit l'empereur, *son genre de piété? Hé bien! qu'il reste dans son village, il se pervertirait à Paris.*

LA CITATION FAITE A PROPOS.

Le soir de la bataille de Marengo, Bonaparte dit à son aide-de-camp Lacuée, qui lui faisait un rapport: « Hé bien! jeune homme, que dis-tu de la journée? » — Ma foi, général, que j'ai vu l'heure où nous étions rossés d'importance.» Bonaparte aussitôt lui réplique, avec le ton de l'enthousiasme, par ces quatre vers de la *Mort de Pompée*:

J'ai servi, commandé, vécu quarante années:
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en tout événement,
Le destin des États dépendait d'un moment.

res (1). Napoléon, presque honteux de cette proposition, lui dit, avec autant d'esprit que de finesse : *Ah ! de grâce, laissez-nous au moins la république des lettres.* »

OPINION DE NAPOLÉON SUR LA POLICE.

Napoléon dit un jour à un officier qui, à l'île d'Elbe, lui parlait de la France : « Vous croyez donc que les agens de la police prévoient tout, savent tout ; la police invente plus qu'elle ne découvre. La mienne valait bien sans doute celle de ces gens-là, et souvent ce n'était qu'au bout de huit ou quinze jours qu'elle apprenait quelque chose par hasard, imprudence ou trahison. »

---

(1) Ce que feu M. de Fontanes voulait alors, s'est exécuté avec impudeur depuis la restauration.

Napoléon, disant à cet officier qu'il fallait correspondre avec lui sous des formes commerciales, ajoutait, pour calmer ses inquiétudes, de ce que la poste pourrait deviner leur correspondance. — « Croyez-vous donc que la poste s'amuse à ouvrir toutes les lettres? elle n'y suffirait pas. J'ai cherché à connaître les correspondances cachées sous le masque de la banque, et je n'ai jamais pu y parvenir. Il en est de la poste comme de la police : on n'attrappe que les sots. »

APOSTROPHE ÉNERGIQUE.

Fournier-Sarlovèse, colonel du 12[e] régiment de hussards, était d'une intrépidité rare, et le meilleur pistolet de l'armée. Il vint à Paris à l'époque où Bonaparte fut nommé premier consul. Se trouvant en société d'officiers assez mal disposés envers l'ancien gé-

néral de l'armée d'Italie, l'un d'entre eux dit que Bonaparte jouait à se faire assassiner. « Ce n'est pas aussi facile qu'on le pense, répond un autre, on ne l'approche pas. » Le colonel, qui était en pointe de vin, eut l'imprudence de dire qu'il parierait tuer le premier consul d'un coup de pistolet à cinquante pas. La vérité est, que guerrier plein d'honneur, il n'eut jamais la pensée d'un tel crime, mais, comme nous l'avons dit, il avait la tête échauffée, et avec cela il s'agissait de son adresse au pistolet. Quoiqu'il en soit, le bon Fouché, qui, à cette époque, avait des mouches partout, fut instruit du propos qu'avait tenu le colonel. Il fut arrêté au sortir de l'Opéra, et peu de jours après exilé en Bretagne son pays. Remis en activité l'année suivante, il se trouva plus tard à la bataille d'Eylau. L'empereur qui

l'aperçut comme il entrait en ligne, lui adressa ces paroles mémorables : « *Colonel, c'est un baptême de sang qu'il vous faut aujourd'hui.* » L'intrépide colonel, digne de sentir toute l'énergie de cette apostrophe, fit des prodiges de valeur qui lui valurent le grade de général de brigade.

CORNEILLE APPRÉCIÉ PAR BONAPARTE.

Bonaparte était insensible aux charmes de l'harmonie poétique ; il n'avait pas même assez d'oreille pour sentir la mesure des vers, et il n'en pouvait pas réciter un sans en altérer le mètre ; mais les grandes pensées le charmaient ; il idolâtrait Corneille ; et cela au point qu'un jour, après une représentation de *Cinna*, il dit à M. de Bourienne : *Si un homme comme Corneille vivait de mon tems, j'en ferais mon premier ministre ; ce ne*

sont pas ses vers que j'admire le plus, c'est son grand sens, sa grande connaissance du cœur humain, c'est la profondeur de sa politique.

LE QUATRAIN BIEN APPLIQUÉ.

A la fin de sa première campagne d'Italie, Bonaparte dut s'écrier, comme César au milieu de ses triomphes : *veni, vidi, vici.*

Pour asservir le Tibre,
Annibal employa seize ans,
Et pour le rendre libre
Bonaparte a mis deux printems.

RÉPONSE ADMIRABLE.

A la même époque, un soldat mécontent montre à Bonaparte son habit entièrement usé, dont les lambeaux le couvraient à peine, et lui en demande un neuf avec assez d'humeur. *Un habit neuf*, répond le gé-

néral, *tu n'y songes pas, on ne verrait pas tes blessures.*

LE MOT PROFOND.

« Si la stabilité d'un Gouvernement semble exiger une religion dominante, sa tranquillité repousse une religion dominatrice. » Mot profond et plein de justesse, adressé par le héros d'Italie à plusieurs prêtres députés vers lui, pour lui offrir leurs hommages.

VIE DE NAPOLÉON A L'ARMÉE.

La vie de Napoléon à l'armée était simple et sans éclat. Tout individu, quelque fût son grade à l'armée, avait le droit de l'approcher et de lui parler de ses intérêts ; il écoutait, questionnait et prononçait au moment même : si c'était un refus, il était motivé et de nature à en adoucir l'amertume. Jamais on ne pouvait, sans admiration,

voir le simple soldat quitter son rang, lorsque son régiment défilait devant l'empereur, s'approcher d'un pas grave, mesuré, et présenter les armes, venir jusqu'au près de lui. Napoléon prenait toujours la pétition, la lisait en entier, et accordait toutes les demandes justes.

Ce noble privilége qu'il avait accordé à la bravoure et au courage, donnait à chaque soldat le sentiment de sa force et de ses devoirs, en même tems qu'il servait de frein pour contenir ceux des supérieurs qui auraient été tentés d'abuser du commandement.

BEAU MOUVEMENT D'ÉLOQUENCE MILITAIRE.

Bonaparte, nommé général en chef de l'armée d'Italie, se sépara de son épouse et se rendit à Nice le 21 mars 1796. Prêt à attaquer un ennemi for-

midable avec une armée indisciplinée et dénuée de toute ressource, il s'écria, à l'imitation de l'illustre général Carthaginois :

« *Camarades, vous manquez de tout au milieu de ces rochers ; jetez les yeux sur les riches contrées qui sont à vos pieds ; elles nous appartiennent ; allons en prendre possession.* »

BONAPARTE COURONNÉ PAR MADAME DE MONTESSON.

Aussitôt que Bonaparte fut élevé au consulat, il fit dire à madame de Montesson de se rendre aux Tuileries. Dès qu'il la vit, il alla au devant d'elle, et la pria de demander tout ce qui pourrait lui plaire.

« — Mais, Général, je n'ai aucun droit à tout ce que vous voulez m'offrir.

« — Vous ne savez donc pas, Madame, que j'ai reçu de vous ma première couronne ? vous vîntes à Brienne avec M. le duc d'Orléans distribuer les prix, et en posant sur ma tête le laurier *précurseur* de quelques autres : *Puisse-t-il vous porter bonheur* ! me dites-vous. Je suis, dit-on, fataliste, Madame, ainsi il est tout simple que je n'aie pas *oublié* ce dont vous ne vous souvenez plus. Je serai charmé de vous être utile ; d'ailleurs, le ton de la bonne compagnie est à peu près perdu en France ; il faut qu'il se retrouve chez vous. J'aurais besoin de quelques traditions, vous voudrez bien les donner à ma femme. »

OPINION DE NAPOLÉON SUR LA COUR.

Lorsque l'on donna sur le théâtre des Tuileries la représentation *d'Agamemnon*, tragédie de M. Lemercier,

Napoléon dit à l'auteur : « Votre pièce ne vaut rien. De quel droit ce *Strophus* (1) fait-il des remontrances à *Clytemnestre ?* ce n'est qu'un valet. — Non, Sire, lui répondit M. Lemercier, *Strophus* n'est point un valet, c'est un roi détrôné, ami d'*Agamemnon.* — « Vous ne connaissez donc guère les cours, reprit Napoléon : *à la cour, le monarque seul est quelque chose, les autres ne sont que des valets.* »

PROCLAMATION DE BONAPARTE.

Une des proclamations les plus remarquables de Bonaparte, est celle qu'il fit à la suite de la révolte des habitans du Caire. Cette pièce est faite pour être notée comme un monument

(1) Un des personnages de la pièce.

curieux des inspirations de l'*homme du destin*.

« Habitans du Caire,

» Des hommes pervers ont égaré une partie d'entre vous. — Ils ont péri. — Dieu m'a ordonné d'être miséricordieux pour le peuple. J'ai été clément et miséricordieux envers vous.

» J'ai été fâché contre vous de votre révolte. Je vous ai privé de votre divan, mais aujourd'hui je vous le restitue.

» Schérifs, ulémas, orateurs des mosquées, faites bien connaître au peuple que ceux qui, de gaîté de cœur, se déclareront mes ennemis, n'*auront de refuge ni dans ce monde ni dans l'autre*. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne pas voir que le *destin lui-même dirige toutes mes opérations ?* Y aurait-il quelqu'un as-

sez incrédule pour révoquer en doute que *tout, dans ce vaste univers, est soumis à l'empire du destin?* Faites connaître au peuple que, *depuis que le monde est monde*, il était écrit qu'après avoir détruit les *ennemis de l'islamisme*, fait *abattre les croix*, je viendrais, du fond de l'Occident, remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le livre du Koran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive était prévu, et que ce qui arrivera est également expliqué.

» Que ceux donc que la seule crainte de mes armes empêche de nous maudire, changent; car, en faisant au ciel des vœux contre nous, ils sollicitent leur condamnation. Que les vrais croyans fassent des vœux pour la prospérité de mes armes.

» Je pourrais demander compte à

chacun de vous des sentimens les plus secrets de son cœur; *car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne.* Mais un jour viendra que tout le monde verra, avec la plus grande évidence, que je suis conduit par des ordres supérieurs, et *que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi.* Heureux ceux qui, de bonne foi, seront les premiers à se mettre avec moi! »

AUGEREAU (1).

Le premier consul estimait Augereau comme bon militaire: « C'est un brave très-propre à déterminer une

(1) Augereau fut un des premiers qui abandonnèrent Bonaparte, lorsqu'il vit l'étoile de Napoléon pâlir; il se tourna alors vers le soleil levant auquel il adressa ses hommages, comme Berthier et compagnie.

action ; mais sa grosse franchise me déplaît. Nous ne nous entendons que sur un champ de bataille ; il ne faut rien pour être courtisan. »

LES ARMES DE FRANCE.

Lors de la séance du 23 prairial, tenue à Saint-Cloud, et relative aux cérémonies du couronnement, il fut question de fixer les armes de France ; une commission s'était décidée pour le coq.

« Non, non, dit Bonaparte ; le coq est un animal trop faible ; il est de basse-cour, il ne peut être l'image d'un empire comme la France. Il faut choisir entre l'aigle, l'éléphant et le lion. Il faut prendre un lion étendu sur la carte de la France, la patte prête à dépasser le Rhin, avec ces mots : *Malheur à qui me cherche !*

ON HAIT LES FLATTEURS, ON AIME LA FLATTERIE.

Napoléon, affectant de mépriser les flatteurs, n'était pas insensible à la flatterie; témoin cet impromptu qu'il avait gardé soigneusement et qu'il communiqua à plusieurs de ses courtisans :

Fiers de te célébrer, que de rimeurs divers
Affligent à l'envi nos yeux et nos oreilles !
Ils ont fait en six jours autant de mauvais vers
Qu'en six mois ton génie enfanta de merveilles.

LA SELLE D'OR.

Napoléon ayant reçu des plaintes sur la mauvaise qualité ou confection des selles et harnois de sa garde, dit un jour au général Bessières : « Le commissaire a raison de refuser cette fourniture, s'il la trouve mauvaise. — Ce n'est pas là le cas, répondit Bessières, c'est une pure méchanceté

de la part du commissaire. La fourniture est bonne, et les fournisseurs demandent à être admis à le prouver. Ce sont d'honnêtes gens, mes compatriotes, et je m'intéresse à eux. Si leur demande n'était pas juste, je serais le premier à la repousser. » Bessières avait prononcé cette défense des fournisseurs d'un ton plein de chaleur; Napoléon lui dit en souriant: « Ne répétez pas cela à d'autres; car on dirait que vos protégés, pour faire passer leurs selles, vous en ont donné une d'or. »

UN HASARD SINGULIER.

Le jour de l'installation de Napoléon au trône, on éleva un énorme ballon portant une vaste couronne, qui alla précisément tomber à Rome sur le tombeau de Néron. Le chef du gouvernement s'informa de ce qu'elle

était devenue, et force fût de le lui apprendre avec tous les ménagemens possibles. On s'attendait à de l'humeur ; il répondit seulement : *Eh bien ! je l'aime mieux là que dans la boue.*

LES CONSTITUTIONS ET LES MANDEMENS.

On sait que l'abbé Sièyes avait toujours en poche des ébauches de *constitutions* à proposer pour le bonheur de la France ; cet abbé était grand-vicaire. Un jour, dînant chez le directeur Barras avec Bonaparte et madame de Staël, il voulut faire part aux convives d'une nouvelle constitution dont il venait d'accoucher depuis quelques jours. Bonaparte, se penchant vers l'oreille de madame de Staël, lui dit : « Rendons mille fois grâces à M. Sièyes qui nous accable

de constitutions, tandis qu'il laisse chômer son diocèse de mandemens. »

LA MER ROUGE.

En Égypte, Bonaparte, dans un moment de loisir et d'inspection du pays, profitant de la marée basse, traversa la mer Rouge à pied sec, et gagna la rive opposée. Au retour, il fut surpris par la nuit et s'égara au milieu de la mer montante ; il courut le plus grand danger, et faillit périr précisément de la même manière que Pharaon. « Ce qui n'eût pas manqué, dit gaîment Bonaparte, de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

LE DISTIQUE REMARQUABLE.

Feu le poëte Théveneau déjeunait chez M. le Mercier, auteur de la tragédie d'Agamemnon, avec les deux

MM. Colbert, aides-de-camp du général Bonaparte. Le verre à la main, on lui proposa d'être l'historiographe de ce célèbre guerrier. Théveneau avale une huître, boit un coup, et répond :

Qui prêtera jamais, pour tracer son histoire,
Une plume à Clio? — L'aile de la Victoire.

Il ne se contenta pas de cet impromptu, et il mit en vers latins ce distique, dont il a fait un dialogue entre le poète et Clio :

POETA.

Quá poteris penná tot scribere, Musa, triumphos?

CLIO.

Ex alis trahit ipsa mihi Victoria pennam.

Le poète Theveneau ne travailla pas en vain; il reçut de la munificence de Bonaparte une gratification

pécuniaire, dont il avait grand besoin, car il n'était pas heureux. (1)

ALLOCUTION MILITAIRE.

A la bataille de Lutzen, la plus grande partie de l'armée se trouvait composée de conscrits qui n'avaient jamais combattu. L'empereur, au plus fort de l'action, parcourait en arrière le troisième rang de l'infanterie, le soutenant parfois de son cheval en travers, et criant à ces jeunes soldats : « Ce n'est rien, mes enfans, tenez ferme ; la patrie vous regarde : sachez mourir pour elle. »

BARRÈRE-CAMÉLÉON.

On demandait à Napoléon com-

(1) Bonaparte a dû être regretté par les hommes de lettres, car il les récompensait généreusement.

ment il était possible que Barrère eût échappé sain et sauf aux diverses secousses de la révolution. « Parce que, répondit-il, Barrère n'avait pas de caractère prononcé. C'était un homme qui changeait de parti à volonté et les servit tous successivement. Il passe pour avoir du talent; je ne l'ai pas jugé ainsi. Je me suis servi de sa plume; il n'a pas montré beaucoup d'habileté. il employait volontiers les fleurs de rhétorique, mais ses argumens n'avaient aucune solidité; rien que *cogtionerie*, enveloppée dans des termes élevés et sonores. »

PROCÈS DU GÉNÉRAL MOREAU.

On sait que le procès fait au général Moreau occupa tout Paris; Le Palais de justice et ses avenues étaient, dès la pointe du jour, assiégés par une foule délibérante que la présence des

troupes parvenait difficilement à contenir. La hardiesse et la publicité des opinions imprimaient à cette affaire le caractère d'un grand intérêt national. Frappé de cette étonnante expression de la pensée, qui partageait la capitale entre le chef du gouvernement et un accusé, le premier consul chargea le colonel Sébastiani d'aller confidentiellement s'informer auprès de l'un des juges, M. de la Guillaumye, ancien intendant de Corse, de l'issue que pourraient avoir les débats. Ce magistrat lui dit que Moreau *était* coupable; mais que les preuves manquaient pour une conviction pleine et entière; que d'ailleurs la force de l'opinion publique combattait leur autorité, qu'il ne prévoyait pas que Moreau pût être condamné à une autre peine qu'à une détention limitée. « *La*

Guillaumye a raison, dit Bonaparte au colonel : *les Parisiens sont toujours pour les accusés. Quand Biron fut condamné à mort par le parlement bien justement comme traître, on fut obligé de doubler la garde, et de le faire exécuter à huis clos à l'Arsenal.* » Un général présent à cet entretien représenta au premier Consul qu'il aurait été bien plus simple de traduire Moreau devant une commission militaire : « *Je ne l'ai pas fait*, répondit Bonaparte, *pour sauver votre tête et la mienne* »

Quelque tems après, comme l'affaire approchait de sa conclusion, le conseiller Clavier, qui figurait également au nombre des juges de Moreau, fut aussi pressenti sur le jugement. On lui assura que l'intention du premier consul, si le tribunal prononçait la

peine de mort, était de faire grâce à Moreau : *Qui me la fera à moi?* répliqua-t-il brusquement.

BATAILLE DE MARENGO.

L'action s'engage, les balles sifflent: une grèle de boulets décime les soldats, le sang coule; soudain l'aile gauche de l'armée française chancelle et se replie en désordre... Bonaparte arrive : c'est le lion blessé par les chasseurs de la Nubie ; il se précipite au travers des torrens de poudre, se confiant tout entier dans son *destin*, qui épargne même d'une manière miraculeuse le sang de toute son escorte; les phalanges se pressent et reprennent à sa vue un aspect imposant : le regard du grand homme verse un nouveau feu dans les veines du soldat. Cependant, Berthier vient lui annoncer qu'une autre division pliait: Bona-

parte, sans se troubler, lui répond : *Vous ne m'annoncez pas cela de sang-froid, général !* » Aussitôt il rassemble toutes les forces de son âme, parcourt les rangs, et son génie lui répond de la fortune : « *Soldats* ! s'écrie-t-il soudain comme un prophète inspiré, *souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille* !. . . . » Le signal de la victoire est donné, tous les tambours-majors font battre ce terrible pas de charge qui a fait faire aux drapeaux français le tour de l'Europe : les bataillons autrichiens sont enfoncés, l'artillerie vomit la mort ; Murat, Kellermann redoublent d'audace ; Desaix, l'infortuné Desaix, à qui appartient la moitié de la couronne de cette victoire, se précipite avec sa division de réserve, réunit à son tourbillon tous les fuyards, fait mettre bas

les armes à six mille grenadiers hongrois. Hélas! c'est au moment de son triomphe que ce héros est atteint d'une balle mortelle. Avant d'expirer, il dit au jeune Lebrun, aide de camp : *Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la patrie !* » — A ces mots, Bonaparte se recueille dans sa douleur : *Pourquoi,* s'écrie-t-il, *ne m'est-il pas permis de pleurer ?*

LA ROMANCE.

Dans une fête donnée par le consul Cambacérès, le 18 vendémiaire an IX, pour célébrer l'anniversaire de l'arrivée de Bonaparte à Fréjus, le 18 vendémiaire an VIII, on chanta une romance traduite du provençal, par le chevalier Boufflers, dont voici le troisième couplet.

Sous cet air et ce maintien calmes,
Voyez ce guerrier fier et doux,

Qui revient du pays des palmes
Planter l'olive parmi nous ;
Tranquille au fort de la tempête,
Et modéré dans le bonheur,
Si la victoire est dans sa tête,
Il porte la paix dans son cœur.

C'est ainsi qu'à cette époque on préludait aux adulations exagérées, qui devaient faire tourner la tête au conquérant de l'Italie.

LA SOIF DE LA GLOIRE.

Jamais homme ne s'empara au même dégré que Bonaparte de l'esprit de ses soldats. Tous connaissaient sa soif pour la gloire, et chacun s'empressait d'en présenter la coupe enivrante à ses lèvres, dût cette même coupe être remplie de leur sang....

Que cette pensée de ce carabinier blessé à Marengo, peint bien encore l'idée que la troupe avait de son chef!

Étendu dans un fossé, sur la route de Milan, au moment où Bonaparte, vainqueur, se dirigeait avec tout son état-major vers cette ville : « *On t'en a f...u de la gloire aujourd'hui, j'espère*, s'écria le carabinier, *tu dois être content* ! ! !... «

BON MOT DU GÉNÉRAL RAPP.

Un jour que ce général demandait à l'empereur de l'avancement pour deux officiers : « Je ne veux plus, lui répondit Napoléon, en donner tant ; ce diable de Berthier m'en a trop fait faire. » Puis se tournant vers Lauriston : « N'est-ce pas Lauriston, que de notre tems on n'allait pas si vite? je suis resté bien des années lieutenant, moi ! —Cela se peut, Sire, répliqua Rapp; mais depuis, vous avez bien rattrapé le tems perdu. » Napoléon rit beaucoup de cette répartie, et accorda ce qu'on lui demandait. »

BONAVENTURE BONAPARTE.

Il y avait jadis un Bonaventure Bonaparte qui vécut et mourut dans un cloître. Le pauvre homme reposait tranquillement dans sa tombe, et on n'y songeait plus, lorsque Napoléon Bonaparte monta sur le trône de France. Alors, les courtisans s'avisèrent de se rappeler que ce moine possédait de son vivant des vertus et des qualités auxquelles personne n'avait pensé auparavant, et on proposa à l'empereur de le faire canoniser. » Pour l'amour de Dieu, répondit-il, épargnez-moi ce ridicule. Comme le souverain Pontife est en mon pouvoir, on ne manquerait pas de dire que je l'ai forcé à faire un saint d'un des membres de ma famille. »

VIFS REGRETS DE NAPOLÉON.

Ce fut à la journée de Bautzen

qu'un boulet vint frapper, à l'abdomen, Duroc. Napoléon apprenant sa mort, s'écria douloureusement : *à demain tout*. La perte de ce fidèle serviteur mit le comble à l'affliction de l'empereur : « Duroc, lui dit-il, il est une autre vie ; c'est là que vous irez m'attendre, et que nous nous reverrons. »

On a prétendu que Napoléon était athée : les dernières paroles adressées à Duroc, démontrent le contraire, ainsi que celles recueillies par Las Cases, de la bouche de l'empereur.

« Tout proclame l'existence d'un Dieu, c'est indubitable ; mais toutes nos religions sont les enfans des hommes. Toutefois, le sentiment religieux est si consolant, que c'est un bienfait du ciel que de le posséder. »

QUESTION A GRÉTRY.

Bonaparte n'aimait point Grétry, et lui, qui avait à un degré si supérieur la mémoire des noms, il feignait toujours, lorsque l'occasion amenait devant ses yeux notre célèbre compositeur, de ne pas se rappeler son nom, voulant montrer par là le peu d'importance qu'il attachait à un musicien. Un jour, Grétry se trouvant faire partie de la députation de l'Institut, qui était venue le féliciter au retour d'une de ses campagnes, Bonaparte l'aperçoit, traverse la foule, et renouvelle son éternelle question : « Comment vous appelez vous ? — Toujours Grétry, Sire. »

CONVERSATION CURIEUSE DE NAPOLÉON AVEC M. DE COMMINGES.

L'empereur fit venir un jour M. de

Comminges, qui avait été avec lui à l'École Militaire :

« — Qu'avez-vous fait pendant la révolution ? avez-vous servi ?

» — Non, Sire.

» — Vous avez donc suivi les Bourbons dans leur exil ?

» — Oh ! non, Sire, je suis resté chez moi à cultiver une petite terre.

» — Sottise de plus, Monsieur : il fallait, dans ces tems de trouble, payer de sa personne, d'une manière ou d'une autre.... Que voulez-vous faire maintenant ?

» — Sire, une modeste place dans l'octroi de ma petite ville, comblerait.....

» — C'est bon, Monsieur, vous l'aurez, et restez-y. Est-il possible que j'aie été le camarade d'un pareil homme ! dit l'empereur en le quittant. »

LES JOURNAUX-GIROUETTES.

Lorsque je débarquai à Cannes, disait l'empereur dans une conversation qu'il eut à Sainte-Hélène, les journalistes insérèrent dans leurs feuilles des articles qui commençaient ainsi : « *Rébellion de Bonaparte!* » Cinq jours après : « *Le général Bonaparte est entré à Grenoble!* » Onze jours plus tard : « *Napoléon a fait son entrée à Lyon!* » Enfin vingt jours après : « *L'empereur est arrivé aux Tuileries!* » D'après cela, allez chercher l'opinion publique dans les journaux.

LE GÉANT ET LE PYGMÉE.

« Je ne sais comment cela se fait, disait Napoléon; M. Beugnot est un géant, il a six pieds, je n'en ai que cinq, et toutes les fois qu'il me parle, je suis

obligé de me baisser pour l'entendre. »

BONAPARTE ET LE MATHÉMATICIEN LA GRANGE.

La Grange était un jour à La Malmaison, quand Bonaparte, encore consul, se disposait à se faire empereur. Une certaine familiarité était encore permise aux personnes admises dans le salon de Joséphine. La conversation étant tombée sur les encouragemens que les gouvernemens doivent aux lettres, aux sciences et aux arts; on parla naturellement du siècle de Louis XIV: « Eh bien! dit Bonaparte, Louis XIV, après tout, qu'est-ce qu'il a fait pour les hommes célèbres de son siècle? presque rien. A *Corneille*, à *Racine*, qu'a-t-il donné? de petites pensions; à *Racine*, une place d'historiographe; à

Molière, une pension de mille livres, avec un titre de valet de chambre. Aucun d'eux n'a eu de place dans son gouvernement. Moi je fais bien plus pour les sciences; j'ai fait *Monge* et *Berthollet* sénateurs; *Chaptal* est sénateur; vous même *La Grange*, vous êtes sénateur.

La Grange, dont le mérite était trop grand pour avoir de l'orgueil, ou pour affecter une fausse modestie, lui répondit avec une naïveté digne de La Fontaine. « Vous avez eu raison, général; quand vous nous avez appelés au Sénat, vous saviez bien ce que vous faisiez; vous avez pensé que, dans les premiers tems, il fallait y mettre des noms capables de le rendre recommandable. »

L'HEUREUX PRESSENTIMENT.

Quelques jours avant son entrée à

Berlin, Napoléon fut surpris par un orage, sur la route de Postdam. Il était si violent et la pluie si abondante, que l'empereur fut obligé de se réfugier dans une maison voisine. Enveloppé dans sa capote grise, il fut bien étonné de voir une jeune femme que sa présence faisait tressaillir: c'était une égyptienne, qui avait conservé, pour lui, cette vénération religieuse que lui portaient les arabes. Veuve d'un officier de l'armée d'Orient, la destinée l'avait conduite, en Saxe, dans cette même maison, où elle avait été accueillie. L'empereur lui donna une pension de 1,200 fr., et se chargea de l'éducation d'un fils, seul héritage que lui eût laissé son mari: « C'est la première fois, dit Napoléon aux officiers de sa suite, que je mets pied à terre pour éviter un orage;

j'avais le pressentiment qu'une bonne action m'attendait là.

PAESIELLO.

L'impératrice Joséphine assistait un jour, à Saint-Cloud, avec l'empereur, à une représentation des *Zingari del Fiera*, de Paësiello, qui était dans la loge avec LL. MM. On avait intercallé dans cet ouvrage, un air superbe de Cimarosa.

Napoléon, passionné de la musique italienne, qu'il voulait remettre à la mode, s'extasiait à chaque morceau, et faisait à Paësiello des complimens d'autant plus flatteurs, qu'on savait que la bouche qui les prononçait n'en était pas prodigue. Enfin, après le morceau dont nous avons parlé, l'empereur se retourne et dit avec transport, en prenant la main de Paësiello : « Ma foi,

mon cher, l'homme qui a composé cet air, peut se proclamer le plus grand compositeur de l'Europe. — Il est de Cimarosa, articula faiblement Paësiello. — J'en suis fâché; mais je ne puis reprendre ce que j'ai dit. »

L'ADROIT FLATTEUR.

Feu le marquis de Fontanes mettait le talent de Le Kain hors de toute comparaison. Napoléon lui dit : lorsque Talma eut joué le rôle de Manlius : Eh bien ! Le Kain vous paraît-il encore au-dessus de Talma ? — Sire, j'ai vu de nos jours surpasser Alexandre et César ; mais je regarde comme impossible de surpasser Le Kain. » M. de Fontanes se trompait : lui-même le surpassait comme comédien.

RÉFLEXION DE BONAPARTE.

« En révolution, on oublie tout ; le

bien que vous faites aujourd'hui, demain sera oublié. La face des affaires une fois changée, reconnaissance, amitié, parenté, tous les liens se brisent, et chacun cherche son intérêt.»

C'EST PAR TROP DE BESOGNE!

Dans un bal masqué qui eut lieu chez la reine de Naples, une dame en domino, excité par la jalousie, dévoila à un général de Napoléon l'amour que sa femme avait pour le roi de Naples. Le mari furieux alla se plaindre à l'empereur. «Hé! mon cher, lui dit Napoléon en souriant, je n'aurais pas le tems de m'occuper des affaires de l'Europe, si je me chargeais de venger tous les cocus de ma cour.»

DESAIX.

«Desaix est des généraux que j'ai eus sous moi, disait Napoléon, celui

qui a montré le plus grand talent : il aimait la gloire pour elle-même, et méprisait toute autre chose (1); sa mort fut une perte irréparable pour toute la France. Il était droit et honnête homme; aussi les Arabes l'avaient appelé le *Sultan juste*.

SUPERCHERIE INGÉNIEUSE DE MÉHUL A BONAPARTE.

A l'époque où *Ariodant*, *Euphrosine*, *Stratonice*, musique de Méhul, obtenaient le plus de succès, le consul répétait sans cesse à ce compositeur, que ses ouvrages étaient fort beaux, sans doute, mais qu'ils ne contenaient pas de chants comparables

(1) Il ne ressemblait guère aux autres généraux de l'empereur, qui, après s'être enrichis aux armées, l'ont abandonné lâchement.

à ceux des maîtres italiens. « De la science, et toujours de la science, voilà ce que vous nous donnez, mon cher ; mais de la grâce, des chants et de la gaîté, voilà ce que vous autres Français n'avez pas plus que les Allemands. »

Méhul ne répondit rien, mais il fut trouver son ami Marsollier, et le pria de lui faire un petit acte bien gai, dont le canevas fût assez absurde pour qu'on pût accuser un poète *de Libretto* de l'avoir fait. Il lui recommanda le plus grand secret.

Marsollier se mit à l'œuvre, et fit très-promptement l'opéra de l'*Irato*. Il le porta chez Méhul, qui, immédiatement, composa la charmante musique que l'on applaudit encore avec transport. Marsollier se rend au comité de l'Opéra-Comique, dit qu'il a reçu d'Italie une partition dont la

musique est si délicieuse, qu'il est certain du succès, malgré la faiblesse du poëme qu'il s'est donné la peine de traduire de l'italien (on avait fait copier la partition par une main inconnue). Les acteurs l'entendent, en sont charmés, et veulent monter l'ouvrage. Ils se disputent les rôles, et tous les journaux annoncent avec emphase que bientôt on verra jouer un opéra *ravissant*, *enchanteur*, d'un auteur italien. La première représentation est annoncée. Le consul dit qu'il ira, et engage Méhul à y assister avec lui. « Ce sera un crève-cœur pour vous, mon pauvre ami; mais peut-être en entendant ces airs si différens de ceux de l'école moderne, reviendrez-vous de cette manie de faire du *baroque*. » Méhul eut l'air contrarié de tout ce que lui dit Bonaparte, et se refusa à aller au specta-

cle ; on le pressa, et il finit par céder.

Dès l'ouverture, les acclamations du consul commencèrent. Tout était charmant, naturel, plein de grâce et de fraîcheur ; il applaudissait à tout moment, en répétant : *Décidément, il n'y a que la musique italienne.* La pièce s'achève au milieu des plus bruyans applaudissemens, et les auteurs sont appelés avec enthousiasme. Martin vient demander à Marsollier s'il veut être nommé comme traducteur. » Non, répondit celui-ci, mais comme auteur des paroles, et vous annoncerez en même tems que la musique est de Méhul. «

La surprise fut générale au théâtre ; car le secret avait été si bien gardé, qu'aucun des acteurs ne se doutait de rien. La toile se lève ; les trois révérences d'usage faites, les noms des auteurs sont proclamés et couverts de

bravos universels. Le consul prit le bon parti ; il avait ri, était satisfait, il ne se fâcha pas. » Attrapez-moi toujours de même, dit-il à Méhul, et je m'en réjouirai pour votre gloire et mes plaisirs.

RÉPARTIE PIQUANTE.

Du tems que Napoléon n'était encore qu'officier d'artillerie, un officier prussien disait devant lui avec beaucoup de suffisance, » que ses compatriotes ne combattaient jamais que pour la gloire, tandis que les Français se battaient pour l'argent. » — Vous avez bien raison, répondit Bonaparte, chacun se bat pour acquérir ce qui lui manque.

LA PLAINE D'IVRY.

La plaine d'Ivry est célèbre par la bataille de ce nom; bataille qui ouvrit

à Henri IV vainqueur, le avenues d'un trône long-tems disputé par les ennemis de l'état.

C'est dans nos historiens modernes qu'on doit chercher la relation de cette victoire. Quant à nous, nous dirons que parmi quelques faits de détails conservés par la tradition, dans les pays environnans où s'est livrée cette bataille, un souvenir perpétué d'âge en âge, a toujours rappelé le sommeil du roi après le combat, et le lieu où, excédé de fatigue, il s'endormit sous un poirier.

Ce fut à cette même place que dans le siècle dernier, le duc de Penthièvre fit ériger une pyramide commémorative de la victoire et du vainqueur.

Les dévastations révolutionnaires avaient fait disparaître ce monument.

Le 29 octobre 1802, Bonaparte, alors premier consul, se rendant à

Évreux, jugea à propos de prendre sa route par Ivry ; et, pour mieux connaître la plaine où s'était donnée la bataille, il en parcourut à cheval les diverses positions; la place où gisaient les ruines de la pyramide, fixa ses regards, il ordonna qu'un obélisque nouveau remplaçât ces débris ; ses ordres furent éxécutés.

Voici les inscriptions gravées sur les quatre faces de la pyramide élevée sur le champ de bataille d'Ivry :

LA FAÇADE.

Napoléon, empereur, à la mémoire de Henri IV.

Après la bataille d'Ivry, le roi se reposa en ce lieu, et s'endormit sous un poirier.

FACE OPPOSÉE.

Les grands hommes aiment la gloire de ceux qui leur ressemblent.

FACE LATÉRALE A DROITE.

L'an XI de la république française, le 7 brumaire (29 octobre 1802), Napoléon Bonaparte, premier consul, après aroir parcouru cette plaine, a ordonné la réédification du monument destiné à consacrer le souvenir de Henri IV et la victoire d'Ivry.

Le 2 brumaire an XIII (24 octobre 1804), l'an premier du règne de Napoléon.

A.-Cl. Masson-de-Saint-Amand, préfet du département de l'Eure, a posé la premiere pierre de cette pyramide, élevée par les soins et sur les dessins d'André Cahouet, ingénieur en chef.

FACE LATÉRALE A GAUCHE.

Les malheurs éprouvés par la

France, à l'époque de la bataille d'Ivry, étaient le résultat de l'appel fait par les différens partis aux nations espagnole et anglaise. Toute famille, tout parti qui appelle les puissances étrangères à son secours, a mérité, et méritera, dans la postérité la plus reculée, la malédiction du peuple français.

Paroles de Napoléon sur le champ de bataille.

CHARETTE DE LA CONTRIE.

« J'ai lu une histoire de la Vendée, disait un jour Napoléon; si les détails, si les portraits sont exacts, Charette est le seul grand caractère, le véritable héros de cet épisode marquant de notre révolution, lequel, s'il présente de grands malheurs, n'immole pas du moins notre gloire. On s'y égorge, mais on ne s'y dégrade point; on y reçoit

des secours de l'étranger, mais on n'a pas la honte d'être sous sa bannière, et d'en recevoir un salaire journalier pour n'être que l'exécuteur de ses volontés. Charette me laisse l'impression d'un grand caractère; je lui vois faire des choses d'une énergie, d'une audace peu communes; il laisse percer du génie.

LE PRESSENTIMENT RÉALISÉ.

Napoléon eut dès sa jeunesse, on peut même dire dès son enfance, le pressentiment qu'il n'était point destiné à vivre dans la médiocrité. Dans tous les pays du monde, dit un écrivain, il serait probablement parvenu au faîte de la puissance. Il avait été formé par la nature pour commander et régner, et jamais elle ne crée de tels hommes pour les laisser dans l'obscurité. Il semble qu'elle soit glorieuse de son

ouvrage, et qu'elle veuille l'offrir à l'admiration en le plaçant elle-même à la tête des associations humaines.

SOUVENIRS ET REGRETS TOUCHANS DE NAPOLÉON.

Napoléon, à Sainte-Hélène, était un jour au jardin; le docteur Autommarchi l'y avait suivi. Il était faible, dit le docteur; il s'assit, promena ses regards à droite et à gauche, et me dit avec une impression pénible:

« Ah! docteur, où est la France? où est son riant climat? si je pouvais la contempler encore!... si je pouvais respirer au moins un peu d'air qui eût touché cet heureux pays! quel spécifique que le sol qui nous a vu naître! Antée réparait ses forces en touchant la terre. Ce prodige se renouvellerait pour moi; je le sens, je serais revivifié si j'apercevais nos côtes! j'oubliais

que la lâcheté a fait une surprise à la victoire ; on n'appelle pas de ses décisions..... »

LE RENFORT INATTENDU.

Lorsqu'à son retour de l'île d'Elbe, Napoléon débarqua le 1[er] mars au golfe Juan, un ancien militaire vint le trouver à son bivouac. *Sire*, lui dit-il, *je suis des vôtres.* L'empereur se retournant vers le comte Bertrand, lui dit en riant : *Voilà déjà un renfort.*

LA GAMELLE ET LA CUILLER D'ÉTAIN.

Pendant la campagne des Français en Autriche, en 1809, Napoléon, suivi de Berthier, visitait un soir les travaux du camp qui s'établissait à Amspitz, à deux lieues en avant de Vienne. L'empereur et le prince de Wagram, vêtus tous deux comme de simples

officiers, entrent dans une baraque occupée par des grenadiers formés en cercle autour d'une gamelle à laquelle ils se disposaient à faire raison; ils demandent à partager leur souper, attendu qu'on manque de vivres, et que les soldats de leur compagnie ne sont pas de retour de la maraude. Ils sont admis au modeste banquet, on leur présente à chacun une cuiller d'étain, ils avancent à leur tour, reculent d'un pas, et font fête à la gamelle. Napoléon étant sorti le premier, Berthier laissa aux grenadiers une bourse pleine d'or pour prix de leur hospitalité, en leur apprenant quel est l'hôte illustre qu'ils viennent de traiter. Il est inutile de dire que cette circonstance fut bientôt connue de toute l'armée. Le grenadier à qui appartenait la cuiller d'étain qui avait servi à l'empereur, la portait à sa boutonnière jusque dans les para-

des, et ne l'aurait pas même échangée contre l'étoile des braves s'il n'en eût pas été déjà décoré.

NAPOLÉON ET M. LAFITTE.

Lorsque l'empereur était tout puissant, quelques envieux essayèrent de l'irriter contre M. Lafitte qu'ils lui représentaient comme un ennemi secret de son pouvoir : — *Il y a loin*, leur répondait-il, *d'un conspirateur à un homme qui, secrètement, n'aime point mon gouvernement. M. Lafitte est un homme de bien dont on ne fera jamais un conjuré.* Huit ans plus tard il prouva, d'une manière péremptoire, que la bonne opinion qu'il avait de M. Lafitte était toujours la même. Napoléon avait fait déposer chez ce banquier une somme de cinq millions. Lorsqu'après la bataille de Waterloo, il

fut obligé d'abdiquer une seconde fois, il allait se diriger sur Rochefort, M. Lafitte courut à la Malmaison pour lui donner un récépissé des cinq millions qu'il avait entre les mains. Mais Napoléon qui n'en voulait point, lui dit : *Je vous connais, M. Lafitte, je sais que vous n'aimez pas mon gouvernement, mais je vous ai toujours regardé comme un très-honnête homme.*

LA PROPHÉTIE VÉRIFIÉE.

Napoléon étant à Bayonne avait chargé le capitaine d'une corvette de dépêches fort importantes, en lui recommandant de mettre à la voile de suite. Cependant, le lendemain, l'empereur apprit que ce capitaine était encore en ville; irrité de sa désobéissance, il le fait venir, et lui demande du ton le plus sévère la cause de son

retard. « Sire, répond le capitaine extrêmement troublé par cette réception, les Anglais bloquent le port, et je craignais de mettre en mer, non à cause de mon bâtiment, ni pour moi où mon équipage, mais pour la sûreté des dépêches que vous avez daigné me confier. Napoléon, adouci par cette explication : répondit : *Ne craignez rien, capitaine, partez ; mon étoile vous guidera*. Cette prophétie se vérifia, car l'officier échappa à la vigilance des croiseurs anglais.

L'ÉLOGE FLATTEUR.

M. Arnaut, auteur de plusieurs tragédies, adressa au général Bonaparte les vers suivans, en lui envoyant sa tragédie d'*Oscar*, à l'armée d'Italie.

Toi, dont la jeunesse occupée
Aux jeux d'Apollon et de Mars.

Comme le premier des Césars,
Manie et la plume et l'épée;
Qui, peut-être, au milieu des camps,
Rédiges d'immortels mémoires;
Dérobe-leur quelques instans,
Et trouve, s'il se peut, le tems,
De me lire entre deux victoires.

L'ARGUMENT PÉREMPTOIRE.

Après la signature des préliminaires de paix à Léoben, l'empereur d'Autriche envoya au héros de l'Italie, trois des principaux seigneurs de sa cour, pour lui servir d'ôtages. Bonaparte les reçoit avec distinction, les invite à dîner, et au dessert, il leur dit : « Messieurs, vous êtes libres. Allez dire à votre maître que si sa parole impériale a besoin de gages, vous ne pouvez pas m'en servir, et que vous ne devez pas m'en servir, si elle n'en a pas besoin. »

SUPPOSITION EN PARTIE RÉALISÉE.

Un homme qui n'avait jamais vu

Bonaparte, le vit pour la première fois, après sa première campagne d'Italie, et écrivit à Paris une lettre dans laquelle il le peint de la manière suivante : « J'ai vu avec un vif intérêt et examiné avec une extrême attention cet homme extraordinaire, qui a fait de si grandes choses, et qui semble annoncer que sa carrière n'est pas terminée. Je l'ai trouvé fort ressemblant à son portrait, petit, mince, pâle, ayant l'air fatigué, mais non malade, comme on l'a dit. Il m'a paru qu'il écoutait avec plus de distraction que d'intérêt, et qu'il était plus occupé de ce qu'il pensait que de ce qu'on lui disait. Il y a beaucoup d'esprit dans sa physionomie; on y remarque un air de méditation habituelle qui ne révèle rien de ce qui se passe dans l'intérieur. Dans cette tête pensante, dans cette âme forte, *il est impossible de ne*

pas supposer quelques pensées hardies qui influeront sur la destinée de l'Europe. »

LES FRANÇAIS APPRÉCIÉS PAR BONAPARTE.

Bonaparte voyageant à travers la Suisse, pour se rendre ensuite à Rastadt, s'arrêta près de l'ossuaire des Bourguignons, et se fit indiquer le lieu où la bataille de Morat (1) avait été donnée. On lui montra une plaine en face de la chapelle. Un officier qui avait servi en France, et qui se trouvait là, lui expliqua comment les Suisses, descendant des montagnes voisines, étaient venus, à la faveur d'un

(1) C'est à cette bataille que Charles de Bourgogne, cet autre téméraire, vit, en 1476, ses Bourguignons tomber sous les efforts de la valeur helvétique.

bois, tourner l'armée des Bourguignons, et l'avaient mise en déroute. « De combien était cette armée? demanda-t-il. — De soixante mille hommes. — Soixante mille hommes! s'est-il écrié; ils auraient dû couvrir ces montagnes. — Les Français d'aujourd'hui combattent mieux que cela, dit Lannes, qui était un des officiers de sa suite. — Dans ce tems-là, interrompit Bonaparte, les Bourguignons n'étaient pas Français. »

LES RAISONS SPÉCIEUSES.

Aux objections que les princes de sa famille lui faisaient sur l'entreprise de la guerre de Russie, Napoléon se plaignait de ce qu'ils n'appréciaient pas assez sa position. « Ne voyez-vous pas, leur disait-il, que je ne suis point né sur le trône, que je dois m'y soutenir comme j'y suis monté par la gloire,

qu'il faut qu'elle aille en croissant, qu'un particulier devenu souverain comme moi, ne peut plus s'arrêter, qu'il faut qu'il monte sans cesse, et qu'il est perdu s'il reste stationnaire.

LE FAMEUX DISTIQUE.

Le poète Le Brun composa le distique suivant, pour célébrer les conquêtes du héros de l'Italie :

Héros cher à la paix, aux arts, à la Victoire,
Il conquit en deux ans mille siècles de gloire.

BONAPARTE NOMMÉ MEMBRE DE L'INSTITUT.

Le vainqueur de l'Italie se montra sensible à l'ovation d'un corps savant, et écrivit la lettre suivante à Camus, alors président de la classe des sciences et des arts :

« Citoyen Président,

» Le suffrage des hommes distin-

gués qui composent l'Institut m'honore.

» Je sens bien qu'avant d'être leur égal, je serai leur écolier.

» S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

» Les vrais conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles qu'on fait sur l'ignorance.

» L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les savans, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines...... »

L'ÉTOILE.

Napoléon croyait à la fatalité. Dans cette fausse direction des idées, toutes les conceptions, tous les projets que son imagination enfantait, étaient autant de révélations de

sa fortune; y résister c'eût été, suivant lui, rompre imprudemment la chaîne des destinées qui lui étaient promises.

Vers la fin de 1811, époque à laquelle l'empereur se disposait à la campagne de Russie, le cardinal Fesch, jusque-là étranger à la politique, la mêla à ses controverses religieuses, et conjura Napoléon de ne pas s'attaquer ainsi aux hommes, aux élémens, à la religion, à la terre et au ciel à la fois, et lui montra la crainte de le voir succomber sous le poids de tant d'inimitiés. Pour toute réponse à cette vive attaque, l'empereur prit le cardinal par la main, et lui dit : « Voyez-vous, là haut, cette étoile? — Non, Sire. — Regardez bien. — Sire, je ne la vois pas. — Eh bien! moi, je la vois, s'écria Napoléon... »

ESTIME DE NAPOLÉON POUR LES BRAVES.

Deux matelots anglais, prisonniers à Verdun, s'échappèrent de cette ville, et arrivèrent à Boulogne sans avoir été découverts en route. Dans l'impossibilité de se procurer un bateau, à cause de la vigilance de la garde des côtes, qui inspectait scrupuleusement les moindres embarcations, ils construisirent eux-mêmes une espèce de batelet avec de petits morceaux de bois qu'ils joignirent tant bien que mal, sans autres outils que leurs couteaux. Ils recouvrirent cette frêle embarcation avec une toile qu'ils appliquèrent dessus. Elle ne présentait qu'une largeur de trois ou quatre pieds, et n'était pas beaucoup plus longue : elle était d'une telle légèreté, qu'un seul homme la portait aisément sur son dos. Sûrs d'être fusillés s'ils

étaient découverts, presque également sûrs d'être submergés, ils n'en tentèrent pas moins de passer le détroit sur un esquif aussi léger. Ayant aperçu une frégate anglaise, en vue des côtes, ils s'élancèrent dans leur barque, et s'efforcèrent de la rejoindre. Ils n'étaient pas encore parvenus à cent toises en mer, que des douaniers les prirent et les ramenèrent sans qu'ils pussent y mettre le moindre obstacle. L'incroyable témérité de ces deux hommes fit l'entretien du camp. Le bruit en alla jusqu'aux oreilles de l'empereur, qui voulut les voir, et les fit amener en sa présence avec leur petit bâtiment. Napoléon ne put cacher sa surprise d'un projet si audacieux, avec un si faible moyen d'exécution. « Est-il bien vrai, leur demanda l'empereur, que vous ayez songé à traverser les mers avec

cela? — Ah! Sire, lui répondirent-ils, si vous en doutez, donnez-nous la permission, et vous allez nous voir partir. — Vous êtes des hommes hardis, entreprenans; j'admire le courage partout où il se trouve. Je ne veux pas que vous exposiez votre vie; vous êtes libres; bien plus, je vais vous faire conduire à bord d'un bâtiment anglais. Vous irez dire à Londres quelle estime j'ai pour les braves, même quand ils sont mes ennemis. » Napoléon leur donna à chacun plusieurs pièces d'or.

LA FLATTERIE DÉLICATE.

Bonaparte passant en revue le premier régiment d'artillerie, où il avait fait ses premières armes, et apercevant le chirurgien-major du régiment, qu'il n'avait pas vu depuis long-tems, il lui adressa ces mots : A propos, ci-

toyen Bievelot, êtes-vous toujours avec votre aménité particulière, un peu original? — Pas autant que vous, mon général, vous qui ne faites rien comme les autres, et que personne ne saurait imiter. »

FRUGALITÉ DE NAPOLÉON.

La frugalité de l'empereur à l'armée était telle, que son goût donnait la préférence aux alimens les plus simples et les plus simplement assaisonnés, commes les *œufs au miroir*, les *haricots en salade*. Un seul de ces deux plats, un peu de fromage de Parmesan, voilà ce qui composait presque tous les jours son déjeuner. A dîner, il mangeait peu, rarement des ragoûts, et toujours des choses saines. On lui a souvent entendu dire *que quelque peu de nourriture que l'on prît à dîner, on en prenait toujours trop.*

CONVERSATION DE BONAPARTE AVEC LES CHEIKS.

Dans un dîner que Bonaparte, en Égypte, fit chez le Cheik Saldat, il eut avant et après le repas, une longue conversation avec les Cheiks : entre autres choses dignes de remarque, il leur dit que les Arabes avaient cultivé les arts et les sciences, mais qu'ils étaient aujourd'hui dans une ignorance profonde, et qui ne leur restait rien des connaissances de leurs ancêtres. Le Cheik Saldat lui répondit qu'il leur restait le Coran, qui renfermait toutes les connaissances. Le général demanda si le Coran enseignait à fondre du canon : tous les Cheiks répondirent hardiment que oui.

ARGUMENT IRRÉSISTIBLE.

Un ministre propo-ait à Napoléon

de donner un commandement suprême au général A... qui, sous l'ancien régime, ayant fait beaucoup de campagnes, devait y avoir acquis les talens nécessaires pour commander. « Acquis, Monsieur? reprit Napoléon; ces talens ne s'acquièrent point; ils naissent avec les héros. Consultez le maréchal de Saxe, il vous dira qu'*un âne, eût-il fait vingt campagnes sous César, ne serait encore qu'un âne à la vingt-unième.* »

LE PONT DES ARTS.

A peine le pont des arts fut-il achevé, que Bonaparte le trouva mesquin, et peu en harmonie avec les autres ponts qui le précèdent et le suivent sur la Seine. Un jour qu'il visitait le Louvre, s'étant arrêté à une des croisées donnant sur ce pont, il dit : « Cela n'a aucune appa-

rence de solidité, ce pont n'a rien de grandiose : je conçois qu'en Angleterre, où la pierre est rare, on emploie le fer pour des arcs d'une grande dimension ; mais en France, où tout abonde !.... »

BEAUX MOUVEMENS D'ÉLOQUENCE.

Le discours que Bonaparte, au 18 brumaire, adressa à l'Assemblée, est plein de cette éloquence propre à émouvoir fortement les cœurs.

« Dans quel état, s'écrie-t-il, j'ai laissé la France ! dans quel état je la retrouve ! Je vous avais laissé la paix, je retrouve la guerre ; je vous avais laissé des conquêtes, et l'ennemi presse vos frontières ; j'ai laissé vos arsenaux garnis, et je n'ai pas trouvé une arme. Vos canons ont été vendus, le vol a été érigé en système,

les ressources de l'État sont épuisées, on a eu recours à des moyens vexatoires, réprouvés par la justice et le bon sens; on a livré le soldat sans défense. Où sont-ils les braves, les cent mille camarades que j'ai laissés couverts de lauriers? que sont-ils devenus? ils sont morts!.... »

BONAPARTE ET LE CHASSEUR A CHEVAL.

Un chasseur à cheval avait été chargé d'apporter à Bonaparte, de Milan à Montebello, des dépêches très-urgentes. A son arrivée, il trouva le général tout prêt à partir pour la chasse, lui remit le paquet, et attendit la réponse; Bonaparte la lui donna sur-le-champ: « Va, lui dit-il, et surtout va vite. — Général, le plus vite que je pourrai; mais je n'ai plus de cheval; j'ai crevé le mien pour être venu avec trop de vitesse;

il est étendu mort à la porte de votre hôtel. — Ce n'est qu'un cheval qui te manque ; prend le mien. Le chasseur fait difficulté de l'accepter. — Tu le trouves trop beau, trop richement enharnaché ? *Va, mon camarade, il n'est rien de trop magnifique pour un guerrier français.* »

BONAPARTE ET DAVID.

A son retour d'Italie, où il avait cueilli tant de lauriers, Bonaparte, invité à dîner chez le secrétaire du directoire Lagarde, n'accepta qu'à la condition que David s'y trouverait. La conversation s'étant établie entre le général et le peintre, dès qu'ils se virent : « Je vous peindrai, dit ce dernier, l'épée à la main, sur un champ de bataille. — Non, répondit Bonaparte, ce n'est plus avec l'épée qu'on gagne des batailles, je veux

être point calme sur un cheval fougueux. »

BON MOT DE MADAME DE STAEL.

Un particulier ayant montré de l'étonnement de voir Roger Ducos, nommé consul avec deux hommes comme Bonaparte et Sieyès, madame de Staël dit qu'on *l'avait placé là comme du coton entre deux vases de porcelaine*.

LE PAYSAN DE L'ESCAUT.

Dans un voyage que l'empereur fit en Hollande, peu de tems avant sa chute, il alla voir un paysan dont la maison était isolée sur les bords de l'Escaut. Deux aides de camp l'accompagnaient; l'un d'eux dit au paysan : « Voilà l'empereur Napoléon! Le hollandais, assis, le bonnet sur la tête, lui répond : « Qu'est-ce que cela me

fait? » Napoléon entre aussitôt. » Bonjour bon homme. » Le paysan ôta son bonnet, mais resta sur son siége en se contentant de répéter : « Bonjour. — Je suis l'empereur. — Vous? — Oui, moi. — J'en suis bien aise. — Je veux faire ta fortune. — Je n'ai besoin de rien. — As-tu des filles? — Oui. — Combien? — Deux. — Je les marierai. — Non, je les marierai moi-même. » Ces mots surprirent fort le vainqueur de l'Europe; il tourna brusquement le dos au paysan et sortit.

LA RÉPLIQUE INATTENDUE.

Bonaparte n'avait pas d'heures réglées pour son travail. Étant à Nice, où il se rendit après la prise de Toulon, un de ses amis alla le trouver au milieu de la nuit pour quelques renseignemens urgens. Quelle fut sa surprise de le trouver tout habillé, occupé

à travailler au milieu d'une foule de plans, de cartes, de livres ouverts. — « Vous n'êtes donc pas encore couché ? — Couché ! je suis déjà levé au contraire ? — Comment ? — Oui ; quand j'ai dormi deux ou trois heures, c'est bien assez. »

LE MARTYRE.

Les ennemis de Napoléon lui ont reproché d'être dur, brutal et cruel. Sans doute ce prince se laissait facilement emporter au-delà des bornes de la modération, mais cet emportement, impétueux comme la foudre, n'était pas moins rapide qu'elle. Dans une discussion qu'il eut avec le cardinal Fesch, il s'était emporté jusqu'à lui crier qu'il le réduirait à obéir. — Eh ! qui conteste votre puissance ? répondit le cardinal : mais force n'est pas raison ; car si j'ai raison, toute votre

puissance ne me fera pas avoir tort. D'ailleurs, votre Majesté sait que je ne crains pas le martyre. — Le martyre! répliqua Napoléon en passant de la violence au sourire ; ah! n'y comptez pas, Monsieur le cardinal, c'est une affaire où il faut être deux, et quand à moi, je ne veux martyriser personne. »

VISITE DE BONAPARTE AU PRYTANÉE.

Un seul collége avait conservé, à Paris, depuis la révolution, la tradition des anciennes études; c'était le collége de Louis-le-Grand, auquel on avait donné le nom de Prytanée. Le premier consul alla lui-même faire une visite à ce collége; il y arriva inopinément, accompagné de M. le Brun et de Duroc. Il y resta plus d'une heure, et en parla le soir à M. de Bourrienne avec beaucoup d'intérêt.

« Savez-vous, lui dit-il, que j'ai fait le professeur, et que je ne m'en suis pas mal tiré. J'ai interrogé des élèves de la classe de mathématiques; je me suis assez bien souvenu de mon *Bezout*, pour leur faire quelques démonstrations au tableau. J'ai été dans les classes, dans les quartiers, au réfectoire; j'ai goûté de leur soupe; elle vaut mieux en vérité que celle que nous avions à Brienne. Il faut que je m'occupe sérieusement de l'instruction publique et de la police des colléges. Il faut un uniforme aux écoliers; j'en ai vu qui était bien vêtus, et d'autres qui l'étaient mal, cela ne vaut rien; c'est au collége surtout, qu'il faut de l'égalité. Ces jeunes gens m'ont fait plaisir à voir; je veux me faire donner les noms de ceux que j'ai interrogés. J'ai dit à Duroc de me faire un rapport là-dessus. Je veux leur

donner des récompenses, cela fera bien, cela donnera de l'émulation à la jeunesse; il faut planter pour l'avenir. J'en placerai quelques-uns. »

LA DETTE ACQUITTÉE.

La distribution des drapeaux que Bonaparte fit à la légion d'élite, en l'an II, donna lieu aux vers suivans. Pour en saisir la justessse et la vérité, il est bon de savoir qu'il était des bataillons et des escadrons dont le feu avait tellement maltraité ou déchiré les drapeaux et les étendards, qu'on n'avait rapporté que les piques auxquelles ils étaient attachés.

Quand tu remplaces leurs drapeaux,
Tu ne fais qu'acquitter la dette de la gloire :
Il leur en fallait de nouveaux,
Tu les as tous usés aux champs de la victoire.

NAPOLÉON N'A FAIT QUE DES INGRATS.

Après l'abdication de Napoléon, Roustan, son Mamlouck, qui devait le suivre dans son exil, en reçut 30,000 francs à Fontainebleau. Cette somme devait servir à assurer l'existence de sa famille pendant son absence. Roustan vint aussi à Paris pour y arranger ses affaires; mais, soit par l'effet de la jalousie ou par celui des conseils de sa femme, il changea de dessein, et ne voulut plus rejoindre son bienfaiteur à l'île d'Elbe.

Ce fait revint un jour à la mémoire de Napoléon à Sainte-Hélène, et il fit l'observation suivante : « La conduite de Roustan ne m'a pas surpris, son âme était celle d'un esclave; du moment où il a vu que je n'étais plus maître, il a dû penser qu'il était dispensé de me servir.

Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, et reprit le pouvoir. Roustan se rendit au palais pour y reprendre son service. Napoléon, qu'on avait averti, dit : « *Que si Roustan ne se retirait pas de son propre mouvement, il fallait le fouetter pour son entrée.*

Voilà le seul châtiment que ce grand homme voulait infliger à la plus noire ingratitude. Cet anecdote vint merveilleusement à l'appui de cette assertion de Napoléon, « qu'il n'avait jamais, dans tout le cours de sa vie, vengé ses injures personnelles. »

A ce trait d'ingratitude de Roustan, nous pourrions en ajouter mille autres de plusieurs grands personnages, qui n'hésitèrent pas d'abandonner Napoléon, et de se tourner vers le soleil levant; mais.......

. . . .

INSTITUTION DE L'ORDRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR, PAR NAPOLÉON.

Napoléon disait : « De tous les ordres crées, anciens et modernes, il n'en est pas qui aient autant rapporté à ceux qui les instituèrent que l'ordre de la Légion-d'Honneur. C'est mon ouvrage, c'est mon chef-d'œuvre ; personne, ni dans le présent, ni dans l'avenir, ne peut m'en disputer la gloire ; je lui dois une partie de mes triomphes. »

Napoléon n'avançait rien là qui ne fut très-vrai. L'espoir d'obtenir la croix a enfanté des actes de valeur incroyables, et encore ne sont-ils pas tous connus. En voici, entre autres, un que racontait avec plaisir un chef d'escadron,

« Dans la nuit, dit-il, qui précéda la bataille d'Austerlitz, un de mes brigadiers paria sa montre avec un de

de ses camarades que le lendemain il gagnerait la croix d'honneur. En effet, dans une charge brillante contre des forces supérieures, il s'enfonça dans les escadrons ennemis, tua cinq hommes de sa main, et enleva une enseigne. Il était couvert de sang, principalement à la figure, dont on ne lui voyait plus les yeux. Comme il rentrait au régiment qui s'était reformé en arrière, l'empereur le rencontra, et lui dit : *C'est assez pour ta part, mon ami, va te faire panser.* S'essuyant alors la figure avec le drapeau qu'il venait de prendre, le brigadier répondit à l'empereur : *Je ne suis pas blessé, Sire ; ce n'est pas mon sang c'est celui des autres.* Charmé de la vivacité de cette réponse, Napoléon lui dit : *Je te fais maréchal des logis, et je t'accorde la croix.* Ce qu'il y eut de particulier

dans cette affaire, c'est qu'à l'instant où le brigadier était ainsi récompensé, le camarade avec lequel il avait parié sa montre, arriva blessé d'un coup de pistolet que lui avait laché un officier général, qu'il amenait prisonnier, et qu'il présenta à l'empereur. « *Encore une croix d'honneur*; dit Napoléon en riant, *si cela continue, il faudra supprimer l'ordre ou décorer toute l'armée.* »

LE TRANSPORT IMPRUDENT.

Dialogue sur Bonaparte.

De ce héros cher aux Français,
Ça, conte-moi tous les hauts faits,
Et buvons un coup par victoire.....
— Tu Dieu, modère ce transport;
Tu veux donc rester ivre-mort
A la moitié de son histoire.

Fabien Pillet.

TRAIT DE SENSIBILITÉ.

Après l'explosion de la machine infernale, rue Saint-Nicaise, les gardes de Bonaparte et beaucoup de citoyens entouraient sa voiture : *Amis*, leur dit le premier-consul, *ce n'est pas à moi qu'il faut venir ; qu'on aille au secours des malheureux que la machine infernale a pu frapper.*

LA VERTU ACCUEILLIE PAR LA GLOIRE.

C'est à Bonaparte que M. Lafayette, enfermé avec sa femme et ses filles dans les cachots de l'Autriche, dut sa délivrance. Madame Lafayette alla avec la plus jeune de ses filles, remercier son libérateur ; elle reçut un accueil distingué ; ce qui fit dire à quelqu'un : « *Cela n'est pas surprenant, la vertu doit être accueillie par la gloire.* »

GALANTERIE CENSORIALE.

Un jour que l'on donnait à Feydeau le *Tableau parlant* (c'était pendant les cent jours), Napoléon eut la fantaisie d'aller voir cette pièce. Aussitôt que la volonté du maître fut connue, cela fit un grand remue-ménage à la police ; le censeur, armé de ses énormes ciseaux, courut au théâtre examiner la copie du souffleur, et faire les retranchemens nécessaires pour ménager l'amour-propre du héros.

« C'est singulier, dit Napoléon après le spectacle ; quelque chose manquait à la pièce. Je ne dirai pas précisément quelle arriette on a supprimée.... mais ! si c'était l'air :

Vous étiez ce que vous n'êtes plus.

» Ah ! je vois pourquoi le censeur a indiqué cette suppression. L'imbé-

cille ! il a craint que je ne me fisse l'application de ces vers :

Et vous aviez pour faire des conquêtes,
Vous aviez ce que vous n'avez plus.

« Il n'a pas vu, le pauvre homme, qu'en les rayant, il m'exposait à passer moi-même pour le premier auteur de sa sottise ! »

Cet habile censeur était probablement le même qui, dans *le Déserteur*, changeait, en 1793, les mots : *le roi passait*, par LA LOI passait. Si par hasard c'en était un autre, le dernier trait justifierait, jusqu'à un certain point, le proverbe qui dit que *les beaux esprits se rencontrent*.

CLÉMENCE DE NAPOLÉON.

Le comte de Hatzfeld était violemment accusé d'une correspondance secrète avec les ministres du roi de

Prusse, ce qui devait le conduire inévitablement à l'échafaud. La lettre qui pouvait déposer contre le comte était tombée entre les mains de Napoléon. D'abord furieux, il donne des ordres pour qu'on forme de suite une commission militaire. Sur ces entrefaites, un huissier de la Chambre annonce la comtesse de Hatzfeld ; cette infortunée, tout en larmes, et, pour surcroît de douleur, dans un état de grossesse très-avancé, se jette aux pieds du vainqueur d'Iéna : « Tenez, Madame, lui dit l'empereur en lui présentant la fatale missive, jugez vous-même !.... » La comtesse, placée près d'une cheminée, parcourait, d'un œil mouillé de pleurs, la funeste lettre, et attendait son sort en tremblant.... « *Eh bien ! jetez-là au feu, vous anéantirez la procédure.* » La comtesse obéit avec transport ; mais

succombant à de fortes émotions, elle s'évanouit. Napoléon lui fit lui-même respirer des esprits.

LES DEUX BUCHERONS.

Napoléon étant à la chasse dans la forêt de Fontainebleau, descendit de cheval et se promena accompagné de Caulaincourt. Il rencontra deux bûcherons qui, fatigués de leur travail, se reposaient un instant assis sur un tronc d'arbre. Ils avaient servi tous les deux dans la campagne d'Égypte. L'un d'eux reconnut l'empereur et se leva aussitôt. Caulaincourt voulut faire lever l'autre. « Non, dit Napoléon, ne voyez-vous pas qu'il est fatigué ? » Il fit rasseoir celui qui était debout, s'assit lui-même quelques instans sur le même tronc d'abre, causa avec eux de l'expédition d'Égypte et de leurs affaires particulières; et ayant appris

que l'un d'eux n'avait pas obtenu de pension de retraite, il la lui accorda, et donna dix napoléons à chacun en se retirant.

CANEVAS D'UN ROMAN TRACÉ PAR NAPOLÉON.

Un hasard, que l'on ne sait comment expliquer, a mis au jour, en 1822, le brouillon d'un travail du général Bonaparte sur la guerre d'Italie. M. Dzialinski, amateur polonais, en est devenu acquéreur, et le conserve sous une riche couverture de velours, brodé d'or. Les brouillons des diverses notes que le général a rédigées vers la même époque, relativement à son projet d'aller en Turquie, font aussi partie de ce précieux portefeuille; et le troisième fragment, qui n'est pas le moins curieux de cette collection,

est un roman intitulé : *Clisson et Eugénie*, dont Napoléon s'est amusé à tracer le canevas. Tout est de la main de Napoléon, à l'exception de quelques ordres militaires qu'il a dictés à Junot, mais qui sont surchargés de corrections.

PASSE-DROIT FAIT A BONAPARTE.

Les réclamations de Bonaparte auprès d'Aubry, membre du comité de salut public, en germinal an 4., et chargé presqu'exclusivement de la partie militaire, furent une véritable scène. Napoléon insistait avec force, Aubry s'obstinait avec aigreur ; celui-ci disait à Napoléon qu'il était trop jeune pour commander et qu'il fallait laisser passer les anciens ; Napoléon répondait qu'*on vieillissait sur le champ de bataille et qu'il en arrivait*. Aubry, quoique capitaine d'artillerie, en 1789, n'avait jamais vu le feu.

DÉSINTÉRESSEMENT DE BONAPARTE.

Dans le cours de la première guerre d'Italie, le duc de Parme, épouvanté par la présence d'une armée dont les exploits étaient si rapides, conclut une suspension d'armes avec le général Bonaparte, et s'obligea à payer une contribution militaire, qui fut fixée à 2,000,000, indépendamment d'autres fournitures. Dans cette circonstance ce général voulut imiter les Romains, qui ornaient leur capitale par les chefs-d'œuvre des arts enlevés aux peuples vaincus. Il exigea en outre que vingt des plus beaux tableaux, qui se trouvaient dans les États de Parme et de Plaisance, fussent mis à sa disposition pour être envoyés à Paris.

Parmi ces tableaux choisis par Bonaparte, se trouvait *la Communion de saint Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin. Le duc de Parme fit proposer

au général de lui payer particulièrement 2 millions, s'il voulait lui laisser ce tableau. Bonaparte, dont l'unique fortune consistait alors dans son traitement de général en chef, refusa fièrement de souscrire à cette proposition, et répondit au grand duc : « Honoré de la confiance de la république, je n'ai pas besoin de millions. Tous les trésors des deux » duchés ne sauraient valoir à mes » yeux la gloire d'offrir à ma patrie le » chef-d'œuvre du Dominiquin. »

MOREAU JUGÉ PAR NAPOLÉON.

Pendant que Napoléon était à Moscow, le comte Daru reçut de madame Moreau une lettre par laquelle elle le priait de demander pour elle à l'empereur la permission de venir passer quelques mois en France, pour des affaires particulières de la plus grande

urgence. Daru, qui savait que le meilleur moyen d'obtenir quelque chose de Napoléon était d'être franc et ouvert, lui montra la lettre. « Oui, dit l'empereur, elle est venue, et devrait déjà être repartie. » Daru fit observer qu'une femme ne pouvait être dangereuse. « Elle vient intriguer, répondit Napoléon ; vous êtes peut-être un de ceux qui pensent que Moreau était un bon citoyen ? — Sire, reprit Daru, je crois que, sous le rapport du civisme et du patriotisme, le caractère de Moreau est inattaquable. — Et bien! vous vous trompez, dit Napoléon. » Et la conversation resta là.

A Dresde, en 1813, Napoléon était à déjeuner avec Daru et le maréchal Victor, lorsqu'on annonça un officier russe porteur d'un étendard en signe de trève. Après que cet officier eut rempli sa mission, Napoléon lui fit

quelques questions relatives au désordre qu'il avait remarqué la veille dans les avant-postes de l'armée ennemie, et lui demanda si les russes n'avaient pas perdu quelque officier de marque. L'officier répondit que non. « Cependant, dit Napoléon, il y a eu du désordre à tel poste ; on a emporté quelqu'un qui était blessé ou tué. » — Je ne sache pas, répliqua l'officier, que nous ayons perdu personne, à moins que Votre Majesté ne veuille parler du général Moreau, qui a été blessé mortellement aux avant-postes. — « Le général Moreau! répéta Napoléon. » Puis, faisant un signe de tête à Daru ? « Eh bien ! lui dit-il. » Daru se rappela la conversation qui avait eu lieu à Moscow, il avait cru à cette époque que l'opinion de Napoléon avait été influencée pas des motifs personnels ; mais il avoua alors qu'il

était forcé de reconnaître que Moreau n'était rien moins qu'un bon citoyen. (1)

LES ADULATIONS DU CLERGÉ.

Tout ce qui peut se réunir d'adulations pour enivrer un homme des séductions de la puissance, fut prodigué à Napoléon par le clergé, toujours prompt à servir dans la vue d'une servitude privilégiée. Il épuisa envers le nouvel empereur toutes les locutions, toutes les épithètes que pouvait lui fournir son érudition profane ou sacrée. « *Un Dieu et un Monarque !* s'écrie l'archevêque de Turin. Comme le Dieu des chrétiens est le seul digne

---

(1) La mémoire de Moreau est à jamais ternie par sa conduite envers ses compatriotes.

d'être adoré, vous êtes seul digne de commander aux Français. » Pour celui-ci, Napoléon est un *autre Moïse*; pour celui-là, *l'homme de la religion*; pour cet autre, *le doigt de Dieu*; pour un autre encore, *l'homme de sa droite. Nouvel Auguste, nouveau Mathathias, envoyé par le Seigneur; nouveau Cyrus*, quels titres ne réunit-il pas aux yeux des saints prélats! Il est *généreux comme le pieux Onnanias; l'image de son gouvernement accompli est tracé dans le règne de Josaphat.*

MADAME DE STAEL.

Dans la grande fête que M. Talleyrand donna à Bonaparte, après sa glorieuse campagne d'Italie, madame de Staël aborda le général, et l'interpella vivement, lui demandant quelle était à ses yeux la première femme du

monde, morte ou vivante? « Celle qui fait le plus d'enfans, répondit Bonaparte avec beaucoup de simplicité. » Madame de Staël, d'abord un peu déconcertée, essaya de se remettre, en lui observant qu'il avait la réputation d'aimer peu les femmes. « Pardonnez-moi, Madame, reprit encore le général, j'aime beaucoup la mieune. »

Ces paroles étaient une réponse piquante à une lettre que madame de Staël lui avait écrite quelque tems auparavant. « C'était une des erreurs des institutions humaines, avait-elle dit dans cette lettre, qui avait pu lui donner pour femme une insignifiante créole, la douce et tranquille madame Bonaparte : c'était une âme de feu comme la sienne (de madame de Staël), que la nature avait destinée à un héros tel que lui, etc. »

LE SOLEIL D'AUSTERLITZ.

La bataille d'Austerlitz fut gagnée : les Français l'avaient promis à leur chef. Jamais ces sortes d'effets n'ont été laissés protestés par nos braves. « *Ce sera le bouquet de l'empereur pour l'anniversaire de son couronnement.* » Dans le fort du combat, un soleil brillant fit pénétrer à travers les nuages amoncelés ses rayons étincelans ; à Iéna, même particularité. *C'est*, s'écria Napoléon à cette dernière occasion, « *le soleil d'Austerlitz.* »

Aucun homme plus que lui ne sut tirer parti de tout ce qui pouvait revêtir aux yeux du vulgaire la figure d'un phénomène ; lui-même était persuadé qu'une étoile tutélaire l'avait pris sous ses divins auspices.

LA PLAINTE MAL FONDÉE.

Un jour, à une parade, un jeune officier, l'air égaré, tout hors de luï, sort des rangs pour se plaindre à l'empereur qu'il est maltraité, dégradé, qu'on a été injuste à son égard, qu'on lui a fait éprouver des passe droits, et qu'il y a cinq ans qu'il est lieutenant sans pouvoir obtenir d'avancement. « Calmez-vous, lui dit Napoléon, moi je l'ai bien été sept ans, et vous voyez qu'après tout, cela n'empêche pas de faire son chemin. » Tout le monde de rire, et le jeune officier, subitement refroidi, d'aller reprendre son rang.

NAPOLÉON ET LE MASQUE.

Napoléon était dans l'enivrement de la victoire et du bonheur ; il venait de contracter son union avec la fille

des Césars, et des fêtes pompeuses se succédaient à la cour du soldat couronné. Un jour, au milieu d'un bal brillant donné dans la salle de spectacle des Tuileries, un personnage apparut sous le costume de Barbe-Bleue. Sa gaîté folâtre, ses mouvemens brusques et saccadés le faisaient remarquer de presque toutes les personnes qui assistaient au bal. Il poursuivait les masques de ses plaisanteries et de ses quolibets ; il s'attachait surtout à quelques-uns que sans doute il croyait reconnaître, et il ne leur épargnait ni provocations ni bons mots.

Parmi ces derniers, la baronne de L...., qui avait un domino bleu avec une couronne de roses bleues sur la tête, fut surtout opiniâtrement attaquée par la Barbe-Bleue, qui mettait en œuvre tous les moyens possibles pour l'intriguer. Enfin, tourmentée et

ennuyée de ses interminables plaisanteries, elle cherchait toutes les voies possibles pour s'en débarrasser : « Seras-tu bientôt à ta troisième femme ! » lui dit en riant la baronne, sans connaître pourtant en aucune manière l'à-propos de la question, puisqu'elle ne savait pas quel était le redoutable masque à qui elle avait affaire.

Ces mots firent pourtant un effet magique sur la Barbe-Bleue ; ils arrêtèrent subitement l'élan de ses saillies et de sa gaîté ; à peine furent-ils prononcés qu'il se tut. La baronne, étonnée de l'effet de ses insignifiantes paroles, et ne pouvant comprendre qu'un homme fût aussi vivement blessé d'une pareille question, insista pour connaître les motifs d'un silence aussi étonnant.

Le masque resta quelque tems immobile et muet ; enfin, comme elle

lui demandait avec instance pourquoi il ne répondait pas ? *parce que tu es une méchante*, dit-il, en reprenant sa voix naturelle ; et il quitta brusquement la baronne.

Ce peu de mots firent à leur tour sur la baronne l'effet de la foudre ; elle venait d'insulter aux sentimens du maître tout-puissant devant qui tremblait l'Europe ; elle avait attaqué le cœur de l'homme et du souverain ; elle avait lancé un sarcasme sanglant, et, pour comble de malheur, un sarcasme qui n'était sanglant que pour lui.

Les paroles foudroyantes : *tu es une méchante*, retentissaient dans ses oreilles comme une annonce fatale de disgrâce et de colère. Elle voyait la place qu'elle tenait à la cour perdue, tous les limiers de la police acharnés à la poursuivre ; enfin, elle s'attendait

aux redoutables conséquences de la vengeance de Napoléon.

Dans l'excès de sa frayeur, elle arracha précipitamment de sa tête la couronne de roses bleues, et elle la jeta sous une banquette; elle sortit ensuite au plus tôt pour aller quitter son domino compromis.

Quinze jours se passèrent pour elle dans les transes et les angoisses de la frayeur; son père, son mari, son frère occupaient les premières dignités dans les armées, et l'imagination d'une femme va si vite quand il s'agit de calculer les effets et la portée d'une vengeance! Elle craignait sans cesse de voir s'appesantir sur eux le bras terrible de Napoléon.

Enfin, un jour de grande réception arriva; la baronne de L...., se rendit en tremblant aux Tuileries; elle attendait, en frémissant, l'apparition de

l'empereur ; il parut, l'accueillit avec plus de bienveillance qu'à l'ordinaire, et la laissa convaincue que s'il connaissait le domino bleu, il n'avait voulu se venger de sa cruelle et sanglante plaisanterie que par la bienveillance et la bonté.

COMBAT DE CASTIGLIONE.

L'armée française sous les ordres de Bonaparte, et l'armée autrichienne commandée par le feld maréchal Wurmser, se trouvèrent en présence au village de Castiglione le 5 août 1796. Celle des Autrichiens y fut complètement battue, et perdit environ trois mille tués ou faits prisonniers, vingt pièces de canon, et cent vingt caissons du munitions.

Ce combat de Castiglione, dit Salgues dans ses Mémoires, est peut-être

de tous les faits d'armes de Bonaparte celui qui l'honore davantage. Courage, présence d'esprit, activité, génie militaire, il déploya tout dans cette grande et mémorable circonstance. La moindre hésitation, la faute la plus légère perdait l'armée française : le talent d'un seul homme la sauva. Il est vrai que le courage, l'habileté et le dévouement de ses officiers généraux le secondaient puissamment. Augereau, Masséna, Marmont, Dallemagne, Berthier, Serrurier, etc., se distinguèrent par des traits d'héroïsme, dont aucune autre armée ne donnait d'exemples. C'était une pépinière d'habiles et audacieux capitaines.

BELLE RÉPONSE DE BONAPARTE.

Une dame se trouvant un jour à dîner avec Bonaparte, après ses pre-

Amiens. Une jeune demoiselle, ornée des grâces de la beauté et de la candeur, le suivit de plus près qu'il lui fût possible. Plusieurs fois déjà elle s'était trouvée sur son passage. Au moment enfin où il allait entrer dans une des manufactures de la ville, cette intéressante personne le regarda avec la plus vive émotion; puis cédant à l'impression qu'elle ressentait, elle tomba à ses pieds, et laissa voir que ce mouvement n'était que l'effet d'une sensation involontaire, car elle ne put rien lui dire. Elle n'avait aucun acte de justice à solliciter, aucun droit à réclamer, aucune grâce à demander. En un mot, il paraît que l'idée qu'elle s'était faite d'un grand homme, dont elle s'était déjà sans doute occupée, était la seule cause de cette démarche; Bonaparte la releva avec émotion, et lui parla avec une bienveillance qui

la remit bientôt à elle. Madame Bonaparte s'informa de sa demeure, et lui envoya le même soir, un portrait du premier consul, peint par Isabey : ce portrait était entouré d'un joli médaillon, et enfermé dans une très-jolie boite.

HARANGUE ÉLECTRIQUE.

Napoléon passant en revue le second régiment des chasseurs à cheval, à Lobenstein, deux jours avant la bataille d'Iéna, demande au colonel : « Combien d'hommes présens ? — Cinq cents, répond le colonel, mais parmi eux beaucoup de jeunes gens. — Qu'importe, lui dit l'empereur, d'un air qui marquait sa surprise d'une pareille observation, ne sont-ils pas tous Français ?.... » Puis se tournant vers le régiment, ajouta : « Jeunes gens, il ne faut pas craindre

la mort; quand on ne la craint pas, on la fait rentrer dans les rangs ennemis. » Et le mouvement de son bras exprimait vivement l'action dont il parlait. A ces mots, on entendit comme un frémissement d'armes et de chevaux, et un soudain murmure d'enthousiasme, précurseur de la victoire mémorable, qui, quarante-huit heures après, renversa la colonne de Rosbach.

CHACUN SON MÉTIER.

Dans ses excursions sous l'incognito, dans la capitale, Napoléon un soir s'arrêta devant un marchand de vases et de bronzes; il demanda le prix de deux vases magnifiques, qui lui plurent de préférence. La marchande lui dit que c'est mille écus.

— C'est trop cher, dit l'empereur, beaucoup trop cher.

— Pardi oui ! trop cher; ils valent bien davantage ; mais il faut vivre , et le commerce va si mal ! on ne fait pas d'affaires ; tout le monde se plaint ; personne n'est heureux, toujours la guerre !

— Il paraît que vous n'aimez pas le gouvernement. Et votre mari, où est-il ?

— Ah ! mon Dieu, il est allé toucher un peu d'argent. Quant au gouvernement il ne s'en mêle pas; il ne dit jamais rien; il est si bête , mon mari !

L'empereur quitte la marchande ; arrivé à l'Élysée, il envoie chercher le mari de cette marchande de vases. Lorsque le valet de pied lui dit de le suivre, ce pauvre homme était plus mort que vif, et se doute que sa femme avait encore jasé, malgré sa défense continuelle de le faire. Enfin, il

arrive tout tremblant devant l'empereur, qui lui dit : « Apportez-moi les deux vases que j'ai marchandés chez vous, ce matin ; votre femme en a demandé mille écus, en disant que c'était trop bon marché ; je vous en donne 4,000 fr., et dites à votre femme, de ma part, qu'elle se mêle de son commerce, et jamais d'affaires politiques, parce que cela ne la regarde pas.

LES NOBLES TROPHÉES.

L'empereur, dans sa glorieuse campagne contre la Prusse, ayant trouvé à Postdam, l'épée du grand Frédéric, la ceinture que ce monarque avait portée dans la guerre de sept ans, et le grand cordon de ses ordres, dit en saisissant ces nobles trophées : « Je les préfère à tous les trésors du roi de Prusse ; je les enverrai à mes vieux

soldats des campagnes du Hanovre; le gouverneur des Invalides les gardera comme un témoignage des victoires de la grande-armée, et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres de Rosbach. »

LE DÉJEUNER DE HUIT FRANCS.

Lorsqu'il était à Paris, Napoléon était dans l'usage de sortir pour aller faire des remarques dans la ville, soit sur les boulevarts, soit dans l'intérieur, seul avec le maréchal Duroc, vêtus l'un et l'autre d'une redingotte bleue, sans aucune espèce de décoration. Il était rare qu'il ne leur arrivât pas quelque chose de remarquable. Souvent l'empereur donnait à peine à son grand-maréchal le tems de s'habiller, et ce dernier n'avait pas même la précaution de mettre de l'argent

sur lui, tant il était pressé; quant à Napoléon, il n'en portait jamais.

Un jour que Napoléon et Duroc firent une grande tournée, l'empereur ayant faim, entra dans un café au coin du boulevart, et demanda des côtelettes et une omelette, qui étaient ses mets favoris. Lorsqu'ils eurent déjeuné, il fallut payer : le grand-maréchal fouille dans sa poche, et s'aperçoit qu'il a oublié sa bourse; les voilà qui se regardent mutuellement et fort embarrassés. Le garçon, qui s'aperçut de leur gêne, leur assura que s'ils étaient sans argent cela était égal; qu'ils payeraient en repassant. La maîtresse du café prit de l'humeur, reprocha à son garçon sa trop grande facilité pour faire crédit à des gens qu'il ne connaissait pas, et dit : « Voilà encore 8 francs de perdus ! — Non, Madame, lui répondit le garçon, car

je vais vous les payer : ces Messieurs ont l'air honnête, et je suis sûr qu'ils me les rendront. »

La maîtresse prit les 8 francs, tout en grognant après ceux qui faisaient de la dépense avant de savoir s'ils avaient de l'argent. Alors le maréchal tire sa montre, et dit au garçon : « Mon ami, voilà ma montre que je vous laisse pour gage de votre avance, et je vous remercie pour moi et pour mon camarade de la bonne opinion que vous avez de nous. »

Le garçon ne voulut jamais prendre la montre, et voilà les deux déjeuneurs partis. Ils oublient leur déjeuner, étant assez préoccupés l'un et l'autre pour n'en pas conserver le souvenir. Pendant quelques jours la maîtresse du café persiflait son garçon sur sa générosité, dont il était si mal récompensé : enfin le cinquième jour, l'em-

pereur se rappelle le déjeuner du boulevart et la confiance du garçon limonadier. Il envoie de suite un valet de pied, qui, en arrivant au café, demande si ce n'est pas ici que deux Messieurs ont déjeuné pour 8 francs, que le garçon a payés ; et il ajoute qu'il vient pour les lui rendre. On appelle le jeune homme. Après s'être assuré que c'était bien lui, le valet de pied lui dit : « Voici vingt-cinq napoléons que l'empereur vous envoie, en vous remerciant d'avoir soldé la carte de son déjeuner, et répondu pour lui. »

OPINION DE NAPOLÉON SUR MASSÉNA.

Napoléon connaissait et savait apprécier ses généraux. « Masséna, dit-il, était un homme d'un talent supérieur. Néanmoins, il faisait généralement de mauvaises dispositions avant

une bataille ; et ce n'était que lorsque les hommes tombaient de tous côtés, qu'il commençait à agir avec ce jugement qu'il aurait dû montrer auparavant. Au milieu des morts et des mourans, de la grêle de balles qui moissonnait tout autour de lui, Masséna était toujours lui-même. Il donnait ses ordres, et faisait ses dispositions avec le plus grand sang-froid et le plus grand jugement : voilà *la vera nobilita di sangue.* On disait avec vérité, de Masséna, qu'il ne commençait jamais à agir avec discernement, que lorsque la chance d'une bataille se déclarait contre lui. C'était un grand pillard ; il était toujours de moitié avec les fournisseurs et les commissaires de l'armée. Je lui dis plusieurs fois que s'il voulait cesser ses honteuses spéculations, je lui ferais présent de 800,000 francs ou d'un

million (1); mais il en avait pris tellement l'habitude, qu'il ne pouvait s'empêcher de se mêler de ces sales intrigues pécuniaires. Il était, pour cela, haï par les soldats qui se révoltèrent trois ou quatre fois contre lui. Cependant, eu égard aux circonstances, c'était un homme précieux; et il eût été un grand homme, si ses qualités brillantes n'eussent été obscurcies par le vice honteux de l'avarice. »

LES MARIONNETTES.

Les Marionnettes, comédie de Picard, venaient de paraître. Napoléon les fit jouer à Saint-Cloud. Après le spectacle, se trouvant au milieu de ses courtisans, le surintendant vint lui

---

(1) Le général aurait trop perdu à ce marché.

demander si l'ouvrage l'avait amusé. « Oui, répondit-il; mais, quelque plaisantes que soient *les marionnettes* de M. Picard, elles le sont moins que celles que je voyais dans les loges et l'orchestre. » Et les courtisans de sourire? c'était le comble de la bassesse.

OPINION DE NAPOLÉON SUR LES OUVRAGES STRATÉGIQUES.

Quelques jours avant son départ pour sa troisième guerre contre l'Autriche, laquelle se termina par le traité de Presbourg, il dit à un conseiller d'État qui était auprès de lui : « Vous vous imaginez peut-être que c'est pour avoir suivi les règles et les préceptes des ouvrages de tactique étalés dans mon cabinet, que j'ai vaincu tant de fois les armées autrichiennes, commandées par les plus

fameux généraux de l'Europe. Je veux que vous sachiez que je n'étudie ces livres que pour ne pas mettre en pratique la plupart des leçons qu'ils nous donnent, et que les généraux étrangers suivent avec la plus grande docilité. Nous ne nous battons plus comme autrefois ; et sur ce vaste échiquier qu'on nomme champ de bataille, je découvre tous les jours de nouveaux coups qui doivent infailliblement faire échec et mât nos ennemis les plus fiers de leur science. Tous les métiers se simplifient à la longue, et celui de la guerre comme les autres. Sans une grande perte d'hommes, nous obtenons de plus grands résultats qu'autrefois. Les premiers généraux de la révolution ne pouvaient pas faire la guerre comme Turenne ; ils ont suivi une autre méthode, et elle leur a parfaitement

réussi, quoique la plupart n'eussent jamais étudié la stratégie. Où Brune, Moreau, Jourdan, Serrurier, Masséna ont-ils appris l'art de vaincre ? dans les livres ? non, sur les champs de bataille. De la bravoure, du sang-froid, un coup d'œil juste, de bons officiers, de bons soldats, de bons canonniers et une nombreuse artillerie, voilà tout ce qu'il faut contre les généraux stationnaires de l'Autriche. J'espère bien me tirer de cette campagne contre l'empereur François et les Russes, ses alliés ». Son espérance ne fut pas trompée à Austerlitz.

TACT EXQUIS DE NAPOLÉON.

Le grand art de discerner les esprits, si rare parmi ceux qui s'ingèrent dans le gouvernement des nations, cet homme extraordinaire le possédait au plus haut degré. Ainsi,

dans le Conseil d'État, comme dans le Sénat, il avait placé nombre de sujets, ennemis du principe monarchique, et qui, depuis 1789, s'étaient montrés dans les différentes assemblées, de très-zélés partisans de la liberté républicaine. « Je sais, disait-il, » ce qu'ils pensent, et quelle est leur » marotte ; mais ce sont des hommes » probes et instruits, dont je puis me » servir utilement, et qui rempliront » bien les fonctions qui leur seront » confiées. Je leur serrerai la bride, » s'ils regimbent, je leur donnerai » des coups d'éperons, et s'ils ne » ne marchent pas assez vite, je les » forcerai au galop. »

LA MAISON DE SAINT-DENIS.

Napoléon, pendant les cent jours, visita la maison de Saint-Denis ; les élèves furent si contentes de le voir,

qu'elles l'entouraient, le pressaient en cherchant à toucher ses vêtemens, et se livraient à une joie bruyante. La surintendante voulut leur imposer silence : « Laissez, laissez, dit Napoléon, cela fait mal à la tête, mais bien au cœur. »

JUNOT.

A l'attaque d'une place, Napoléon se trouvait auprès d'une compagnie de grenadiers fortement exposée au feu de l'ennemi. Ayant besoin de donner un ordre pressé, il dit au capitaine Ragois qui commandait cette compagnie, et l'un des plus braves soldats de l'armée (1), d'écrire ce qu'il allait lui dicter. Ragois savait bien se battre, mais il n'aimait pas à écrire : il répon-

(1) C'est le même que l'on a vu sous-gouverneur du palais de Fontainebleau.

dit qu'il allait appeler le bel esprit de la compagnie. *Eh! Junot, Junot, hors des rangs....* Junot vient, prend la plume et du papier, met un genou en terre, et écrit tout ce que lui dicte Napoléon qui n'était pas descendu de cheval. Comme Junot finissait d'écrire, un boulet de canon vint entre Napoléon et lui labourer la terre, et faire voler la poussière sur le papier que Junot tenait sur son genou ; Junot se leva en riant et fit une grande révérence au boulet, en disant : *Il faut être poli avec tout le monde, et je remercie ce boulet de m'avoir épargné la peine de me baisser pour ramasser de la poussière.* La gaîté et le sang-froid de Junot charmèrent Napoléon ; il l'attacha à sa personne, et depuis !!!...

MONSIGNY.

Napoléon étant un jour au spectacle, vit le *Déserteur*. Il en fut si content, qu'il demanda à M. Picard, qui était dans sa loge, de qui était cette musique. Apprenant que Monsigny, son auteur, était entièrement ruiné par la révolution, et qu'il n'avait pour lui et sa famille qu'une faible pension que lui faisaient les comédiens de Feydeau, il lui en accorda une de 6,000 fr., et le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur.

EXCLAMATION DE NAPOLÉON.

« Bon et brave Henri IV !.... disait Napoléon ; en voilà un qui a bien remué aussi son misérable corps.... Bon et brave prince ! les jésuiets t'ont fait tuer. »

MADEMOISELLE MARS.

On sait que Napoléon accordait souvent au tragédien Talma l'honneur d'être admis auprès de lui pendant son déjeuner. Mademoiselle Mars, lors de son séjour à Dresde, reçut la même distinction. Au nombre des questions que l'empereur lui fit, il y en eut une qui était relative à son début : « Sire, répondit-elle avec une grâce qui lui est si naturelle, j'ai commencé toute petite. Je me suis glissée sans être aperçue.... — Sans être aperçue !.... vous vous trompez.... vous voulez dire apparemment que vous avez forcé peu à peu l'admiration. Croyez, au reste, Mademoiselle, que j'ai toujours applaudi, avec toute la France, à vos rares talens. »

Après son retour à Paris en 1815, Napoléon passa ses troupes en revue

pendant deux jours consécutifs sur la place du Carrousel. Il reconnut, parmi les spectateurs, mademoiselle Mars qui s'était avancée jusque dans les rangs des soldats, afin de mieux voir le spectacle qui était devant elle. Napoléon s'étant approché, lui dit : « Que faites-vous là, Mademoiselle Mars ? cette place n'est pas très-convenable pour vous. — Sire, répondit la spirituelle actrice, je suis ennuyée de voir au théâtre la charge des héros, et j'ai voulu en contempler un véritable. »

NAPOLÉON ET JÉRÔME SON FRÈRE.

L'empereur ne pouvait point tarir sur la vertu et les grandes qualités de la princesse Catherine de Wurtemberg, épouse de son frère Jérôme. Informé que les plus mauvaises mœurs régnaient à la cour de Cassel, il ne

cessa de témoigner au roi de Westphalie qu'il ressentait les chagrins de la reine comme les siens propres. Il fit menacer de toute sa colère et même de châtiment, les personnes qui poussaient le prince aux plaisirs illicites et tout-à-fait indignes de son rang. Jérôme cependant continuait son train de vie que son intéressante épouse feignait toujours de ne point apercevoir. Napoléon, furieux par l'intérêt qu'il portait à la reine, écrivit une lettre fulminante à son frère. Entre autres choses fort dures qu'il lui disait, on remarquait ces mots : « Qui étiez-vous ? qui êtes-vous encore pour mériter cette princesse toute royale ? accusez-moi de tyrannie, j'y consens. Tant qu'il y aura de l'honneur et de la justice sur la terre, on ne me fera point un crime d'employer mon pouvoir à protéger une femme non moins recommandable

par ses vertus que par son rang. » La conduite que tint cette princesse après la chute de son époux, a prouvé que Napoléon ne lui rendit que la justice qu'elle méritait.

BONAPARTE PROTÉGÉ PAR LA FORTUNE.

Bonaparte, échappé comme par miracle aux flottes anglaises qui tenaient la mer lors de son retour d'Égypte en France, eut encore le bonheur, quelque tems après sa nomination au consulat, de tromper l'espoir des scélérats qui voulaient attenter à ses jours par le fer et le feu ; ce qui a inspiré à une muse latine le distique suivant :

Te petit ense scelus, fluctu mare, tartara flammis,
Arma, ratem, currum, ter regit ipse Deus.

Ce qu'on a rendu en français de la manière suivante :

Le feu, le fer et la mer en furie,
De tes jours menaçaient d'abréger la série;
Un Dieu, veillant sur toi, par un bienfait nouveau,
Sut détourner les coups de ce triple fléau.

LA VIEILLE ET BONAPARTE.

Bonaparte qui ne haïssait pas la flatterie, racontait l'anecdote suivante, pour prouver le sentiment général de la France en sa faveur.

« Lors de mon retour d'Italie, disait-il à ses affidés, comme ma voiture montait la côte escarpée de Tarare, je descendis pour la suivre à pied sans domestiques, comme cela m'arrivait souvent. Mon épouse et ma suite étaient à quelque distance derrière moi. Je vis une vieille femme, estropiée et boitant, qui cherchait, à l'aide d'une béquille, à gravir la montagne. J'avais une redingote et elle ne me reconnut pas.

— » Eh bien ! ma bonne, lui dis-je, où allez-vous avec un empressement si peu d'accord avec votre âge ? Qu'est-il donc arrivé ?

— » Ma foi, répondit la vieille, on m'a dit que l'empereur était ici, et j'ai voulu le voir avant de mourir.

— » Bah ! bah ! qu'avez vous besoin de le voir ? Qu'avez-vous gagné avec lui ? c'est un roi tout comme un autre.

— » Monsieur, cela peut être ; mais après tout il est roi du peuple. Nous l'avons choisi, et si nous devons avoir un tyran, c'est la moindre chose qu'il soit de notre choix. »

LES ALGÉRIENS. — QUE PENSAIT D'EUX NAPOLÉON.

Napoléon, à Saint-Hélène, s'entretenant un jour avec un anglais sur l'expédition de lord Exmouth contre les

Algériens, lui dit « Les Algériens ne tiendront aucun traité; c'est une honte pour les puissances de l'Europe de laisser subsister tant de repaires de voleurs. Les Napolitains eux-mêmes au lieu de se laisser piller, pourraient les détruire; ils ont à peu près cinquante mille matelots tant sur le continent qu'en Sicile, et ils pourraient facilement avec leur marine empêcher un seul vaisseau de quitter les côtes de Barbarie. » L'Anglais lui répondit que les Napolitains étaient si poltrons, que les Algériens avaient pour eux le plus grand mépris. » Ils sont aussi poltrons sur terre, répondit Napoléon mais on peut remédier à leur couardise par de bons officiers et une sage discipline. A Amiens, j'ai proposé à votre gouvernement de se joindre à moi pour détruire entièrement ces nids de pirates, ou au moins pour brûler leurs

vaisseaux, démolir leurs forteresses, les forcer à cultiver leurs terres et à renoncer à leur brigandage. Mais vos ministres n'ont pas voulu consentir à cette union, par une basse jalousie contre les Américains, avec qui les Barbaresques étaient alors en guerre. Je voulais les anéantir, bien que cela m'importât peu, parce qu'ils respectaient mon pavillon, et qu'ils faisaient un commerce très-étendu avec Marseille...... »

LA SPÉCULATION MANQUÉE.

Un passager avait, par spéculation, apporté au cap de Bonne-Espérance, où il aborda en l'an 12, quelques-uns des petits bustes de Bonaparte. On se les disputa avec une telle ardeur, que ce marchand, au milieu de sa petite fortune, s'écria, dans un transport de

désespoir : « Je suis un grand coquin de n'en avoir apporté que six ; deux douzaines de *Bonaparte* de plus, et ma fortune était faite.

C'EST A QUI N'OSERA PAS.

Napoléon ayant appris que la Prusse et la Russie hésitaient à marcher contre lui, il dit au duc de Vicence (Caulincourt) : « Mes ennemis se sont donné rendez-vous sur ma tombe, mais c'est à qui ne viendra pas le premier. »

EFFETS DE LA SURPRISE.

A l'époque de l'entrevue d'Erfurt, Napoléon faisait un jour les honneurs de sa table aux empereurs, rois et sous-rois du continent qui s'y trouvaient réunis. Le vainqueur d'Austerlitz eût l'occasion de relever un petit

anachronisme échappé au prince-primat sur l'origine de la bulle-d'or, qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de règlement pour l'éducation des empereurs, etc... « C'est vrai, Sire, reprit le prince-primat, je me trompais; mais comment se fait-il que Votre Majesté sache si bien ces choses-là ? — *Quand j'étais simple lieutenant en second d'artillerie*, dit Napoléon. » A ce début, il y eut, de la part des augustes convives, un mouvement d'intérêt très-marqué. Il reprit en souriant : « Quand j'avais l'honneur d'être simple lieutenant en second d'artillerie, je restai trois années en garnison à Valence. J'aimais peu le monde et vivais très-retiré. Un hasard heureux m'avait logé près d'un libraire instruit et des plus complaisans..... J'ai lu et relu sa bibliothèque

pendant ces trois années de garnison, et n'ai rien oublié, même des matières qui n'avaient aucun rapport avec mon état. »

PROTESTATION DU COMTE DE LILLE.

A la nouvelle de l'élévation de Bonaparte à l'empire, Louis-Stanislas Xavier, comte de Provence et frère de Louis XVI, ensuite roi de France sous le nom de Louis XVIII, qui résidait à Varsovie, crut devoir adresser aux puissances de l'Europe une protestaion contre le titre d'empereur, que Napoléon venait de prendre, et contre les actes de souveraineté auxquels il pourrait donner lieu. J'étais à Saint-Cloud avec Napoléon, dit un de ses conseillers, lorsque le courrier apporta cet écrit. Il le lut aussitôt sans me dire ce qu'il contenait; après l'avoir lu :

« Il a fait tout ce qu'il devait faire ;
« j'en aurais fait tout autant à sa place »
furent les seules paroles qu'il prononca, non sans quelque émotion. L'archi-chancelier étant entré dans le moment, je prenais le chemin de la porte du cabinet, lorsque Napoléon me dit : « Monsieur le conseiller,
» restez avec nous, vous n'êtes pas de
» trop. » Comme nous descendions pour nous promener dans une allée du parc, nous rencontrâmes, au bas de l'escalier, Fouché, qui était rentré au ministère de la police : « *Tolle, lege*,
» dit Napoléon à Cambacérès, en lui
» présentant la dépêche qu'il venait
» de recevoir, lisez tout haut. » Cette lecture faite, nous nous mîmes, sans mot dire, à nous regarder les uns les autres. Alors Napoléon prenant la parole : « Ce n'est point moi qui ai ren-
» versé le trône des Bourbons ; je suis

» innocent de la mort de Louis XVI.
» Au reste, le trône sur lequel la Na-
» tion m'a fait monter, n'est point le
» trône d'où ce prince a été précipité.
» Je ne suis qu'un chef républicain
» sous le titre d'Empereur; mon droit,
» je le sais fort bien, n'est point celui
» que donne une possession de plu-
» sieurs siècles. Il n'y a rien de com-
» mun entre la vieille légitimité des
» Bourbons et la mienne. J'attends
» tout, non des années, mais de mon
» épée. Je veux que cette protesta-
» tion soit au plus tôt insérée dans le
» *Moniteur*. Un tel acte doit être con-
» nu de tout le monde; il fait hon-
» neur au comte de Lille. »

DÉFINITIONS DU BONHEUR ET DU MALHEUR.

« Il n'y a, dit Napoléon, ni bonheur ni malheur dans le monde : la

seule différence, c'est que la vie d'un homme heureux est un tableau à fond d'argent avec quelques étoiles noires, et la vie d'un homme malheureux est un fond noir avec quelques étoiles d'argent. »

LA PRÉCAUTION UTILE.

L'empereur mangeait très-vite; à peine s'il restait douze minutes à table. Lorsqu'il avait fini de dîner, il se levait et passait dans le salon de famille : l'impératrice Joséphine suivait S. M., ainsi que les dames du palais : un jour que le prince Eugène se levait de table immédiatement après l'empereur, celui-ci se retournant lui dit : « Mais tu n'as pas eu le tems de dîner, Eugène? — Pardonnez-moi, répondit le prince, j'avais dîné d'avance. »

C'EST PAR TROP FAIRE LA QUEUE A UN BRAVE.

A une revue, Napoléon aperçut dans les rangs d'un régiment de ligne, un vieux soldat, dont le bras était décoré de trois chevrons. Il le reconnut aussitôt pour l'avoir vu à l'armée d'Italie : « Eh bien ! mon brave, pourquoi n'as-tu pas la croix ? tu n'as pourtant pas l'air d'un mauvais sujet. — Sire, répondit la vieille moustache, avec une gravité chagrine, on m'a fait trois fois la queue pour la croix. — On ne te la fera pas une quatrième ; reprit l'empereur. » Il ordonna au maréchal Berthier de porter sur la liste de la plus prochaine promotion, le brave, qui fut en effet bientôt chevalier de la Légion-d'Honneur.

L'IMPERTINENCE PUNIE ET ENSUITE PARDONNÉE.

Il y avait en Italie un parti qui détestait également les changemens, l'armée française, qui en était l'instrument, et le jeune chef qui en était l'auteur. Dans ce parti figurait un artiste célèbre, le chanteur Marchesi. Le premier consul l'avait fait demander, et le musicien s'était fait prier pour se déranger; enfin, il s'était présenté, mais avec toute l'importance d'un homme qui se croit blessé dans sa dignité. Le costume très-simple de Bonaparte, sa petite taille et son visage maigre et payant peu demine, n'étaient pas faits pour en imposer beaucoup au héros de théâtre : aussi le général en chef l'ayant bien accueilli, et fort poliment prié de chanter un air, il avait répondu par ce mauvais

calembourg, débité d'un ton d'impertinence que relevait encore son accent italien : *Sinor zénéral, si c'est oun bon air qu'il vous faut, vous en trouverez oun excellent en faisant oun petit tour de zardin.* Le signor Marchesi avait été, pour cette gentillesse, sur-le-champ mis à la porte, et le soir envoyé en prison. Bonaparte l'envoya chercher de nouveau, et le pria de chanter. L'artiste, devenu plus modeste, se rendit aux désirs du premier consul : la paix fut faite entre les deux puissances, et Marchesi ne fit plus que chanter les louanges de Bonaparte.

TRAIT DE BONTÉ DE NAPOLÉON.

Un jeune homme, sortait à peine de l'enfance ; ayant été assez heureux pour donner une preuve de dévoû-

ment qui avait été remarquée, l'empereur lui demanda quelle carrière il voulait suivre, et, sans attendre sa réponse, en désigna une lui-même ; à quoi le jeune homme ayant observé que la fortune de son père ne le lui permettrait pas : « Que vous importe, reprit vivement Napoléon, *ne suis-je pas aussi votre père ?* »

LA DEMANDE OCTROYÉE.

Lors de son voyage à Boulogne et sur les côtes, Bonaparte, en passant la revue d'une division de l'armée, un soldat de la 4ᵉ lui présenta les armes et lui dit :

« En l'an 5, j'ai partagé avec vous un pain de munition dans les gorges de Bassano, et cela vous a été fort utile ; car vous aviez bien faim, et vous ne pouvez l'avoir oublié. Je vous

demande donc d'en faire autant pour mon père qui est vieux et infirme. J'ai reçu cinq blessures dans les armées; j'ai été fait caporal et sergent sur le champ de bataille : j'espère être sous-lieutenant à la première affaire. »

Bonaparte se ressouvint parfaitement de l'anecdote, et fit droit à sa demande.

COMMENTAIRE DE DEUX PHRASES DE NAPOLÉON.

Ce n'est pas la coalition qui m'a détrôné, ce sont les idées libérales, a dit Napoléon partant pour l'île d'Elbe. Il a dit aussi, à la même époque : *Je ne puis pas me rétablir; j'ai choqué les peuples.*

Après avoir cité ces deux phrases, l'abbé de Pradt s'écrie d'un ton d'ins-

piré : « Princes, peuples, écoutez ! votre destinée à tous, est également renfermée dans ces paroles. Le voilà réduit à reconnaître que c'est pour avoir choqué la civilisation de son tems qu'il perd son trône, celui de tous les hommes auquel il pouvait être donné de triompher d'elle, si cet affreux privilége pouvait appartenir à quelqu'un d'entre eux.

» Croyez ces paroles, parce qu'elles sont de l'homme, qu'aucun peut-être, n'égala jamais en sagacité ; parce qu'elles sont de l'homme qui, n'ayant jamais été égalé en amour-propre, n'a pu être amené à un pareil aveu que par le sentiment des suites irrémédiables de son erreur. « *J'ai péché contre les idées libérales, et je meurs.* » Voilà le testament, l'amende honorable du plus grand guerrier, du plus puissant monarque qui soit

passé sur la terre : il a tout renversé, tout soumis, peuples et rois ; il s'en est pris aux idées libérales, et il meurt. »

GRAND DANGER.

Le 30 octobre 1809, Napoléon étant au palais de Schœnbrunn, allait le matin de ce jour passer en revue dans la grande et belle cour de ce palais, différens corps de l'armée. Un individu, vêtu d'une simple redingotte bleue, portant un chapeau militaire, auquel était attaché un bouton de métal à l'aigle, mais sans cocarde, et tenant un papier à la main, voyant que Napoléon ne s'arrêtait pas, insista pour le suivre et lui présenter lui-même sa pétition. Le prince de Neufchâtel qui suivait l'empereur, dit à cet individu, qu'il pourrait remettre sa pétition lorsque la parade serait fi-

nie. Malgré l'observation du prince, cet homme continuait à suivre, prétendant que le motif de sa demande ne pouvait supporter aucun retard, et qu'il voulait parler à Napoléon. Le général Rapp, aide-de-camp de service, voyant qu'il insistait toujours et se mêlait avec les officiers-généraux qui suivaient l'empereur, l'arrêta par le collet de sa redingotte, en lui disant vivement de se retirer. Dans ce mouvement, le général Rapp sentit sous sa main, le manche d'un instrument que cet homme portait dans sa poche de côté, il le serra plus fort, et fit signe à deux gendarmes d'élite, qui étaient toujours de service pour maintenir l'ordre. Cet homme fut arrêté et conduit dans la salle des gendarmes où il fut fouillé. On trouva sur lui, un couteau de cuisine tout neuf et bien affilé, quatre frédérics d'or, et le portrait

d'une très-jolie femme. Le général Savary le questionna ; mais il ne répondit que ces mots : « Je voulais parler à l'empereur. » S. M. instruite de son silence obstiné, le fit monter à son appartement pour l'interroger elle-même. Voici quel fut, à peu près, cet interrogatoire :

— D'où êtes-vous, et depuis quand êtes-vous à Vienne ?

— Je suis d'Erfurt, et je suis ici depuis deux mois.

— Que me vouliez-vous ?

— Vous demander la paix, et vous prouver qu'elle est indispensable.

— Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère, sans mission ?

— En ce cas, je vous aurais tué.

— Quel mal vous ai-je fait ?

— Vous opprimez ma patrie et le monde entier ; si vous ne faites point

la paix, votre mort est nécessaire au bonheur de l'humanité : en vous tuant j'aurais fait la plus belle action qu'un homme de cœur puisse faire..... Mais j'admire vos talens, je comptais sur votre raison, et, avant de vous frapper, je voulais vous convaincre.

— Vous êtes fils d'un ministre luthérien, et c'est sans doute la religion.....

— Non, Sire, mon père ignore mon dessein; je ne l'ai pas communiqué; seul, depuis deux ans, je médite votre changement ou votre mort.

— Etiez-vous à Erfurt, quand j'y suis allé ?

— Je vous y ai vu trois fois.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas tué alors ?

— Vous laissiez respirer mon pays, je croyais la paix assurée, et je ne voyais en vous qu'un grand homme.

— Connaissez-vous *Scheiner* et *Schill?*

— Non, Sire.

— Connaissez-vous Brutus?

— Il y en eut deux; le dernier mourut pour la liberté.

— Etes-vous franc-maçon ou illuminé?

— Non, Sire.

— Avez-vous eu connaissance de la conspiration de Moreau et de Pichegru?

— Les journaux m'en ont instruit.

— Que pensez-vous de ces hommes?

— Sire, qu'ils craignaient de mourir.

— On a trouvé sur vous un portrait; quelle est cette femme?

— Ma meilleure amie, la fille adoptive de mon vertueux père.

— Quoi! votre cœur est ouvert à

des sentimens si doux, et vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez en devenant un assassin ?

— J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse.

— Mais en me frappant au milieu de mon armée, pensiez-vous échapper ?

— Je suis étonné d'exister encore.

— Si je vous faisais grâce, quel usage feriez-vous de la liberté ?

— Mon projet a échoué, vous êtes sur vos gardes.... Je m'en retournerais paisiblement dans ma famille.

S. M. fit appeler M. Corvisart (1), et lui demanda s'il ne trouvait pas

---

(1) M. Corvisart, sans se compromettre, aurait pu faire un petit mensonge.

dans ce jeune homme quelque signe de démence. Le docteur l'examina avec soin, et répondit qu'il ne trouvait pas même les signes d'une forte émotion.

Il resta deux jours dans une salle avec deux gendarmes; il se promenait avec tranquillité, et de tems en tems s'agenouillait pour prier. On lui avait apporté avec son dîner un couteau de table; il le prit et le considéra froidement. Un gendarme voulut le lui ôter des mains; il le lui rendit en souriant, et dit: « *Ne craignez rien, je me ferais plus de mal que vous ne m'en ferez.* »

Le lendemain il entendit le canon. C'est la paix, lui dit-on. — Ne me trompez-vous pas? — Non, je vous jure. Alors il se livra à la joie la plus vive; des pleurs coulèrent de ses yeux, il se jeta à genoux, pria avec

transport, et se relevant : « *je mourrai plus tranquille.* »

Quand l'empereur fut parti, on vint le chercher pour le fusiller. Il dit au colonel qui lui annonça son sort : « Monsieur, je ne demande qu'une grâce, c'est de n'être pas lié. » On la lui accorda ; il marcha librement et mourut avec calme.

LE DIRECTOIRE MISTIFIÉ.

En 1797, Bonaparte, général de l'armée d'Italie, écrivit au directoire que les Autrichiens, en se sauvant de Loretto, n'avaient pu emporter le trésor en entier qu'on estimait à trois millions, et qu'il en était resté un million. Le trésor de Notre-Dame de Loretto était beaucoup plus considérable, et l'on prétend que Bonaparte se l'appropria tout entier ; et pour

dédommager le directoire de l'argent qu'il ne lui envoyait pas, il lui fit passer par des commissaires *la Madona*, qui était de bois; quelques *reliques*; un *haillon de vieux camelot de laine moirée*, qu'on disait avoir été la robe de la Vierge-Marie; et *trois écuelles de mauvaise faïence*, qui ne paraissaient pas fort anciennes, et qu'on disait avoir fait partie de son ménage. Le directoire fut fort mécontent de ce cadeau, qui n'était point ce qu'il attendait, et prit avec raison cet envoi pour un persiflage.

DISCUSSION TRANCHÉE PAR UNE SAILLIE.

Crescentini, castrat, était un chanteur d'un rare mérite. Il avait acquis une grande célébrité par ses succès sur les principaux théâtres d'Italie et dans les premières cours de l'Europe.

Napoléon, désirant encourager le mérite dans tous les genres, lui donna la croix de la Couronne de fer. Cet acte déplut à beaucoup de personnes qui prétendirent qu'un être qui n'était pas homme, ne devait pas porter un ordre réservé aux hommes. Il y eut à cet égard de grandes discussions auxquelles madame Grassini prît également part :

Tandis que d'autres blâmaient l'empereur, madame Grassini dit : « Je pense que Napoléon a bien fait de lui donner cet ordre ; je crois qu'il le mérite. » Questionnée sur le motif de son opinion, elle répliqua : « Je pense qu'il le mérite, ne fût-ce qu'à cause de ses blessures. » Cette saillie excita un rire général, et mit fin à la discussion. Personne n'en rit plus que Napoléon.

HILARITÉ DE NAPOLÉON.

Un jour que Napoléon était dans la chambre de l'impératrice Marie-Louise pendant qu'on l'habillait, il marcha, sans le vouloir, sur le pied de la dame qni présidait à la toilette, et se mit à l'instant à pousser un grand cri, comme s'il se fût blessé lui-même. — « Qu'avez-vous donc? demanda vivement l'impératrice. — Rien, répartit-il en partant d'un éclat de rire; j'ai marché sur le pied de madame, et j'ai crié pour l'empêcher de le faire elle-même; vous voyez que cela m'a réussi. »

VOILA COMME ON ME TROMPE!

Napoléon, qui croyait tout voir, tout savoir et tout faire, était ournellement trompé par ses favoris, ses

courtisans, ses agens et ses espions. On flattait ses passions. On ne voulait pas ce qu'il désirait : pour prouver ce que nous avançons, nous rapporterons le fait suivant (1):

En 1811, époque où le monopole exercé sur les blés produisit une disette, Napoléon tenait des fréquens conseils de subsistance à ses palais d'été. Un jour, un sénateur arrive de province; il est mandé au conseil; il s'y rend avec le ministre de l'intérieur et dans la même voiture. Le ministre, qui avait son thème fait, ne prend pas même la peine de mettre le sénateur au courant, ni de lui distribuer le rôle qu'aucun des sénateurs favorisés du maître, et il en

(1) Ce trait est tiré d'une brochure intitulée : *État de la France sous Napoléon Bonaparte*, par M. Pichon.

était un, n'aurait refusé de la main du ministre. Le conseil se tient; le ministre lit son rapport, où tout était présenté de manière à tranquilliser entièrement l'empereur. — « Eh bien ! monsieur le Comte, dit Napoléon au sénateur, vous qui venez de voyager dans l'intérieur, comment vous ont paru les récoltes? — Sire, les apparences sont fort inquiétantes; elles m'ont semblé au pire. — Voilà, s'écria Napoléon, en levant brusquement la séance, comme on me trompe ! » — Le sénateur et le ministre remontèrent ensemble en voiture; le premier fit le reproche à l'autre de ne lui avoir pas fait connaître son rapport, et discuta ensuite son contenu. « *Que voulez-vous*, reprit le ministre, *cet homme-là donne envie de le tromper, tant la vérité*

est habituellement mal reçue de lui. »

J'AI PLUS FAIT, J'AI VÉCU.

On s'est étonné que Napoléon, après avoir été livré aux anglais, ait voulu se survivre à lui-même. Il aurait pu se tuer, rien n'est plus facile. Mais une fin semblable était-elle digne de lui? Un roi, un grand roi ne doit point mourir de la mort désespérée d'un conspirateur, d'un chef de parti. Il faut pour nous servir des propres expressions de l'illustre captif de Sainte-Hélène, il faut qu'il soit au-dessus des plus rudes atteintes de l'adversité.

Non, il était digne du grand Napoléon d'opposer l'inflexibilité de son âme à l'inconstance de la fortune; et tel que ce Romain à qui l'on reprochait de ne s'être pas donné la mort après

une grande catastrophe, il pourra répondre aussi : *J'ai plus fait, j'ai vécu* (1).

L'A PROPOS.

Bonaparte, dans une revue sur la place du Carrousel, tomba de cheval, ce qui lui arrivait assez souvent, car il montait plutôt en hussard téméraire et intrépide qu'en habile écuyer. Un jour il fit une chute violente; son chapeau avait été lancé à quelques pas de lui, un jeune homme de l'école polytechnique le ramasse et le lui présente : « — Je te remercie, capitaine, dit Napoléon. — Dans quel régiment, Sire ? — Dans ma garde. »

Il aimait à la passion ces ripostes

(1) Beaucoup de personnes ne partageront pas cette opinion.

fermes et énergiques, cette manière large de dire ou de faire; et tout homme timide, militaire ou administrateur qui balbutiait, était aussitôt perdu dans son opinion: « Cet homme, ajoutait-il, quand il voulait déprécier quelqu'un, n'a pas l'*ampleur* des circonstances. »

Ce qui lui déplaisait aussi beaucoup, c'était de trouver un général raisonneur; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit que « Bonaparte n'aimait pas à rencontrer dans le même personnage *un sabre et une opinion.* »

TITRES DE NOBLESSE.

« L'empereur François, dit Napoléon au docteur O'Méara, qui attache le plus haut prix à l'ancienneté de la naissance, désirait vivement pou-

voir prouver que je descendais en ligne directe d'un des anciens tyrans de Trévise, après mon mariage avec Marie-Louise : il employa diverses personnes pour compulser de vieux titres de noblesse, dans lesquels il pensait trouver la preuve de ce qu'il désirait avec tant d'ardeur. Il crut avoir réussi, et il m'écrivit pour me demander si je voulais laisser publier le résultat de ses importantes recherches, revêtu de toutes les formes officielles, je refusai. Il avait tellement cette affaire à cœur, qu'il m'écrivit de nouveau, et me dit : *laissez-moi faire*, en ajoutant que je n'avais nul besoin de paraître prendre part à la chose. Je répondis qu'il était impossible de faire croire qu'un document qui avait pour objet de prouver l'ancienneté de ma famille, et d'une descendance masculine d'une

souche souveraine, pût-être recueilli et publié sans ma participation, que j'aimais mieux passer pour le fils d'un honnête homme, que pour l'arrière-petit-neveu d'un obscur tyran de l'antique Italie; que j'étais le Rodolphe de ma famille.

NAPOLEON, ET AMELIE WILHELMINE, REINE DE PRUSSE.

La Prusse exigeait autrefois de la république française, pour prix de sa neutralité, trente millions par an. Napoléon, plein des souvenirs de cet affront, jura d'en tirer vengeance. Le 27 octobre 1806, il fit son entrée dans la capitale de la Prusse. Iéna, victoire signalée du 14 du même mois, fut la caisse où elle donna désistement et quittance définitive de ces trente millions. Dans cette nouvelle conquête, on se plaît à jeter ses regards sur la

belle reine de Prusse. Elle devint pour notre Alexandre l'épouse d'un autre Darius.

Ce fut à Tilsitt que Napoléon vit cette princesse pour la première fois. C'est une belle femme, dit-il, s'adressant à un de ses généraux ? — *Ce sera*, répondit le courtisan, *une rose près d'une touffe de lauriers.* »

L'empereur fut on ne peut plus galant avec la princesse; et, composant un bouquet de roses et d'immortelles qu'il cueillit dans des vases de porcelaines, il le lui offrit. — Nous nous connaissons bien peu, dit la reine, les joues soudain colorées du fard de la pudeur..... — *L'empereur* insista : — Acceptez, acceptez Madame : c'est un doux présage de l'amitié que je vous voue. — La reine, pâle et tremblante, reçut les fleurs; et s'enhardissait sur de si belles offres, elle osa de-

mander la place de Magdebourg pour son fils..... — « Magdebourg !..... Magdebourg ! reprit Bonaparte, comme un homme qui se dérobe à la séduction de ses sens, vous n'y songez pas, Madame, vous n'y songez pas !.... » et il la quitta.

Il n'en est pas moins vrai que l'infortunée princesse obtint de Bonaparte des compositions fort avantageuses pour son époux, qu'elle lui conserva la moitié de ses états; mais après tous les chagrins que son cœur avait éprouvés, la douleur qu'elle ressentait de voir la Prusse ensanglantée, opprimée, une maladie de langueur la conduisit en peu de tems au tombeau.

LE CONCORDAT. — ENTRETIEN AVEC LE MARÉCHAL KELLERMANN.

En 1813, Napoléon partit de Saint-

Cloud le 15 avril, et arriva à Mayence le 16 à minuit, Il séjourna huit jours, afin de donner à l'armée le tems nécessaire pour l'encadrement des nouveaux renforts qu'il avait dirigés sur Erfurt. Le 22, il dîna seul avec le maréchal Kellermann. Il fut question du dernier concordat, signé le 13 janvier à Fontainebleau.

« Croiriez-vous, dit l'empereur au maréchal, que le pape, après avoir signé librement et de son plein gré ce concordat, m'écrivit, huit jours après qu'il était bien fâché de l'avoir signé, que sa conscience lui en faisait un reproche, et qu'il me priait avec instance de le regarder comme non avenu, etc. Je lui répondis que ce qu'il me demandait était contraire aux intérêts de la France, qu'étant d'ailleurs infaillible, il n'avait pu se

tromper, et que sa conscience était trop prompte à s'alarmer, etc. »

Le maréchal rit beaucoup... Après un moment, Napoléon continua, sans trop s'occuper de l'effet que produisaient ses paroles, et ayant l'air de céder à l'abondance de ses idées.

« Dans le fait, qu'était Rome ancienne, et qu'est-elle aujourd'hui? Froissée par les conséquences impérieuses de la révolution, pourrait-elle se relever et se maintenir?.... Un gouvernement vicieux dans l'ordre politique, a succédé à l'ancienne législation romaine, qui, sans être parfaite, était cependant propre à former des grands hommes dans tous les genres. Rome moderne a appliqué à l'ordre politique des principes qui pouvaient être respectables dans l'ordre religieux, et leur a donné une extension fatale au bonheur du peuple. Ainsi la *cha-*

rité est la plus parfaite des vertus chrétiennes.... Il faut donc faire la charité à tous ceux qui la demandent.... Voilà le raisonnement qui a rendu Rome le réceptacle de la lie de toutes les nations. On y voit réunis, m'a-t-on dit (car je n'y ai jamais été), tous les fainéans de la terre qui viennent s'y réfugier, assurés qu'ils sont de trouver une nourriture abondante et des largesses considérables... C'est ainsi que le territoire papal, que la nature avait destiné à produire des richesses immenses par sa position sous un ciel heureux, par la multiplicité des ruisseaux dont il est arrosé, et encore plus par la bonté du sol, languit faute de culture. Berthier m'a souvent répété que l'on traverse des pays considérables sans apercevoir l'empreinte de la main des hommes. Les femmes mêmes, qui sont regar-

dées comme les plus belles d'Italie, y sont indolentes, et leur esprit n'est susceptible d'aucune activité pour les soins ordinaires de la vie : c'est la mollesse des mœurs de l'Asie... Pour en revenir à l'ordre politique, que pouvait être le gouvernement papal en présence des grandes souverainetés de l'Europe, dans son état actuel ? De vieux petits souverains parvenaient au trône pontifical dans un âge où l'on ne soupire qu'après le repos.... A cette époque de la vie tout est routine, tout est habitude ; on ne songe qu'à jouir de sa grandeur et à la faire rejaillir sur sa famille.... Un pape n'arrive au pouvoir souverain qu'avec un esprit rétréci par un long usage de l'intrigue, et avec la crainte de se faire des ennemis puissans, qui pourraient dans la suite se venger sur sa famille : car son successeur est toujours in-

connu. . . . ; enfin il ne veut que vivre et mourir tranquille. Pour un Sixte-Quint, que de papes n'y a-t-il pas eu qui ne s'occupaient que d'objets minutieux, aussi peu intéressans dans le véritable esprit de la religion, que propres à inspirer du mépris pour un pareil gouvernement. . . . , mais ceci nous mènerait trop loin. »

Le maréchal dit en riant qu'il serait à désirer qu'un des statuts de l'élection d'un pape, fût que le plus jeune des cardinaux fût de droit installé sur le trône pontifical.

« J'aimerais assez votre idée, répondit Napoléon en riant, si, toutefois, une trop grande énergie dans le caractère du souverain n'amenait pas avec elle des considérations d'une autre importance. Le seul avantage que j'y verrais, ce serait la suppression de ce sérail politique, vulgairement ap-

pelé *conclave.....*, je ne veux point dire *harem ; sérail veut dire palais, en langue de l'Orient.* » En disant ces mots, Napoléon se leva de table.

ADIEUX DE NAPOLÉON A SA VIEILLE GARDE.

Ce fut à Fontainebleau, que Napoléon signa son abdication à la couronne de France, et que son départ pour l'île d'Elbe fut fixé au 20 avril 1814. L'empereur descend dans la cour du palais.... Plus de grands dignitaires, plus de maréchaux autour de lui : tous ont successivement disparu...., le soleil de la faveur s'était levé sur un autre point ; mais Napoléon retrouve sa vieille garde. Ces braves, tristes, silencieux, cherchent à dérober les larmes qui roulent dans leurs yeux ; Napoléon s'approche d'eux et leur dit :

« Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux! Depuis vingt ans je vous ai constamment trouvés au chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers tems, comme dans ceux de nos prospérités, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue; mais la guerre eût été interminable; c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous mes intérêts à ceux de la patrie. Je pars; vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux. Ne plaignez pas mon sort; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble....

Adieu, mes enfans; je voudrais vous presser tous sur mon cœur; que j'embrasse au moins votre drapeau. »

A ces mots le général Petit saisit l'aigle des grenadiers, l'empereur reçoit le général dans ses bras, et couvre de baisers cet insigne victorieux, que le marteau va briser.

Après cette scène pathétique, la garde entière voulait suivre l'empereur dans sa retraite; mais il ne lui fut permis d'emmener que quatre cents hommes, le comte Bertrand, grand-maréchal du palais, le comte Drouot (1), le général Cambronne, le

---

(1) Napoléon avait une grande estime pour ce général. « C'est le meilleur général d'ar-» tillerie du monde, a-t-il dit : il est capable » de commander cent mille hommes, et peut-» être ne s'en doute-t-il pas..... C'est un des » caractères les plus modestes et les plus ver-

payeur des voyages, Peyrusse; les fourriers Deschamps et Baillon, et quelques autres officiers.

PAROLES REMARQUABLES DE NAPOLÉON.

Le 4 juin 1805, l'empereur fit à Milan, l'ouverture solennelle du corps législatif, du royaume d'Italie, et y reçut le serment du vice-roi (Eugène Beauharnais). Il termina son discours par ces mots qui devaient faire trembler la maison d'Autriche : « J'espère » qu'à leur tour, mes peuples d'Italie, » voudront occuper la place que je » leur destine dans ma pensée. Ils n'y » parviendront qu'en se persuadant

---

» tueux qu'il soit possible de rencontrer....... » Plein de charité, de religion, sa morale, » sa probité, sa simplicité, lui eussent fait » honneur dans les plus beaux jours de la » république romaine. »

» bien, que la force des armes est le
» principal soutien des états. Il est
» tems enfin, que cette jeunesse, qui
» vit dans l'oisiveté des grandes villes,
» cesse de craindre les fatigues et les
» dangers de la guerre. »

IMPERTINENCE DE MADAME DE CHEVREUSE.

Cette dame arriva un jour aux Tuileries dans une éclatante parure, et couverte de très-beaux diamans. L'empereur en fut frappé et lui dit : « Que de pierreries? sont-elles toutes vraies, —Mon Dieu, Sire, je ne m'en suis pas assurée; mais pour venir ici, cela est toujours assez bon... »

Ce propos impertinent, ainsi que plusieurs autres traits satiriques lâchés par cette dame dans d'autres circonstances, avaient donné de l'humeur à Napoléon contre elle; il la

traita avec une excessive rigueur, en l'exilant à cent lieues de Paris. L'impératrice sollicita à plusieurs reprises le rappel de madame de Chevreuse; mais elle ne put l'obtenir, l'empereur disait toujours : Je ne veux pas d'impertinente *chez moi*.

L'ALBUM.

Deux jours avant la bataille d'Eylau, Napoléon se logea chez un ministre protestant, à deux lieues du champ de la rencontre. Il couchait dans la bibliothèque : un *album* était sur la table, et le lendemain, quand l'empereur fut parti, on y trouva ces mots écrits de sa main :

« Asile heureux de la tranquillité, pourquoi es-tu si voisin du théâtre des horreurs de la guerre ? »

Ainsi, dans les profondeurs de cette

âme ardente et mystérieuse, les inspirations de la sagesse s'unissaient aux vastes projets de l'ambition.

RÉPONSE COMIQUE DE NAPOLÉON.

Lorsque *Joseph Bonaparte* monta sur le trône de Naples, sa sœur *Caroline*, alors grande-duchesse de Berg, d'un caractère très-ambitieux, évitait, autant que possible, de se rencontrer avec sa modeste belle-sœur, se voyant obligée de lui donner le titre, pénible pour son orgueil, de *majesté*. Elle osa se plaindre à l'empereur de ce qu'il n'avait pas encore songé à lui donner une couronne. « Vos plaintes m'étonnent, Madame, lui répondit-il avec le plus grand sang-froid; on dirait, à vous entendre, *que je vous ai privée de la succession de feu votre père.* »

POPULARITÉ A BON MARCHÉ.

Un jour, au camp de Boulogne, Napoléon, accompagné de quelques ingénieurs, se promenait sur le rivage. Un vieux marin s'y promenait aussi. On s'aborde, et, sans que le vieux loup de mer paraisse embarrassé, on entre en conversation. Tout en causant, l'empereur tire une tabatière d'or et l'ouvre machinalement; le marin fait un petit salut familier et plonge ses deux doigts dans la tabatière. « Diable, dit Napoléon étonné, il paraît que le camarade en use? » et le camarade déconcerté, laisse tomber sa prise et se confond en excuses. L'empereur ferme la boîte. « Tiens, mon brave, lui dit-il, puisque tu l'aimes, prends la tabatière aussi. »

Le vieux marin n'eut rien de plus

pressé que d'aller conter ce qui venait de lui arriver. Il n'y eut pas un mousse qui ne voulût voir la tabatière; et cette petite aventure rendit Napoléon plus populaire parmi tous les équipages de la flotte, que ne l'eussent pu faire six mois de la paie.

ACTE DE CLÉMENCE.

Un grand acte de clémence signala les premiers jours de l'empire. Parmi les quarante-sept complices de Georges Cadoudal, dix-neuf avaient été condamnés à mort. De ce nombre était Armand de Polignac, le marquis de Rivière, Bouvet de l'Hozier, La Jollais, Rochelle, Gaillard, Roussillon et Charles d'Hozier. L'impératrice Joséphine joignit ses larmes à celles de madame de Polignac pour obtenir la grâce de M. de Polignac. *Je puis pardonner à votre mari*, dit

Napoléon, *car c'est à ma vie qu'on en voulait*, et la grâce d'Armand de Polignac fut prononcée ainsi que celle des sept autres conjurés.

PRÉLUDE DE MALHEURS.

Un après-midi que Napoléon revenait à cheval de Saint-Cloud, et que l'archiduchesse Marie-Louise le précédait en voiture, son cachemire, couleur de feu, vint à flotter hors de la portière; le coursier de l'empereur s'en effraie et renverse son cavalier. On arrête; Napoléon se relève promptement, ne s'étant fait aucun mal. Aussitôt l'impératrice lui témoigna le plus vif intérêt; mais il lui fit cette réponse bien pénible: *Je ne sais, Madame, mais depuis que vous êtes avec moi, il ne m'arrive que des malheurs.* L'impératrice fondit en larmes.

CINQ MILLIONS DÉCOUVERTS.

Après les désastres de la campagne de Russie, Napoléon fut instruit que sa mère avait caché derrière un tableau une somme de cinq millions. Un jour qu'elle s'était rendue aux Tuileries, son fils lui dit :

— « Je sais, ma mère, que vous avez de l'argent ; j'en ai besoin, et vous m'obligeriez infiniment, si vous me le prêtiez.

— Ah ! Sire, comme on a trompé votre majesté ! je n'ai absolument que la somme nécessaire à mes dépenses.

— C'est, je vous le répète, un service que j'attendais de vous.

— Je vous réitère, Sire, que je n'ai plus d'argent ; ce que j'en avais, je l'ai fait passer à quelqu'un de notre connaissance (Lucien).

— Je veux bien le croire, ma mère. »

Puis la conversation reprit sur un autre sujet.

Napoléon savait à quoi s'en tenir; et, deux jours après son entrevue avec madame Lætitia, il vint lui demander à dîner. Après être sorti de table, il examine les tableaux, s'arrête devant celui qui masquait la cachette, et dit : « Je vous serais obligé si vous vouliez me donner ce tableau. — Volontiers, mon fils, je le ferai porter aux Tuileries. Aussitôt il sonne, fait venir les domestiques, leur ordonne de descendre le tableau; madame Lætitia voulait s'y opposer, mais Napoléon voulait être obéi sur le champ. Sitôt que le tableau fut déposé, il aperçut la cachette, voulut voir lui-même ce qu'elle contenait, et ordonna de tout porter dans sa voiture. Il partit aussi-

tôt sans rien dire à sa mère, que le chagrin et le dépit empêchaient de parler.

BON MOT D'UN GRENADIER.

Tout se préparait pour porter un grand coup à l'Autriche; l'avant-veille de la bataille d'Austerlitz, Napoléon fit demander une entrevue à l'empereur de Russie. Ce dernier crut ne devoir pas y souscrire. Ce monarque cependant, lui envoya le prince Dolgorouski, son aide-de-camp. Cet officier général crut remarquer des signes de terreur dans le camp des Français, dont il attribua la cause à la présence des guerriers russes. Napoléon écouta avec le plus grand sang-froid ses ridicules propositions, et renvoya cet insolent envoyé plein de l'idée que l'armée française était à la veille de sa perte. L'empereur revint à pied jus-

qu'au premier poste d'infanterie de son armée; c'était des grenadiers. Il était irrité, et il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de sa cravache les mottes de terre qui étaient sur sa route. La sentinelle, vieux soldat, l'écoutait, et s'étant mise à l'aise, il bourrait sa pipe, ayant son fusil entre ses jambes. Napoléon en passant près de lui, dit en le regardant : *Ces b...... là croient qu'il n'y a plus qu'à nous avaler!* Le vieux soldat se mit aussitôt de la conversation : *Oh! Oh!* réqua-t-il, *ça n'ira pas comme ça, nous nous mettrons en travers.*

Ce bon mot fit rire l'empereur, et reprenant un air serein, il monte à cheval et rejoint le quartier-général.

LA DUCHESSE DE WEIMAR.

Après la bataille d'Iéna, l'armée française, commandée par Napoléon,

était attendue à Weimar. Les membres de la famille régnante s'enfuient à Brunswick, parce que le Duc, servant dans l'armée prussienne avec ses troupes, craignait la vengeance du vainqueur. La duchesse seule, résolut de ne pas abandonner la capitale. Elle se retira dans une aîle de son palais, et fit préparer les grands appartemens pour l'empereur. Dès qu'il arriva, la duchesse, quittant le petit logement qu'elle s'était réservé, se plaça au haut du grand escalier, pour le recevoir avec le cérémonial convenable.

— « Qui êtes-vous? lui di Napoléon en la voyant.

— » Je suis la duchesse de Weimar.

— » En ce cas je vous plains, car j'écraserai votre mari. »

Il ne lui accorda pas plus d'at

 ten-

tion, et se retira dans l'appartement qui lui était destiné.

Le lendemain matin, la duchesse apprit que le pillage commençait déjà dans la ville; elle envoya à l'empereur un de ses chambellans pour s'informer de sa santé, et lui demander une audience. Cette démarche plut à Napoléon, et il fit dire à la duchesse qu'il irait lui demander à déjeuner. A peine était-il arrivé qu'il commença, suivant son habitude, à la questionner.

— « Comment votre mari, Madame, a-t-il pu être assez fou pour me faire la guerre ?

— » Votre majesté l'aurait méprisé s'il eût agi autrement.

— Pourquoi cela ?

— Mon époux a passé trente ans au service de la Prusse. Ce n'est pas au moment où le roi avait à lutter

contre un ennemi aussi puissant que votre majesté, que le duc pouvait l'abandonner avec honneur. »

Cette réponse, aussi adroite que convenable, parut adoucir l'empereur.

— « Mais comment se fait-il que le duc se soit attaché à la Prusse ?

— Votre majesté ne peut ignorer que les branches cadettes de la maison de Saxe, ont toujours suivi l'exemple de l'électeur. Or, la politique de ce prince l'ayant engagé à s'allier avec la Prusse, plutôt qu'avec l'Autriche, le duc n'a pu se dispenser d'imiter le chef de sa maison. »

La conversation roula encore quelque tems sur le même objet. La duchesse continua à montrer autant de ressources dans l'esprit que d'élévation dans l'âme. Enfin, Napoléon s'écria en se levant : « Madame, vous êtes

la femme la plus respectable que j'aie jamais connue; vous avez sauvé votre mari. Je lui pardonne; mais c'est à vous seule qu'il le doit. »

En même tems, il ordonna de faire cesser le pillage de la ville, et l'ordre y fut rétabli en un instant. Quelque tems après il signa un traité qui assurait l'existence du duché de Weimar, et il donna ordre au courrier qui en était porteur, de le présenter à la duchesse.

LE MOT HEUREUX.

Lorsqu'après la campagne d'hiver, signalée par la bataille d'Hohenlinden, Bonaparte consul, reprenant des mains du général Moreau une paire de pistolets enrichis de brillans, qu'il venait de lui donner, il les remit au ministre de l'intérieur, en le chargeant de faire graver sur ces armes

les noms des victoires du général : « *Non pas toutes, car il n'y aurait pas de place pour les diamans.* »

DISTRIBUTION DES AIGLES.

Une belle cérémonie militaire rassembla les troupes au Champ-de-Mars, le 5 décembre 1804 ; ce fut celle de la distribution des aigles : « Soldats,
» dit Napoléon, voici vos drapeaux.
» Ces aigles vous serviront toujours
» de point de ralliement : elles seront
» partout où votre empereur les ju-
» gera nécessaires pour la défense de
» son trône et de son peuple. »

LA MONACO.

Napoléon, quoique toujours grave, toujours sérieux, se livrait quelquefois au rire fou, au badinage, aux jeux folâtres ; il aimait aussi à danser, et sur-

tout la contre-danse qu'on appelle *la Monaco*, parce qu'elle exige des mouvemens précipités ; il y figura à l'Hôtel-de-ville, le lendemain de son sacre, où l'on remarqua que NEUF MILLIONS DE DIAMANS *dansaient* sur la tête de *Joséphine*, sur celle d'*Hortence* et celle d'*Élisa*, princesse de Piombino : neuf millions de diamans dans le même quadrille !.....

LA SENTINELLE INFLEXIBLE.

A l'armée, Napoléon avait l'habitude de parcourir le camp, seul, pendant la nuit, pour s'assurer si les sentinelles ne dormaient pas à leur poste. Dans une de ses rondes, il arriva près d'un soldat placé en sentinelle à la jonction de deux routes, et qui avait la consigne de ne laisser passer outre qui que ce fût. Ignorant l'importance

du personnage qui se présentait, le soldat croise la bayonnette et ne veut pas permettre à Napoléon de passer. Celui-ci dit au soldat qu'il faisait une ronde d'officier-général. « Morbleu! répond la sentinelle, quand vous seriez le *petit caporal* (1) lui-même, vous ne passeriez pas. » Et l'empereur fut obligé de retourner sur ses pas. Le lendemain, après avoir pris des informations sur la conduite et les services de ce soldat, dont on lui rendit un compte favorable, il le fit venir en sa présence, loua sa conduite de la veille, et l'éleva aussitôt au grade d'officier.

---

(1) Ce sobriquet avait été donné à Napoléon à l'armée d'Italie : il est à présumer que les soldats lui avaient donné ce surnom, à cause de la petitesse de sa taille.

NAPOLÉON ET CROMWEL.

Un matin que j'entrais dans le cabinet de Napoléon, dit un de ses confidens, je le trouvai le coude appuyé sur son bureau et dans l'attitude d'un homme qui médite. Devant lui était une brochure intitulée : Abrégé de la Vie de Cromwell. « Il paraît, dit-il, » en se levant, et en faisant deux pas, » que l'on me compare à cet Anglais. » Le parallèle qu'on prétend établir » entre lui et moi, est, ce me semble, » fort inexact. S'il monta sur le trône » des rois d'Angleterre, sous le titre » de protecteur, par la mort de Char» les Ier, dont il avait dicté la sentence, » on ne dira pas, du moins, que j'ai » participé à la condamnation de Louis » XVI, puisqu'à cette époque j'étais » loin de Paris ; on ne dira pas, non

» plus, que j'y ai donné verbalement
» ou par écrit, mon approbation. »

Il s'arrête après ces paroles, avance encore quelques pas, les mains derrière le dos, et reprend ainsi : « l'état de
» la Grande-Bretagne, lorsque Crom-
» wel chassa le parlement, était bien
» différent de celui où j'ai trouvé la Fran-
» ce, à mon retour d'Égypte. Cette île
» n'avait rien à craindre des étrangers;
» elle ne sortait point d'un régime de
» sang et d'anarchie comme le nôtre ;
» les plus nobles de ses enfans ne l'a-
» vaient point quittée pour conspirer
» contre elle au-dehors ; et il est pres-
» que certain que sans Cromwel, tout
» s'y serait arrangé au gré des partis. »

Après quelques instans de silence, pendant lesquels il se promenait à grands pas : « Personne n'ignore à
» quelle extrémité notre patrie était
» réduite sous le gouvernement préten-

» du représentatif du directoire et des
» deux conseils. Ce que j'en dirais,
» n'ajouterait rien à la réalité. Il fallait
» une grande renommée, un bras fort,
» et quelques amis chauds pour la reti-
« rer de cet abîme. Nous nous sommes
» présentés à la patrie expirante; elle
» a applaudi à nos efforts, et la provi-
» dence les a couronnés du succès (ici
» nouvelle pose.) Cromwell! Crom-
» wel! reprend-il avec vivacité. Puis-
» sai-je lui ressembler pour ce qu'il a
» fait pendant les treize années de son
» protectorat! Jamais l'Angleterre n'a-
» vait été ni mieux gouvernée, ni si
» puissante. Cet usurpateur força,
« pour ainsi dire, Louis XIV et les au-
» tres potentats à recevoir ses ambas-
» sadeurs et à traiter avec lui. Il donna
» au commerce et à l'industrie de son
» pays la plus grande activité; sur
» toutes les mers son pavillon était

» respecté. Que m'importe donc si, » sous ces rapports on veut me com- » parer à ce grand homme! Mais je ne » souffrirai pas que les jacobins que » j'ai muselés, recommencent leurs » orgies.

» Je n'ignore pas non plus, conti- » nua-il, que les royalistes espèrent » que je répéterai le rôle du général » Monck. Je ne sais sur quoi ils se fon- » dent. Les tems, les hommes et les » choses, tout cela est bien différent. » Lors même que je voudrais rétablir » les Bourbons sur le trône, et que je » parviendrais à y réussir, il leur se- » rait impossible dans la situation ac- » tuelle de la France, de s'y mainte- » nir vingt-quatre heures.

» Asseyez-vous, me dit-il. »

Il s'assit aussi; mais se levant de son siège deux minutes après :

« J'y ai pensé, me dit-il, mais cette

» pensée n'a été qu'un éclair : j'aurais
» alors pour ennemis la nation, l'ar-
» mée et même l'Angleterre. »

Passant aux jacobins :

« J'ai donné l'ordre à Fouché, de
» concert avec mes collégues de me
» présenter un rapport sur le caractère
» et les menées de leurs chefs. »

Revenant ensuite sur Cromwell :

« Je veux, dit-il, faire beaucoup
» plus pour la France qu'il n'a fait
» pour l'Angleterre. Les étrangers se-
» ront battus, les jacobins et les roya-
» listes seront soumis ; notre pays de-
» viendra plus riche, plus fort et plus
» florissant qu'il ait jamais été. »

RÉPONSE ADROITE.

Napoléon visitant les nouveaux travaux de l'église de Saint-Denis, confiés à M. Célérier, celui-ci lui fit voir

l'église dans ses plus petits détails. Arrivés aux caveaux des sépultures, il lui indiqua la place que chaque dynastie des rois de France avait occupée. — Quand je serai mort, lui dit Bonaparte, où me placerez-vous ? *Sire*, répondit l'architecte, *on m'a toujours tenu trop éloigné de votre personne pour que je connusse l'étiquette de la cour.*

TOUT A LA FIN SE DÉCOUVRE.

Lors de son premier séjour à Berlin, Napoléon parut désirer vivement qu'une jeune fille qu'il avait remarquée lui fût présentée. Elle fit bientôt la conquête du vainqueur, et sut suspendre un instant les ennuis qui assiégent le pouvoir.

Après six semaines environ, l'empereur quitta la capitale de la Prusse.

Le secret observé sur sa vie intérieure n'aurait point laissé connaître cette particularité, si le payeur du premier corps de l'armée n'eût rencontré quelque tems après la jolie Prussienne et ne fût entré dans ses bonnes grâces aussi avant que Napoléon.

Dans son ingénuité, elle lui raconta les douces relations qui avaient existé entre elle et l'empereur. La première idée d'un payeur est ordinairement un calcul :

« — Vous devez avoir été contente des procédés de l'empereur, *dit-il* à l'aimable enfant ; son cœur est *si grand*, si généreux !....

» — Oh ! enchantée ; il était si bon, si empressé, si complaisant ! il était aux petits soins pour moi.

» — Je le crois ; mais encore, il doit vous avoir laissé des gages de son amitié, quelques preuves de souvenir ?

» — Oui, sans doute, il m'a promis dix fois que je le reverrais, qu'il ne m'oublierait point à son retour ; Dieu conserve ce héros !

» — C'est fort bien ; mais voyons, pendant son séjour ou à son départ, que vous a-t-il donné ?

» — Rien ; mais je ne me rappelle pas moins son cher souvenir ; et l'avoir connu fera toujours mon bonheur ! »

Tout cela parut fort touchant et sentimental sans doute au payeur ; mais il lui sembla qu'on pouvait s'attendre à quelque chose de mieux. En quittant la jeune fille, il rencontra le comte Estève, trésorier général de la couronne, auquel il raconta l'aventure et les soupçons qu'il avait conçus. Celui-ci en entretient le duc de Feltre, gouverneur général de la Prusse, et ils convinrent de questionner à ce sujet le grand-maréchal du palais.

Duroc, auquel ils avaient écrit, en parla à Napoléon lui-même, qui fit aussitôt appeler un de ses valets de chambre et lui dit en le regardant d'un œil sévère : « Qu'avez-vous fait des diamans que je vous ai chargé de porter à une jeune dame de Berlin ? Cet homme ne répondit qu'en tombant aux pieds de son maître, et il avoua son crime. M. Estève eut ordre d'envoyer soixante mille francs à la jolie Prussienne.

Quant au valet infidèle, il avait été à l'instant chassé.

AUREA MEDIOCRITAS.

Madame Helvétius, femme du fermier général de ce nom, auteur du livre de l'*Esprit*, perdit à la révolution l'immense fortune dont elle jouissait avant cette époque; mais, véritable philosophe, elle ne perdit rien de sa

gaîté naturelle, et parut sentir tous les avantages de cette médiocrité d'or dont parle Horace.

Bonaparte vint un jour la visiter à Auteuil où elle s'était retirée. Comme il lui témoignait son étonnement de la voir aussi résignée après avoir perdu tant de richesses, « *Vous ne savez pas*, lui dit-elle, *combien il reste de bonheur dans trois arpens de terre.* » Certainement Napoléon devait l'ignorer, lui qui semblait *étouffer* en Europe.

L'ÉPITHÈTE MAL APPLIQUÉE.

Ce fut le 10 avril 1802 que fut proclamée la loi sur les cultes; les consuls assistèrent à Notre-Dame à une messe et à un *Te Deum* chantés en mémoire de cet événement. M. J. Noel, si connu dans le monde littéraire, composa à cette occasion un superbe sonnet qui finit par ces vers :

Il (Bonaparte) remet dans la France un accord solennel,
Fait la paix au dehors avec toute la terre,
Et la porte en triomphe aux pieds de l'Éternel.

Cependant il se trouva des personnes qui tournèrent en ridicule cette cérémonie, et la traitèrent de *capucinade*, ajoutant que *Bonaparte était devenu capucin*. Dans tous les cas, c'était un capucin d'une nouvelle espèce, bien différente de celle qui pullulait en France sous la restauration.

LE JÉSUITE.

Lorsque l'empereur pénétra en Espagne à la tête de ses légions, une députation du clergé de Tolosa alla au-devant de lui à la porte de la ville, et s'empressa de le féliciter sur son heureuse arrivée dans le pays. Au nombre des prêtres et des moines qui furent admis au *baise-mains*, il s'en

trouva un d'une si méchante mine, que Napoléon, le regardant fixement en face, lui dit d'un ton fort sec : « Pour vous, *senor fraty* (monsieur le frère) vous m'avez bien l'air d'un de ces chefs fanatiques qui font égorger mes soldats, lorsqu'ils se rendent isolément aux hôpitaux.... » L'homme en froc auquel s'adressaient ces paroles était un ancien jésuite, qui recula d'épouvante à ce compliment, fait moitié en italien et moitié en français. Il balbutia quelques mots pour se disculper d'une prévention aussi défavorable, et puis, se rejetant aux derniers rangs de la députation, il prit le parti de s'esquiver, de quitter le poste et la ville, et depuis lors on ne le revit plus.

Bien lui prit de s'être évadé, car on fit des recherches sur son compte, et il se trouva que, non-seulement il

avait à se reprocher plusieurs meurtres commis par ses ordres sur la route de Bayonne à Tolosa, mais encore on apprit, le soir même, qu'il était le plus ardent des sept à huit scélérats qui avaient juré d'assassiner l'empereur.

SARCASME AMER.

Les consuls qui succédèrent aux directeurs, occupèrent le Luxembourg. Quelque tems après, Bonaparte proposa à ses collègues de quitter ce palais pour aller habiter celui des Tuileries. L'abbé Sièyes s'écria : « Quoi ! des consuls iraient habiter le palais d'un tyran ! — Monsieur, répondit sèchement Bonaparte, et d'un ton qui exprimait les sentimens qui commençaient déjà à germer dans son âme, si j'eusse été Louis XVI, je serais encore roi; et si mon métier eût été de dire la messe, je la dirais encore. »

LA PROMESSE DU VIEUX GRENADIER ACCOMPLIE.

Napoléon, dans la soirée qui précéda la mémorable bataille d'Austerlitz, parcourut les bivouacs de son armée. Il voulait garder le plus strict incognito, mais il fut bientôt reconnu ; et comme c'était la veille de l'anniversaire de son couronnement, on le fêta. Une partie des soldats vint à lui en le saluant des plus flatteuses acclamations. Il traversait le front de bandière du 57e, en disant : « Souvenez-vous qu'il y a bien longtems que je vous ai nommé *le terrible*, » lorsqu'une illumination subite vint éclairer tout le front du camp ; chaque soldat avait ramassé la paille sur laquelle il devait reposer, l'avait placée sur la ligne des faisceaux et en avait fait des feux de

joie. Un vieux grenadier s'approcha de l'empereur et lui dit : « *Tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom de tous les grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux; demain nous t'amènerons les canons et les drapeaux de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.* » Napoléon, ému jusqu'aux larmes, dit en se retirant : « *Cette soirée serait la plus belle de ma vie, si elle n'était empoisonnée par l'idée que demain je perdrai beaucoup de ces braves...* »

LE PEINTRE GÉRARD.

Avant le départ de Napoléon pour Dresde, le peintre Gérard apporta le portrait de l'impératrice, qui fut placé dans la galerie de Diane. L'empereur s'y rendit avec son épouse. M. Gé-

rard et le préfet du palais, de Bausset, les y attendaient. Napoléon admira la ressemblance frappante, loua le talent de l'artiste ; mais comme il entrait dans son caractère de faire toujours quelques observations, il trouva que la robe de satin blanc avait l'air *d'une robe mouillée*. Gérard gardait le silence ; M. de Bausset sa hasarda à dire : *Votre Majesté a parfaitement raison, et elle vient de faire l'éloge le plus flatteur de cette belle composition*. Napoléon, préoccupé probablement par d'autres pensées, se persuada que cette réflexion était vraie, et rendit une pleine et entière justice aux détails et à l'ensemble de ce magnifique portrait. Lorsque leurs majestés furent rentrées, Gérard crut devoir remercier M. de Bausset. *Vous êtes content de moi*, lui dit ce dernier, *eh bien! je vous jure que je n'ai pas*

compris la valeur de ce que j'ai dit. J'ai parlé à tout hasard et sans réflexion ; avec l'empereur, il ne faut jamais rester court : l'essentiel est d'éluder une discussion qui commence mal; il vaut toujours mieux lui laisser une impression favorable.

LE MOUCHOIR.

Un jour l'empereur se trouvant chez l'impératrice, s'aperçut qu'il avait oublié son mouchoir. On lui en présenta un qui appartenait à Marie-Louise, et qui était brodé et garni de dentelles. Il en demanda le prix à la dame qui le lui offrait. « Sire, répondit-elle, il peut être de 80 à 90 fr. » Il s'en fit répéter le prix une seconde fois, et l'ayant bien entendu : « Si j'étais, dit-il, une dame de l'impératrice, je lui en volerais un tous les jours ; cela vaudrait

mieux que mes appointemens. — Il est heureux, répartit-elle en riant, que sa majesté n'ait auprès d'elle que des personnes plus sûres et moins intéressées que vous voulez le faire paraître. » L'empereur ne se fâcha point de cette réponse.

M. SÉGUIER.

Lorsque M. Séguier fut nommé président de la cour d'appel de Paris; on le présenta à l'empereur qui ne le connaissait pas encore; celui-ci, qui le croyait plus âgé, ne put s'empêcher de témoigner de la surprise. » M. Séguier, lui dit-il, vous êtes bien jeune. — Sire, lui répliqua le spirituel magistrat, j'ai l'âge qu'avait votre majesté quand elle gagna la bataille de Marengo. »

IL FAUT QUE LA FRANCE SE RÉSUME.

Quelques jours après son élévation au consulat, le général Murat dit à Bonaparte : » La république ne pouvait moins faire pour vous. — Ni moi non plus, repondit le consul, je ne pouvais rien faire de moins pour elle. » Ces mots présentaient un double sens, mais il ajouta : « Il fallait peut-être que je fusse un des tomes d'une collection de gouvernans! Non, la France en a déjà eu trop ; il est tems qu'elle se résume. »

LE GÉNIE N'A PAS DE SEXE.

Madame de Staël avait rendu hommage à la fortune de Napoléon : elle allait très-souvent aux Tuileries, et elle voulait, en ce tems-là, se faire nommer dame du palais, et passer du

salon de compagnie dans le cabinet de la diplomatie. L'empereur la tenait donc à distance, il résistait aux flatteries de cette Corinne brillante qui recélait dans son sein les systèmes et l'ambition des Catherine et des Élisabeth.

Cependant, madame de Staël se piquait au jeu; et un jour, un matin, après une nuit de projets et d'espérances, elle apparut de bonne heure aux Tuilleries. Elle entre, on veut la retenir, mais elle force la consigne, et traversant les salles et les galeries, elle marche et s'avance malgré les chambellans et les valets. A la fin on lui crie: « L'empereur est au bain! Cela ne peut l'arrêter et la distraire; elle continue du même pas, et, ouvrant elle-même la dernière porte, elle trouve le héros dans le plus grand désordre de toilette, Il s'excuse, et un peu confus,

il fait observer que dans ce moment, il ne peut guère donner audience : « Eh! qu'importe, Sire? le génie n'a point de sexe... Ecoutez-moi...... » Alors s'engage une conversation fort originale d'un monarque dans l'eau et d'une Pythonisse en verve qui se pressent et se heurtent de raisonnemens et de maximes. Le prince, oubliant sa position fait tête à cet orage imprévu; et l'autre élevant la voix, comme si elle eût parlé au nom des destins eux-mêmes, prédit avec chaleur et les maux et les résistances, et l'Europe soulevée et la France abattue, et le sceptre impérial englouti avec les libertés publiques dans l'abîme des tems et le gouffre des mers.

L'ABOLITION DU TRIBUNAT.

Abreuvé d'adulations, ivre de gloire,

Napoléon avait encore soif d'autorité. Il voulut étouffer le dernier souffle de la liberté; l'abolition du tribunat fut résolue. L'archi-trésorier Lebrun lui représenta que cette institution était la dernière sauve-garde des libertés publiques ; qu'elle tenait son existence de la constitution elle-même, qu'elle devait être respectée. L'empereur lui répondit froidement : « *Monsieur l'Archi-trésorier, ce sont là des idées de constituant.* » Lebrun lui repartit avec calme et dignité. » *Sire, la Constituante avait des idées saines; si elle se trompa, ce fut par l'excès de l'amour du bien public ; je regrette que ces idées déplaisent aujourd'hui à votre majesté.*

LA FRANCHISE GERMANIQUE.

Un soir, après la bataille de Wa-

gram, l'empereur était à jouer, avec son état-major, au vingt-et-un. Napoléon aimait beaucoup ce jeu; il s'amusait à y tromper et riait de ses supercheries. Il avait devant lui une grande quantité d'or qu'il étalait sur la table; N'est-ce pas dit-il à Rapp, que les Allemands aiment bien ces petits napoléons? — Oui, Sire plus que le grand. — Voilà, répliqua-t-il ce que l'on peut appeler de la franchise germanique. »

LA MAIN D'OR.

Dans la nuit qui précéda la bataille de Bautzen, Napoléon, accompagné des maréchaux Berthier et Ney, et du général Labruyère, s'avança jusqu'aux avant-postes à une portée de pistolet des cosaques. Ils s'assirent tous les quatre par terre derrière un bloc de

rochers. Berthier déroula une carte, et Napoléon prit de ses mains la lunette d'approche, regardant la position de l'ennemi, tantôt la ville de Bautzen, tantôt les hauteurs qui se trouvaient couvertes de canons et d'infanterie russe.

Après cela, Napoléon s'étant fait amener un paysan, se mit à lui faire, par l'entremise de Ney, les questions suivantes : — « Est-il profond, l'ami, ce ruisseau qui va se jeter dans le ravin là-bas à main droite ? (C'était le flanc gauche des Russes.) — On en a jusqu'au genou, répondit l'Allemand. — Le traversez-vous quelquefois en charette ? — Toujours, hors dans le printems et l'automne, quand les eaux sont hautes. — Est-il guéable partout? — Non pas, en certains endroits le fond est rocailleux ; mais depuis le petit pont que vous voyez à droite jus-

qu'à un quart de mille, il n'y a qu'un lit de sable uni et commode. »

L'empereur fut extrêmement satisfait des réponses du paysan allemand, et il parut se trouver en très-bonne humeur. Il demanda de l'argent à Berthier, prit une pleine poignée de pièces d'or et la donna au paysan, en lui disant : « Tiens, voilà pour boire à la santé de l'empereur des Français ! » Le manant voulut alors se jeter à ses pieds. — « Un moment, dit Napoléon connais-tu l'empereur ? — Mon Dieu ! non, et je meurs d'envie de le voir. — *Eh bien* regarde le donc, ajouta-t-il, en lui montrant le maréchal Ney, qui ouvrant alors son surtout, découvrit son uniforme brodé en or. Le paysan vint aussitôt pour lui baiser les pieds, Ney l'arrêta, et lui dit en riant : « Ce monsieur se moque de toi... Voilà l'em-

pereur ! » et il désignait Berthier. Voilà le paysan qui se prosterne devant Berthier; celui-ci, qui s'exprimait très-mal en la langue allemande, ne peut que montrer du doigt Labruyère, en disant : Voici l'empereur. » Le rustre allait encore se jeter tout bonnement aux pieds de Labruyère, qui lui dit : » Je suis trop jeune mon ami, pour être empereur; mais que ne fais-tu plutôt ta révérence à celui qui t'a donné de l'argent. — C'est juste, répliqua l'Allemand. » Lorsqu'il eut saisi et baisé la main de Napoléon, il ajouta : « *Voilà la main d'or.* »

LE BARRON LARSEY.

Napoléon disait de ce chirurgien en chef de l'armée : *C'est l'homme le plus vertueux que j'aie rencontré.* A la science il joignait au dernier degré

le vertu d'une philanthropie effective.

Après les batailles de Lutzen, Wurchen et Bautzen, l'empereur, victorieux fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume l'état et le nombre des blessés : or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres tems et à d'autres actions : l'empereur en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait indépendamment des circonstances locales, dans la masse des soldats qui, en voyant le feu pour *la première fois*, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens, et moins adroits contre le péril. L'empereur peu satisfait et fort préoccupé de cette circonstance, questionna ailleurs ; et, comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la

guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eussent été nullement fachées d'y voir l'empereur amené par force; soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner, que la plus grande partie l'étaient à la main, et que la blessure était de leur propre fait pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'empereur, il répéta ses informations, et reçut le même résultat; il en était au désespoir. « S'il en était ainsi, s'écriait-il, malgré nos succès, notre position serait sans remède, elle livrerait la France pieds et poings liés aux barbares. » Et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart tous les blessés d'une certaine nature, nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour contaster

leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire, contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire qui, selon lui, compromettait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'empereur pour renouveler ses observations. Napoléon, irrité de son obstination qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère : « Monsieur, vous me ferez vos observations officiellement, allez remplir votre devoir.

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité; et, poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens : on savait que l'empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas de faire

observer à M. Larrey que sa position était des plus délicates ; il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours, il se rendit auprès de l'empereur, insistant pour remettre lui-même son travail en personne. « Eh bien ! monsieur, lui dit l'empereur, persistez-vous toujours dans votre opinion ? — Je fais plus, Sire, je viens la prouver à votre majesté : cette brave jeunesse était indignement calomniée ; je viens de passer beaucoup de tems à l'examen le plus rigoureux, et je n'ai pas trouvé un coupable. Il n'y a pas un de ces blessés qui n'ait son procès-verbal individuel ; des ballots me suivent ; votre majesté peut en ordonner l'examen. » Cependant l'empereur le considérait avec des regards sombres. « C'est bien, Monsieur, lui dit-il, en saisissant son rapport avec une espèce de con-

traction ; je vais m'en occuper, et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu ; puis, revenant bientôt à M. Larrey, avec un visage tout-à-fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue : — « Adieu, M. Larrey, un souverain est bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous ! On vous portera mes ordres. » Et M. Larrey reçut le soir même de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamans, 6,000 fr. en or, et une pension de 3,000 fr. sur l'État, exclusive, est-il dit au décret, de toute autre récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs.

Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien qui n'hésite pas à défendre la vérité contre un monarque

prévenu, irrité, et en ce qu'il fait ressortir toute la grande âme de celui-ci dans le bonheur, la reconnaissance qu'il témoigne de se voir détrompé.

EFFETS DU FATALISME.

En Égypte, Bonaparte courut le danger d'être pris ou massacré par un parti de mameloucks. Il marchait à une assez grande distance des corps d'armée, accompagné seulement de quelques gardes et de plusieurs officiers de son état-major. Le hasard voulût qu'il ne fût point aperçu des mameloucks, dont il n'était cependant séparé que par une légère élévation du terrain. Napoléon, qui toute sa vie crut, dit-on, au fatalisme, plaisanta de ce péril en disant : *Il n'est point écrit là haut que je doive être pris par les Arabes.*

LE DUC D'OTRANTE BIEN JUGÉ PAR NAPOLÉON.

Le duc d'Otrante (Fouché) fut nommé président de la commission provisoire du Gouvernement après la seconde abdication de Napoléon, en faveur de son fils. Cet ancien chef de la police paraissait approuver, en conseil et en public, les principes et les résolutions de ses collègues. En particulier, c'était autre chose ; dévoué en apparence à tous les partis, il les flattait et les abusait tour à tour par de faux épanchemens, de chimériques espérances. Il parlait de liberté aux républicains, de gloire et de Napoléon II aux bonapartistes, de légitimité aux amis du roi, de garanties et de paix générale aux partisans du duc d'Orléans, et parvenait ainsi à se

ménager, en cas de besoin, des appuis et des chances favorables. L'empereur, instruit des manœuvres de Fouché, dit : *Il est toujours le même, toujours prêt à mettre son pied dans le soulier de tout le monde.*

LA BONNE-AUBAINE.

Madame de***, dame du palais de l'impératrice Joséphine, demande une audience à Napoléon. Elle l'obtient sans délai, et lui expose que son mari est embarrassé ; qu'il a des procès ruineux qui nécessitent des avances énormes ; que, dans cette position, elle avait compté sur ses bontés ; que ce n'était point au souverain, mais à l'homme qu'elle s'adressait ; et elle lui dit enfin toutes sortes de choses touchantes et tendres, sans sortir des bornes de cette

réserve, de cette pudeur qui sied si bien aux femmes, et dont celle-ci était connue pour faire profession. Napoléon la remercie d'avoir mis en lui sa confiance, l'assure qu'il lui est tout dévoué, et à l'instant même il lui signe un bon à vue de cent mille francs sur la caisse de sa liste civile.

Madame de***, autorisée par son mari, fournit une obligation en bonne forme de cette somme, et deux années de la sorte s'écoulent sans qu'il ait été possible de penser au remboursement. Au bout de ce tems, la dame accouche d'une fille. Joséphine est marraine, et elle choisit pour compère le prince Eugène, son fils. On a déjà deviné quel fut le cadeau du baptême : au fond d'une corbeille magnifique, le billet de cent mille francs fut mis acquitté. Mais ce n'est pas tout : on y trouva encore des diamans pour douze mille francs,

un cachemire superfin et des dentelles de la plus rare beauté. C'était une véritable féerie.

BASSESSE ET ABJECTION DES CONSEILLERS DE LA COURONNE.

Napoléon supportait, il encourageait la contradiction dans ces délibérations clandestines dont aucune parole ne devait percer l'enceinte où elles étaient proférées. Plus d'une fois ces ignobles adulateurs excitèrent le dégoût de leur idole, plus d'une fois rougissant, pour sa part d'homme, du dégré d'abjection où pouvait descendre son espèce, le maître de ces esclaves se vit contraint de leur dire, principalement au conseil d'État, où la plupart étaient souvent appelés : « Je vous ai mandés pour que vous me donniez votre avis et non pas le mien. »

Et effectivement « on pouvait s'apercevoir que les orateurs cherchaient à deviner quelle serait l'opinion du souverain : on se croyait heureux d'avoir rencontré juste, embarrassé de se trouver dans un sens opposé. »

Quelquefois encore, pour conquérir entièrement leur franchise, Napoléon leur parlait du ton le plus familier. » Je ne me fâche pas qu'on me contredise, leur disait-il, je demande qu'on m'éclaire. Parlez hardiment, dites toute votre pensée : nous sommes ici entre nous, nous sommes en famille. »

LA MALMAISON.

Napoléon aimait beaucoup les sites romantiques de la Malmaison, des bois du Cucufa qui y sont adossés : un lac superbe, une laiterie suisse ajoutaient

à cette résidence royale tout le charme d'une demeure champêtre. Joséphine, souvent obsédée du faix des grandeurs et de l'ennui de la représentation, se plaisait à se dépouiller là de toutes les vanités impériales. Un yacht élégant, resplendissant de dorure, était à l'ancre sur la rive du lac, et des mariniers, après avoir fait faire à l'impératrice une riante navigation, la ramenaient avec ses femmes à cette laiterie suisse, où elle aimait à prendre quelques rafraîchissemens. Quant à Napoléon, le genre pastoral, le goût des bergeries n'avait jamais été le sien : s'il recherchait de préférence la grande allée silencieuse du bois de la Malmaison, c'est qu'il pouvait y rêver à son aise à ses profondes combinaisons. Là, il organisait des armées, distribuait des couronnes, changeait de petits bourgeois en princes et des princes en petits bourgeois, élevait

tous ses frères sur les trônes de l'Europe, faisait de ses sœurs de puissantes reines....... Il est constant que les allées silencieuses du bois de la Malmaison, ont été le foyer de tous les bouleversemens qui ont eu lieu en Europe pendant un certain espace de tems.

SAARDAM.

On sait que Napoléon, accompagné de Marie-Louise, son épouse, visita la Hollande. Dans une de ses excursions, se trouvant dans le voisinage de Saardam, l'empereur voulut aller voir la modeste chaumière qui abrita quelque tems *Pierre-le-Grand*, lorsqu'il vint en Hollande, sous le nom de *Pierre de Michaëloff*, étudier la construction des vaisseaux, Napoléon s'y arrêta un quart-d'heure, examina avec beaucoup de sang-froid cette habitation gros-

sière; et, en s'en allant, il dit à son grand-maréchal du palais : « *Voici, général, à mon avis, le plus beau monument qu'il y ait en Hollande.* »

LA PETITE GUERRE.

Le salon de madame de Staël était indistinctement ouvert à tous les partis, et son éloquence les subjugait : jamais femme, depuis la Fronde, n'avait excité une influence politique comparable à la sienne, ni plus hostile quand le gouvernement lui était antipathique.

« Sa demeure, dit Napoléon, était devenue un véritable arsenal contre moi; on venait s'y faire armer chevalier... ; elle s'occupait à me susciter des ennemis, et me combattait elle-même : c'était tout à la fois

Armide et Clorinde... ; tout bonnement, nous nous sommes fait la pétite guerre ; voilà tout. »

NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU.

C'est dans cette ville que Napoléon, à l'exception de sa vieille garde , fut abandonné en 1814, de presque tous ceux qui lui devaient honneurs et richesses. M. de Beausset, préfet du palais impérial, a son entrée dans les appartemens du château, vit sortir du cabinet de Napoléon le prince de Neufchâtel. « Berthier, dit-il, vient d'envoyer son adhésion au nouveau gouvernement. Il demande la permision de se rendre à Paris pour des affaires particulières, il promet de revenir le lendemain. — Il ne reviendra pas, dit froidement Napoléon au duc de Bassano. — Quoi! Sire, se-

rait-ce là les adieux de Berthier?.....
— Oui, vous dis-je, *il ne reviendra pas*. Effectivement il ne revint pas, il alla se prosterner aux pieds de Louis XVIII, et bientôt il se rendit en Allemagne où il périt misérablement.

NAPOLÉON ET LE GÉNÉRAL KOLLER.

Le général autrichien Koller, fut un des quatre commissaires, nommés par les puissances alliées pour conduire Napoléon à l'île d'Elbe. Ce général, dans ses conversations avec l'empereur pendant la route, lui répondait assez souvent qu'il *avait tort*. Napoléon lui dit un jour; *Vous me dites toujours que j'ai tort; parlez-vous donc aussi comme cela à votre empereur*? Koller l'assura que son empereur serait très-fâché contre lui,

étaient parfaitement au fait du nombre de boutons que doit avoir un habit, combien devant et derrière, et comment on doit tailler les revers. Pas un tailleur de l'armée ne savait mieux que le roi de Prusse combien il faut de drap pour faire un gilet rond; enfin, continua-t-il en riant, je ne pouvais lutter avec eux.

» On me tourmentait continuellement de questions auxquelles je n'entendais pas un mot, quoique, pour ne pas offenser, je répondisse aussi gravement que si le sort d'une armée eût dépendu de la coupe d'une veste.

» Quand j'allai voir le roi de Prusse, je trouvai qu'au lieu de bibliothèque, il avait une chambre grande comme un arsenal, garnie de tablettes et de chevilles, auxquelles étaient pendus cinquante à soixante habits de diverses façons; chaque jour il mettait un ha-

bit différent de celui de la veille. C'est un grand homme sec, dont la tournure et la physionomie ont quelque chose d'étrange. Il paraissait attacher autant de prix à la coupe de l'uniforme d'un dragon ou d'un hussard, qu'il en eût mis au salut de son royaume.

» A Iéna, l'armée prussienne exécuta les plus belles et les plus brillantes manœuvres ; mais je mis bientôt fin à ces *coglioneries*, et fis connaître la différence qu'il y a entre exécuter de belles manœuvres, porter de riches uniformes, et savoir se battre ; et comme les victoires dépendent plus de l'habileté du général qui commande les troupes que du talent du tailleur qui fait leurs habits, elle n'a pas pu réussir. »

JOSÉPHINE.

« Joséphine, disait Napoléon, était

l'art et les grâces; c'était la plus aimable et la meilleure des femmes ; elle avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense, naturels aux créoles. Il était impossible de jamais fixer ses comptes, elle devait toujours : aussi c'étaient constamment de grandes querelles quand le moment de payer ses dettes arrivait. On l'a vue souvent alors envoyer chez ses marchands leur dire de n'en déclarer que la moitié. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe où des mémoires de Joséphine ne soient venus fondre sur moi, de toutes les parties de l'*Italie*.

» Joséphine croyait aux pressentimens, aux sorciers : il est vrai qu'on lui avait prédit, dans son enfance, qu'elle ferait une grande fortune, qu'elle serait souveraine.

» Sa toilette était un arsenal complet, et elle se défendait avec beau-

coup d'art contre les assauts du tems. »

L'ORGUEIL D'UNE PARVENUE HUMILIÉ,

Un matin, l'ex-princesse Murat, avec la reine Hortense et autres personnes de rang, se trouvaient rassemblées chez l'impératrice. Stéphanie Beauharnais était du cercle, et prit un fauteuil des mains d'un huissier; à cette époque elle n'était pas encore unie au grand-duc de Bade : *Caroline,* blessée de cette lésion de l'étiquette, et de ce qu'un si petit personnage osât s'asseoir devant sa *principauté*, lui fit transmettre l'ordre de se tenir debout. Stéphanie, mortifiée au-delà de toute expression du ton dur avec lequel cet ordre lui avait été donné, se retira dans une embrâsure de l'appartement pour y cacher ses

pleurs. Sur ces entrefaites, on bat aux champs ; on annonce l'empereur....... Son œil de lynx aperçoit Stéphanie ; aucun homme n'eut un regard plus rapide ; il s'informe, il apprend les motifs de ces larmes furtives : « *Ah! ce n'est que pour ça*, dit-il à voix haute, *bagatelle ! Assieds-toi sur mes genoux*, ajouta-t-il en prenant la main de Stéphanie, *tu ne blesseras le rang de personne.* »

Ce trait est charmant, il part du cœur; il est empreint de finesse, de malice et de bonté.

LE MINISTÈRE ANGLAIS.

« Il n'y a pas au monde, disait Napoléon, de ministère plus machiavélique que celui d'Angleterre. Les Anglais ont sacrifié la malheureuse Autriche, en 1805, uniquement

pour échapper à l'invasion dont je les menaçais. »

Et cependant c'est à ce perfide gouvernement que notre héros éperdu prit le parti de se livrer à Rochefort. « *Je viens*, lui dit-il, *comme Thémistocle, m'asseoir sur les foyers du peuple britannique.* » Étrange aveuglement d'un homme dont la sagacité reconnue aurait dû prévoir qu'il n'y avait aucun sentiment généreux à attendre d'un gouvernement dont la mauvaise foi et la cupidité sont les premiers ressorts.

JUSTES DÉFINITIONS.

Joséphine, sous le consulat, fut engagée à dîner chez un fournisseur de l'armée qui était fort riche. Bonaparte lui dit : Je consens à ce que vous dîniez chez des *banquiers* ; ce

sont des *marchands d'argent :* mais je ne veux point que vous alliez chez les *fournisseurs*, ce sont des voleurs d'argent.

EXPLOSION DE LA RUE SAINT-NICAISE.

Le 24 décembre 1800, eut lieu l'explosion d'une machine infernale, près le palais des Tuileries, au moment où le premier consul Bonaparte passait pour se rendre à l'Opéra, entendre l'Oratorio d'Haydn; plusieurs personnes périrent; deux maisons furent renversées, et le premier consul, sans avoir l'air effrayé, continua de se rendre à l'Opéra.

Rentré aux Tuileries, où s'étaient rendus ses deux collègues, les ministres, des sénateurs, quelques tribuns, plusieurs généraux, à la première nouvelle de l'évènement, il

leur dit du plus grand sang-froid :
» En voilà encore une, Messieurs,
» sera-t-elle la dernière? Tous ces
» conspirateurs se trompent bien
» grossièrement, lorsqu'ils se per-
» suadent que de mon existence dé-
» pend celle de la république. Est-ce
» moi qui ai fait la révolution de 1789?
» Est-ce moi qui ai fait le 10 août?
» Est-ce moi qui ai fondé la répu-
» blique? Mais comme je suis son
» premier magistrat, il importe à sa
» dignité comme à la mienne, que
» les coupables, quels qu'ils soient,
» reçoivent la punition qu'ils méri-
» tent. C'est l'affaire de la justice,
» la nôtre, c'est d'être plus vigilans,
» pour déconcerter les complots des
» méchans, avant qu'ils éclatent. »

Quoiqu'il en soit le premier consul tâchait envain de dissimuler ses terreurs. « Je suis placé sur une mine,

» dit-il à un de ses confidens,
» le lendemain de cet événement ;
» oui, sur une mine qui, à chaque
» instant, peut me faire sauter. Il me
» faudrait une armée d'espions, et
» encore une autre armée de la même
» espèce pour la surveiller. Ce n'est
» pas assez de mes guides et de mes
» grenadiers pour éloigner de ma per-
» sonne toutes sortes de dangers.
» J'ai été jusqu'à présent trop con-
» fiant. »

EXCÈS DE DÉLICATESSE.

Parmi un grand nombre de caprices galans, Bonaparte n'avait pas laissé d'aimer assez long-tems une fort jolie Polonaise, Madame R***, dont il eut un très-beau garçon ; c'est le seul enfant de l'amour qu'on lui connaisse. Cette dame fit le trajet de

Varsovie, à l'île d'Elbe; cette démarche toucha sensiblement le monarque détrôné; cependant, par égard pour Marie-Louise, il ne consentit pas à ce qu'elle fît un long séjour dans l'île.

SUR QUOI COMPTER?

Le 18 avril 1814, l'empereur Alexandre vint demander à déjeuner à l'impératrice Marie-Louise. Après le déjeuner, le czar demanda à l'impératrice la permission d'aller voir son fils. M. de Bausset le précéda, après avoir fait prévenir madame de Montesquiou. En voyant ce bel enfant, Alexandre l'embrassa, le caressa et l'examina beaucoup. Il dit des choses flatteuses à madame de Montesquiou, et embrassa encore, en la quittant, le *petit roi* dont il venait de détrôner le père!!!

« Y a-t-il une belle terre, leur dit-il, elle appartient aux Mamelucks; y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison, cela appartient aux Mamelucks... Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait....... »

Il savait au besoin employer ces figures orientales, ces locutions bizarres qui caractérisent l'éloquence parmi les sectateurs de mahomet. A ce sujet, Napoléon disait, d'après Las-Cases : « Mes proclamations d'Égypte étaient du charlatinisme; mes Français ne faisaient qu'en rire. Il est faux que je me sois habillé en musulman : si je suis jamais entré dans une mosquée, cela a toujours été comme vainqueur, et jamais comme fidèle. »

ENCORE UN CALEMBOUR.

A Saint-Hélène, Napoléon ne se

refusait pas à faire un calembour, lorsque le sujet et l'occasion s'y prêtaient. Un maçon employé aux constructions de son habitation de Longwood, était tombé et s'était blessé. L'ex-empereur, cherchant à le rassurer, lui dit que cela ne serait rien : « *J'ai bien fait une autre chute que toi*, lui disait-il, *et pourtant, regarde-moi, je suis debout et je me porte bien.* »

IMPOSSIBLE !

C'était un mot que Napoléon ne voulut jamais admettre dans son langage, et surtout dans ses actions. Bonaparte répondit un jour à Fouché qui lui disait que telle chose était impossible..... — *Impossible !*...... s'écria Napoléon : « Apprenez que quand on a vu Louis XVI périr sur l'écha-

faud, Marie-Antoinette, abreuvée d'outrages, raccommodant elle-même sa robe et ses souliers, puis livrant sa tête au bourreau après une longue agonie, rien n'est *impossible*, monsieur. »

L'INTERPRÉTATION BIEN FONDÉE.

S'entretenant à Fontainebleau avec M. de Bausset, ancien préfet du palais impérial, Napoléon lui dit à la fin de la conversation : « Voyez ce que c'est que la destinée ! Au combat d'Arcis-sur-Aube, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour trouver une mort glorieuse, en disputant pied à pied le sol de la patrie, Je me suis exposé sans ménagement; les balles pleuvaient autour de moi; mes habits en ont été criblés, et aucune n'a pu m'atteindre. Une mort que je

ne devrais qu'à un acte de mon désespoir, serait une lâcheté : le suicide ne convient ni à mes principes, ni au rang que j'ai occupé sur la scène du monde..... Je suis un homme condamné à vivre..... » dit-il en soupirant. Nous fîmes plusieurs tours dans un silence profond et triste. « *Entre nous*, dit l'empereur avec un sourire plein d'amertume, *on dit qu'un goujat vivant vaut mieux qu'un empereur mort.* » L'air dont il prononça ce peu de mots, ajoute M. de Bausset, me fit penser que l'équivalent de ce vieil adage pouvait bien être celui-ci : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.*

MADAME DE BONCHAMPS.

Napoléon accorda une audience particulière à madame de Bonchamps,

veuve du général en chef de la première armée royale dans la Vendée. Il était certainement bien loin de sa pensée de tolérer la guerre civile ; mais il avait reconnu tant de noblesse dans la conduite et le caractère du comte de Bonchamps, que jamais il n'en parlait qu'avec les plus honorables expressions. Napoléon parla avec beaucoup d'intérêt à madame de Bonchamps, et lui fit toutes sortes de questions sur la guerre de la Vendée ; il se fit raconter par elle les dangers qu'elle avait courus en accompagnant son mari sur le champ de bataille , portant son enfant dans un panier placé sur le cheval qu'elle montait, et supportant avec courage et dignité toutes les fatigues et toutes les chances d'une situation aussi extraordinaire. Madame de Bonchamps est petite et délicate, mais elle a le

cœur le plus noble et les sentimens les plus élevés. Napoléon ne se borna point à des paroles vagues et affectueuses ; il insista pour connaître sa fortune, et les moyens que les malheurs du tems avaient pu lui laisser ; et quand il apprit qu'il ne lui restait plus rien, il lui assigna sur-le-champ une pension de 6,000 fr. de rentes, lui en fit payer deux années d'arrérages, et lui promit de doter sa fille, lorsqu'elle serait en âge d'être mariée.

LE CURÉ CHAMPENOIS.

Après avoir chassé les Russes de Troyes, Napoléon quitta cette ville pour se porter sur Arcis-sur-Aube. Le soir, on bivouaqua non loin de La Fère-Champenoise ; Napoléon entra chez le curé du village d'Herbise. Le presbytère se composait d'une seule chambre

et d'un fournil. L'empereur se renferme dans la chambre, et y abrège la nuit dans ses travaux accoutumés. Les maréchaux, les généraux, aides-de-camp, les officiers d'ordonnance et les autres officiers de la maison, remplissent aussitôt le fournil. Le curé veut faire les honneurs de chez lui; au milieu de tant d'embarras, il a le malheur de s'engager dans une querelle de latin avec le maréchal Lefèvre; pendant ce tems, les officiers d'ordonnance se groupent autour de sa nièce, qui leur chante des cantiques. Le mulet de la cantine arrive enfin. On établit aussitôt une porte sur un tonneau; quelques planches sont ajustées autour en forme de bancs. Le curé prend place à droite du grand-maréchal; d'autres mangent debout, et la conversation s'engage sur le pays où l'on se trouve. Le bon curé d'Her-

bise a peine à concevoir comment ces militaires connaissent si bien les localités ; lui qui n'a jamais vu les feuilles de Cassini, il veut absolument que tout son monde soit Champenois. Les naïvetés du curé égaient ainsi la fin du repas : bientôt après on se disperse dans les granges voisines, les officiers de service restent seuls auprès de la chambre de Napoléon. On leur apporte des bottes de paille ; et le curé ne pouvant aller coucher dans son lit, on lui cède la place d'honneur sur le lit de camp. Le lendemain matin, Napoléon était à cheval que le curé n'était pas encore réveillé ; il se réveille enfin ; mais pour le consoler de n'avoir pas fait ses adieux, il ne faut rien moins qu'une bourse que le grand-maréchal lui fait remettre, et qui est l'indemnité d'usage dans

toutes maisons peu aisées où Napoléon s'arrête.

ENTRÉE TRIOMPHANTE DE NAPOLEON DANS GRENOBLE.

Le 1er mars 1815, Napoléon après sa traversée de l'île d'Elbe au golfe Juan, où il avait débarqué, s'avança sur les terres de France ; il se rendit à Cannes, de là, à Grasse, ensuite à Digne. Le bruit de son débarquement avec sa petite troupe, excita partout un sentiment mêlé de joie, de surprise et d'inquiétude, partout il fut accueilli avec enthousiasme. Il se dirigea bientôt sur Grenoble. Les troupes venues de cette ville, pour s'opposer à sa marche avaient rétrogradé et pris position entre les lacs, et près d'un village. Il leur envoya le chef d'escadron Roul, elles refu-

sèrent de l'entendre. Napoléon se tournant alors du côté du maréchal Bertrand, lui dit : « Z... ma trompé ; » n'importe, en avant ! Aussitôt mettant pied à terre, il marcha droit au détachement, suivi de sa garde, l'arme baissée : « Eh ! quoi, mes » amis, leur dit-il, vous ne me re- » connaissez-donc pas ? Je suis votre » empereur ; s'il est parmi vous un » soldat qui veuille tuer son général » il le peut : me voilà ! » (en effaçant sa poitrine)…. Le cri unanime de *Vive l'empereur !* fut leur réponse.

Le général Marchand avait fait rentrer les troupes dans Grenoble et fermer les portes. Bientôt les assiégeans et les assiégés, réunis par les mêmes pensées et les mêmes sentimens, firent éclater à la fois le cri de *Vive l'empereur !* Le peuple et les soldats se présentèrent aux portes, en un instant elles

furent enfoncées; et Napoléon, entouré, pressé par une foule idolâtre, fit son entrée triomphante à Grenoble. Quelques momens après, les habitans, au son des fanfares, vinrent lui apporter les débris des portes : *A défaut des clés de la bonne ville de Grenoble*, lui dirent-ils, *tiens, voilà les portes.*

OPINION DE NAPOLEON SUR LES JESUITES.

On demandait un jour au prisonnier de Sainte-Hélène s'il aurait jamais permis le rétablissement des Jésuites en France. « Jamais, dit-il, c'est la plus dangereuse de toutes les sociétés; elle a fait plus de mal que toutes les autres. La doctrine des jésuites est que leur général est le souverain des souverains et le maître du monde; que tous les ordres qui en

émanent doivent être écoutés, quelques contraires aux lois, quelques coupables qu'ils soient. Toute action, quelque atroce qu'elle soit, commise par eux, en exécution des ordres de leur général qui réside à Rome, devient méritoire à leurs yeux. Non, non, je n'aurais jamais consenti qu'il existât dans mes états une société sous les ordres d'un étranger siégeant à Rome. Je n'aurais jamais voulu de *frati*. Il y avait assez de prêtres pour ceux qui en avaient besoin, sans voir encore des monastères remplis de *canaglie*, qui ne feraient que manger, prier et commettre des crimes. »

On lui fit la remarque qu'il était à craindre que les prêtres et les jésuites ne prissent bientôt une grande influence en Europe. « Cela est très-probable, répondit Napoléon. Dans les règnes qui ont précédé le mien,

les protestans étaient aussi maltraités que les juifs : ils ne pouvaient acheter de terres; je les ai mis sur le même pied que les catholiques. L'empereur Alexandre a pu, sans inconvénient, permettre l'entrée de son empire aux jésuites, parce qu'il est de sa politique d'attirer dans son pays barbare des hommes éclairés, quelle que soit leur secte ; et d'ailleurs ils ne sont pas très-à craindre en Russie , parcé que la religion est différente. Cependant ils feront tant, qu'il sera forcé de les renvoyer (1).

DUGAZON.

Napoléon conserva long-tems les liaisons d'amitié qu'il avait contrac-

---

(1) Cette prédiction s'est accomplie à la ettre.

tées autrefois, et, devenu premier consul, il continua à recevoir familièrement à Saint-Cloud les amis qu'il avait eus dans une plus humble fortune. Ce qui contribua à le faire changer de conduite à cet égard, c'est que plusieurs d'entre eux oublièrent ce qui était dû au chef du gouvernement de la France, et le forcèrent à s'en souvenir. Dugazon fut de ce nombre. Un jour qu'il était à Saint-Cloud, Bonaparte crut remarquer que l'embonpoint de cet acteur augmentait considérablement : « Comme vous vous arrondissez Dugazon ! » lui dit-il, en lui frappant sur le ventre. « Pas autant que vous, petit papa, » répondit Dugazon, en se permettant le même geste. Le petit papa ne répondit rien ; mais Dugazon ne fut plus admis en sa présence.

TOUT DÉPEND DU SUCCÈS.

On faisait observer au prisonnier de Sainte-Hélène que beaucoup de personnes étaient étonnées qu'il conservât le titre d'empereur après son abdication. Il répondit : « J'ai abdiqué le trône de France, mais non le titre d'empereur. Je ne m'appelle pas Napoléon, empereur de France, mais l'empereur Napoléon. Les souverains conservent généralement leurs titres : c'est ainsi que Charles d'Espagne conserva le titre de roi et de majesté, après avoir abdiqué en faveur de son fils. Si j'étais en Angleterre, je ne m'appellerais pas empereur. Mais on veut faire croire que la nation française n'avait pas le droit de faire de moi son souverain. Si elle n'a pu me faire empereur, elle n'a pu également me

faire général. Un homme, à la tête d'un faible parti, pendant les troubles d'un pays, est appelé chef de rebelles; mais lorsqu'il a réussi, qu'il fait de grandes actions et élève son pays et lui-même, on le nomme général, souverain, etc.; c'est le succès seul qui lui donne ce titre. S'il eût été malheureux, il eût continué d'être chef de rebelles, peut-être, aurait-il péri sur un échafaud. La nation anglaise a long-tems appelé Washington un chef de rebelles, et refusé de le connaître, lui et la constitution de son pays; mais ses succès l'ont obligée à changer d'avis et à reconnaître l'un et l'autre. C"est le succès qui fait le grand homme.... »

BERNADOTTE.

Bernadotte, en marchant contre sa patrie et son bienfaiteur, à

l'exemple de Moreau, a été assez heureux pour se maintenir sur le trône de Suède, malgré les mille et une causes qui auraient pu l'en précipiter. Mais s'y croit-il assez affermi pour n'avoir plus rien à redouter. C'est ce que la suite des tems nous dévoilera. Napoléon ne le regardait pas, comme la plupart de ses généraux, qui lui étaient entièrement dévoués, aussi ne doit-on pas être surpris du jugement qu'il en porte. Voici comme il s'est exprimé à son sujet :

« A la révolution, Bernadotte était un des membres les plus chauds de la société du Manège; ses opinions politiques étaient fort exaltées et réprouvées par tous les gens de bien.

» S'il a été maréchal, prince de Ponte-Corvo, roi, c'est son mariage avec la belle-sœur de Joseph qui en est cause. Bernadotte avait été ministre

de la guerre pendant deux mois, il ne fit alors que des fautes, n'organisa rien, et le directoire fut obligé de lui retirer le porte-feuille.

» Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein, à peine nous avait-il quittés qu'il était dans le système de nos ennemis, et que nous avions à le surveiller et à le craindre. Plus tard, il a été une des causes actives de nos malheurs, c'est lui qui a donné à nos ennemis la clé de notre politique, la tactique de nos armées; c'est lui qui leur a montré le chemin du sol sacré.

» Vainement dirait-il pour excuse, qu'en acceptant le trône de Suède, il n'a plus dû être que Suédois, excuse banale, bonne pour la multitude et le vulgaire des ambitieux. Pour prendre femme, on ne renonce pas à sa mère, encore moins est-on tenu à lui percer

le sein, et à lui *déchirer* les entrailles. »

LAVATER.

Napoléon disait : « Lavater, avec ses rapports du physique et du moral, n'est qu'un insigne charlatan. Notre crédulité est dans le vice de notre nature, il est en nous de vouloir aussitôt nous parer d'idées positives, lorsque nous devrions, au contraire, nous en garantir soigneusement. A peine voyons-nous les traits d'un homme, que nous voulons prétendre à la connaissance de son caractère. La sagesse serait d'en repousser l'idée, de neutraliser les circonstances mensongères. La raison, l'expérience (et j'ai été dans le cas d'en faire une grande pratique), montrent que tous ces signes extérieurs sont autant de

mensonges, qu'on ne saurait trop s'en garantir, et qu'il n'est réellement d'autres moyens de juger et de connaître les hommes, que de les voir, de les essayer et de les pratiquer. »

SAINT-NAPOLÉON.

Dans les momens où le prisonnier de Sainte-Hélène était dispos, il aimait à s'égayer; il demanda un jour au docteur O'Méara quel saint était son patron, quel était son nom de baptême? Le docteur lui répondit que son premier nom était un nom de famille; qu'on l'avait nommé Barrey, du lord Avonmore, pair d'Irlande. Mais Napoléon lui dit en riant : « Il faut que vous ayez quelque patron pour plaider votre cause dans l'autre monde. » O'Méara lui cita son second nom de baptême. « Ah! répliqua le

prisonnier de Sainte-Hélène, dans ce cas il plaidera pour vous. — Saint Napoléon devrait bien avoir de la reconnaissance pour moi, et employer dans l'autre monde son pouvoir en ma faveur. Personne ne connaissait ce pauvre saint ; il n'avait pas même dans le calendrier de jour désigné pour chômer sa fête; je le tirai de l'obscurité et j'engageai le pape à lui assigner le 15 du mois d'août, qui est l'anniversaire de ma naissance. »

PROJETS DE NAPOLÉON.

Si Napoléon avait à cœur de forcer à la paix les ennemis de l'Empire, il ne s'occupait pas avec une moindre activité de tout ce qui pouvait rendre la France belle, riche, heureuse dans son intérieur. « Si Dieu me donne une » vie longue et paisible, disait-il sou-

» vent, je veux faire de la ville de Pa-
» ris la capitale de l'Europe et de la
» France, l'Empire le plus puissant
» de l'Univers. J'ai déjà fait exécuter
» de beaux projets d'embellissement
» dans la capitale et les départemens.
» J'en médite un plus grand nombre
» encore, dont une partie pour l'Ita-
» lie et la Belgique. Je veux que mon
» règne soit vraiment celui des scien-
» ces, des arts et du bonheur pour les
» peuples, ainsi que l'époque la plus
» mémorable des tems modernes. »

COLLIN-D'HARLEVILLE.

Bonaparte, à son retour d'Italie, aimait à s'environner de toutes les illustrations contemporaines. Sa maison était le rendez-vous des savans et des artistes. Tout alors était modeste et sans faste chez celui qui devait bientôt

subjuguer l'Europe et habiter le palais des rois. Sa table était frugale, et une femme pleine de grâces en faisait les honneurs ; lui-même cherchait à plaire : il avait des éloges pour tous les talens, et chaque trait de sa louange renferma itune pensée.

Dans une de ces réunions, Ducis, Collin-d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre recueillirent tour-à-tour les plus flatteuses paroles. Bonaparte parla de ses campagnes d'Italie. Il raconta ses actions les plus glorieuses avec une énergique concision, mais froidement, comme s'il eût entretenu ses auditeurs des actions les plus communes : en prodiguant la louange, il y paraissait insensible ; cependant quelques traits heureux épanouirent son visage. On avait pris le café ; madame Bonaparte, s'approchant de son mari, lui frappa doucement sur l'é-

paule, en le priant de conduire ses convives dans le salon. « Messieurs, dit Bonaparte, je vous prends à témoin, ma femme me bat. — Tout le monde sait, reprit vivement Collin-d'Harleville, qu'elle seule a ce privilége. ». Ce mot eut les honneurs de la soirée et fut fort applaudi.

LE MARDI GRAS A VIENNE.

La veille de la bataille d'Austerlitz, Napoléon visitant la ligne d'attaque où les vivres manquaient depuis quarante-huit heures (car on n'avait distribué dans cette journée qu'un pain de munition pour huit hommes), vit, en passant de bivouac en bivouac, des soldats occupés à faire cuire des pommes de terre sous la cendre. Se trouvant devant le 4e régiment de ligne, l'empereur dit à un grenadier du 2e

bataillon, en prenant et mangeant une des pommes de terre de l'escouade : « Es-tu content de ces pigeons-là ? — Hum ! ça vaut toujours mieux que rien ; mais ces pigeons-là, c'est bien de la viande de carême. — Eh bien ! mon vieux, » reprit Sa Majesté, en montrant au soldat les feux de l'ennemi, « aide-moi à débusquer ces b....-là, et nous ferons le mardi-gras à Vienne. »

NAPOLÉON ET LA PIPE.

L'empereur n'eut qu'une seule fois la fantaisie d'essayer de la pipe ; voici à quelle occasion. Le prétendu ambassadeur persan qui vint à Paris sous le consulat, lui avait fait présent d'une fort belle pipe à l'orientale. Il lui prit un jour envie d'en faire l'essai, et il fit préparer tout ce qu'il fallait pour

cela. Le feu ayant été appliqué au récipient, il ne s'agissait plus que de le faire communiquer au tabac, mais à la manière dont Sa Majesté s'y prenait, elle n'en serait jamais venue à bout. Elle se contentait d'ouvrir et de fermer alternativement la bouche sans aspirer le moins du monde. « Comment, diable! s'écria-t-elle enfin, cela n'en finit pas. » Son valet de chambre lui fit observer qu'elle s'y prenait mal, et lui montra comment il fallait faire. Mais l'empereur en revenait toujours à son espèce de bâillement. Ennuyé de vains efforts, il finit par dire à son valet de chambre d'allumer la pipe. Celui-ci obéit et la lui rendit en train. Mais à peine en eût-il aspiré une bouffée, que la fumée qu'il ne sut point chasser de sa bouche, tournoyant autour du palaïs, lui pénétra dans le gosier, et ressortit par les narines et par

les yeux. Dès qu'il put reprendre haleine, « Otez-moi cela ! quelle infection ! oh ! les cochons ! le cœur me tourne. » Il se sentit en effet comme incommodé pendant au moins une heure, et renonça pour toujours à un *plaisir* dont l'habitude n'était bonne qu'à désennuyer les fainéans. »

ENTRETIEN DE NAPOLÉON AVEC UNE PAUVRE FEMME.

L'empereur et l'impératrice Joséphine étant à Milan, allèrent un jour déjeuner aux environs de cette ville, dans une petite île de l'Olona ; en s'y promenant, l'empereur rencontra une pauvre femme dont la chaumière était toute voisine du lieu où avait été dressée la table de Leurs Majestés, et il lui adressa nombre de questions.

« — Monsieur, lui répondit-elle

(ne connaissant pas l'empereur), je suis très-pauvre, et mère de trois enfans que j'ai bien de la peine à élever, parce que mon mari, qui est journalier, n'a pas toujours de l'ouvrage.

— Combien vous faudrait-il, reprit Sa Majesté, pour être parfaitement heureuse ?

— Oh ! Monsieur, il me faudrait beaucoup d'argent.

— Mais encore, ma bonne, combien vous faudrait-il ?

— Ah ! Monsieur, à moins que nous n'ayons vingt louis, nous ne serons jamais au dessus de nos affaires ; mais quelle apparence que nous ayons jamais vingt louis ! »

L'empereur lui fit donner sur-le-champ une somme de trois mille francs en or, et il ordonna à Constant, son premier valet de chambre, de défaire les rouleaux, et de jeter le tout dans le

tablier de la bonne femme. A la vue d'une si grande quantité d'or, cette dernière pâlit, chancelle, et on la vit près de s'évanouir. « Ah ! c'est trop, Monsieur, c'est vraiment trop. Pourtant vous ne voudriez pas vous jouer d'une pauvre femme ? »

L'empereur la rassura en lui disant que tout était bien pour elle, et qu'avec cet argent elle pourrait acheter un petit champ, un troupeau de chèvres, et faire bien élever ses enfans.

VIVE L'EMPEREUR QUAND MÊME !....

Le lendemain du combat devant Ulm, l'empereur visitant les ambulances, un canonnier de l'artillerie légère qui n'avait plus qu'une cuisse, et qui criait de toutes ses forces : *vive l'empereur !* attira son attention. Il s'approcha du soldat, et lui dit : « Est-

ce donc là tout ce que tu as à me dire ? — Non, Sire, je puis aussi vous apprendre que j'ai à moi seul démonté quatre pièces de canon aux Autrichiens ; et c'est le plaisir de les voir enfoncés qui me fait oublier que je vais bientôt tourner de l'œil pour toujours. » L'empereur, ému de tant de fermeté, donna sa croix au canonnier, prit le nom de ses parens, et lui dit : « Si tu en reviens, à toi l'hôtel des Invalides.—Merci, Sire, mais la saignée a été trop forte ; ma pension ne vous coûtera pas bien cher ; je vois bien qu'il faut descendre la garde, mais *vive l'empereur quand même !* » Malheureusement, ce brave militaire ne sentait que trop bien son état ; il ne survécut pas à l'amputation de sa cuisse.

PROCLAMATION ÉNERGIQUE DE BONAPARTE.

Bonaparte, premier consul, avait fait quelques tentatives pour engager l'Angleterre et l'Autriche à entrer en négociations avec le gouvernement consulaire. Ces tentatives étant demeurées inutiles, il fallut donner à la guerre une nouvelle activité, et dire en même tems pourquoi la paix promise aux premiers jours du consulat, n'était encore qu'une promesse. Pour atteindre en même tems ces deux buts, Bonaparte adressa aux armées la proclamation que l'on va lire :

« Soldats,

» En promettant la paix au peuple français, j'ai été votre organe; je connais votre valeur.

» Vous êtes les mêmes hommes qui

conquirent la Hollande, le Rhin, l'Italie, et donnèrent la paix sous les murs de Vienne étonnée.

» Soldats, ce ne sont plus vos frontières qu'il faut défendre, ce sont les états ennemis qu'il faut envahir.

» Il n'est aucun de vous qui n'ait fait plusieurs campagnes, qui ne sache que la qualité la plus essentielle d'un soldat, est de savoir supporter les privations avec constance : plusieurs années d'une mauvaise administration ne peuvent être réparées dans un jour.

» Premier magistrat de la république, il me sera doux de faire connaître à la nation entière les corps qui mériteront, par leur discipline et leur valeur, d'être proclamés les soutiens de la patrie.

» Soldats, lorsqu'il en sera tems, je serai au milieu de vous, et l'Europe

étonnée se souviendra que vous êtes de la race des braves. »

LE BON CALCUL.

Parmi les instructions particulières que Bonaparte donnait à Bourrienne, son secrétaire intime, il en est une assez singulière : « La nuit, dit-il, vous entrerez le moins possible dans ma chambre. Ne m'éveillez jamais quand vous aurez une bonne nouvelle à m'annoncer ; avec une bonne nouvelle, rien ne presse. Mais s'il s'agit d'une mauvaise nouvelle, réveillez-moi à l'instant même, car alors il n'y a pas un instant à perdre. » Ce calcul était bon, et souvent Bonaparte s'en trouva bien.

BONAPARTE ET LES ÉCHECS.

Bonaparte jouait aux échecs, mais très-rarement ; et cela, parce qu'il était

de la troisième force, et qu'il n'aimait point à être battu à ce jeu. En partant de Passeriano, il devait passer par Mantoue. On lui dit que le général, commandant cette place, nommé Beauvoir, était un des plus forts joueurs d'échecs. Bonaparte désira faire sa partie. Le général Beauvoir lui demanda de désigner le pion qui le ferait mât, en lui déclarant que si ce pion était pris, il gagnait la partie. Bonaparte désigna le dernier pion à la gauche de son adversaire. On y mit une petite marque, et ce fut ce pion qui le fit mât. Bonaparte n'était rien moins que content. Il aimait bien à jouer avec Bourrienne, parce que, quoiqu'un peu plus fort que lui, il ne l'était pas assez pour le gagner toujours. Dès qu'une partie était à lui, il cessait le jeu pour rester sur ses lauriers.

CE N'EST PAS UN POLTRON, CELUI-LA !

A la prise de Ratisbonne, le 23 avril 1809, l'empereur reçut au pied droit une balle morte qui lui fit une assez forte contusion. Le bruit s'en répandit dans l'armée. M. Yvan fit le pansement, coupa et laça la botte de l'empereur, qui remonta sur le-champ à cheval. Plusieurs généraux l'engagèrent à prendre du repos, mais il leur répondit : *Mes amis, ne faut-il pas que je voie tout ?* Rien ne pourrait exprimer l'enthousiasme des soldats, quand on leur apprit que sa blessure n'offrait aucun danger. *L'empereur est exposé comme nous*, disaient-ils : *ce n'est pas un poltron, celui-là !*

COLONNE DE LA PLACE VENDOME.

Le trône physique et moral de Na-

poléon s'écroula entièrement à la bataille de Waterloo, ce trône dont il disait trivialement *que ce n'était que quatre étais revêtus d'un morceau de velours.* Sa statue placée au haut de la colonne de la place Vendôme avait été renversée par les ordres de nos bons amis les alliés et de M. Pasquier, président de la Chambre des Pairs. « *Il faut bien*, dit Napoléon à ce sujet, *qu'ils me fassent descendre jusqu'à eux, puisqu'ils ne peuvent s'élever jusqu'à moi.* »

Lors de l'inauguration de la statue de Napoléon sur la colonne, place Vendôme, le 28 juillet 1833, M. Julliot, sergent dans la 10e légion de la garde nationale, a composé sous le titre du *Revenant de Sainte-Hélène* et sur l'air de la *Marseillaise*, quelques couplets en l'honneur de Napoléon, à l'occasion du rétablissement

de sa statue, dont nous citerons le suivant :

Lève-toi, fils de la Victoire !
Ton ombre souffre en ce tombeau ;
Il ne peut contenir ta gloire,
Le peuple t'en donne un plus beau.
Viens encor planer sur la France,
A l'ombre des nobles couleurs ;
Ton œil suivra ses défenseurs,
Si l'on veut braver sa puissance.
Tambours, battez aux champs, Français, peuple et guerriers !
Courez voir l'empereur debout sur ses lauriers.

SAINT JÉROME DU CORRÈGE.

Bonaparte, dans sa première campagne d'Italie, fit enlever à Venise plusieurs tableaux, qu'il envoya au Directoire, entre autres un *saint Jérome* du Corrège ; la fin de sa missive aux Directeurs était terminée par cette phrase : « Je suis fâché que ce saint prenne si mal son tems pour

voyager, mais j'espère que vous lui accorderez les honneurs du Muséum. »

DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON (1).

Les derniers jours de Napoléon furent aussi grands que les plus glorieuses époques de sa vie. Trop certain de sa mort, il souriait de pitié ou plutôt de compassion à ceux qui cherchaient à combattre en lui cette idée. « Pouvez-vous joindre cela ? dit-il à M. Munckhouse, officier anglais, après avoir coupé en deux les cordons de la sonnette de son lit : aucun remède ne peut me guérir, mais ma mort sera un baume salutaire pour nos ennemis. J'aurais désiré revoir ma femme et

(1) *Extrait de l'Histoire de Napoléon*, par M. Norvins.

mon fils ; mais que la volonté de Dieu soit faite ! » Puis avec une attitude digne de Socrate, il ajouta : « Il n'y a rien de terrible dans la mort. Elle a été la compagne de mon oreiller pendant ces trois semaines, et à présent elle est sur le point de s'emparer de moi pour jamais. » Un autre jour il dit : « Les monstres ! me font-ils assez souffrir ! Encore s'ils m'avaient fait fusiller, j'aurais eu la mort d'un soldat..... j'ai fait plus d'ingrats qu'Auguste ; que ne suis-je, comme lui en situation de leur pardonner... ! » La nouvelle maison destinée à Napoléon venait d'être terminée. « Elle me servira de tombeau, dit-il, » et en effet, on dut en prendre les pierres pour bâtir le caveau où il repose.

Le 15 avril, Napoléon s'enferme avec MM. Montholon et Marchand ; il fait ce testament où il n'oublie per-

sonne, ni ceux qui l'ont suivi, ni ceux qu'il a laissés en France, ni ceux qui depuis long-tems avaient cessé de vivre, ni aussi les pervers qui l'ont trahi. Cet inventaire des sentiments de Napoléon remonte de la prison de Longwood à sa jeunesse : près du dernier moment, il songe aux enfans du général Dutheil, qui a pris soin de lui dès son entrée dans la carrière militaire; à la famille du représentant Gasparin, qui a sanctionné les inspirations du génie, et défendu leur auteur contre la prévention ; au fils de l'intrépide Dugommier, son ami, et le premier qui ait deviné le maître de l'Europe, dans un jeune commandant d'artillerie de la république. Parmi ses légataires sont les soldats de l'Ile d'Elbe, les blessés de Waterloo, les proscrits de l'amnistie de 1815, les victimes de la réaction, les anciens amis,

les serviteurs fidèles : sa chère ville de Brienne et huit provinces de France ont part aux libéralités de cet autre César, non moins reconnaissant, et non moins généreux que le premier. De son lit de mort, Napoléon conservant en quelque sorte son autorité jusqu'à la dernière heure, stipule aussi les intérêts, qui, après lui, doivent occuper deux empires. Son vœu le plus cher est que ses cendres reposent sur les bords de la Seine, *au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé..... Il recommande à son fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français, de ne jamais combattre la France, d'adopter sa devise : Tout pour le peuple français*, etc. etc. Antomarchi arrive : « Voilà mes apprêts, docteur! lui dit Napoléon en lui montrant des papiers qui couvraient le tapis, je

m'en vais..... , plus d'illusion , je suis résigné. »

Napoléon était trop pénétré du sentiment de sa propre grandeur, pour ne pas croire à l'immortalité de l'âme. Deux jours après, le 21, il voulut rendre l'hommage du chrétien à ce dogme consolateur. La veille, à l'insu des généraux Bertrand et Montholon, l'autel se trouva dressé dans la pièce voisine de la chambre mortuaire. Il avait tout prescrit lui même au chapelain qui reçut sa confession. L'état du malade ne permit pas qu'on lui administrât le viatique.

Témoin des ordres que Napoléon avait intimés, le 20, à son chapelain, le docteur Antomarchi parut manifester une sorte d'étonnement. « Je ne suis, lui dit Napoléon, ni philosophe ni médecin. N'est pas athée qui veut. » Le 2 mai, dans un accès de

délire, il se croyait à la tête de l'armée d'Italie, et s'écriait : « Stingel, Desaix, Masséna, allez, courez, prenez la charge, ils sont à nous! » Le lendemain, Napoléon a vu s'approcher sa dernière heure. La veille, on avait entendu le guerrier qui décidait du sort d'une bataille; le 4, une tempête affreuse déracina jusqu'au dernier arbre qui avait prêté son ombrage à Napoléon. Elle parut annoncer que le dernier astre sous lequel la terre avait brillé, allait s'éteindre. A cinq heures et demie du soir, Napoléon n'interrompit le silence léthargique où il était plongé, que pour laisser échapper ces deux mots: *Tête d'armée.* Telle fut la dernière parole du vainqueur de l'Europe. Le buste de son fils, qu'il avait fait placer depuis un mois, en face de son lit, avait eu son dernier regard:

vingt minutes après, les mains qui avaient tenu et donné tant de sceptres, qui avaient élevé tant de monuments et renversé tant de remparts, se glacèrent sous les baisers et sous les larmes des enfants du général Bertrand.

FIDÉLITÉ DE L'ARMÉE.

Le soir même de son arrivée aux Tuileries, en 1815, Napoléon s'entretint longuement de la situation de la France avec le duc d'Otrante et les autres dignitaires de l'Etat : Tous paraissaient ivres de bonheur et d'espérance. L'empereur lui-même ne pouvait dissimuler son ravissement; ses discours se ressentaient de l'agitation de son cœur ; les mêmes paroles lui revenaient sans cesse à la bouche. Il faut en convenir, elles n'é-

taient point flatteuses pour la foule de courtisans et de grands personnages qui l'obsédaient déjà; il répétait sans cesse : « Ce sont les gens désintéres- » sés qui m'ont ramené à Paris; ce » sont les sous-lieutenans et les sol- » dats qui ont tout fait; c'est au peu- » ple, c'est à l'armée que je dois » tout. »

OPINION DE NAPOLÉON SUR LA GARDE NATIONALE DE PARIS.

Ce fut à Mâcon que pour la première fois, depuis son entrée en France, en 1815, Napoléon reçut des nouvelles officielles de ce qui ce passait à Paris. C'était véritablement une chose étonnante que la maladresse avec laquelle le parti royaliste faisait la police des routes. Aucun de ses émissaires ne lui échappait, tandis que

les siens allaient et revenaient sans éprouver d'obstacles. Il fallait que la rage ou la peur eût fait perdre la tête aux royalistes. Un citoyen assura à l'empereur que la garde nationale paraissait déterminée à défendre le roi, et que le roi avait déclaré qu'il ne quitterait point les Tuileries. « S'il » veut m'y attendre, dit Napoléon, » j'y consens, mais j'en doute fort. » Il se laisse endormir par les fanfa- » ronnades des émigrés; et quand je » serai à vingt lieues de Paris, ils l'a- » bandonneront comme les nobles » de Lyon ont abandonné le comte » d'Artois. Que pourrait-il faire d'ail- » leurs avec les vieilles poupées qui » l'entourent? Un seul de nos grena- » diers avec la crosse de son fusil, en » culbuterait une centaine..... La » garde nationale crie de loin, quand » je serai aux barrières, elle se taira.

» Son métier n'est point de faire la
» guerre civile, mais de maintenir
» l'ordre et la paix intérieure ; la
» majorité est bonne, il n'y a de mau-
» vais que les officiers, je les ferai
» chasser. Retournez à Paris, dites à
» mes amis de ne point se compro-
» mettre, et que dans dix jours mes
» grenadiers seront de garde aux
» Tuileries ; allez. »

ASPECT DU CAMP DE BOULOGNE.

Napoléon attirait sur son camp de Boulogne l'attention et les regards de l'Europe. Ce camp offrait l'aspect d'une superbe ville. Aux manœuvres militaires se mêlaient les spectacles et les danses. Les arts, le luxe, les plaisirs y affluaient et formaient un contraste étonnant avec l'ordre et la discipline. La présence de l'empereur

tenait chacun et chaque chose à sa place. Paris et l'armée s'étaient réunis sans désordre et sans confusion. Une cour brillante distinguait le quartier impérial. Des fêtes y annoncèrent, y terminèrent la plus auguste solennité, celle où Napoléon distribua à sa brave armée le signe de l'honneur, le prix de la bravoure. En le recevant, le soldat tournait son regard sur le rivage de l'Angleterre, et ce regard exprimait le devouement et la certitude de vaincre. Jamais aucun monarque n'a fait espérer et craindre de plus grands évènemens.

LE CITATEUR.

Après un long rapport que Fouché était venu faire à Bonaparte, il s'établit entre les deux personnages le dialogue suivant :

FOUCHÉ. Je dois maintenant vous dénoncer le *Citateur*, par Pigault-Lebrun.

BONAPARTE. On m'a lu cet ouvrage, en quoi le trouvez-vous répréhensible ?

F. Un scepticisme outré, une philosophie audacieuse, un athéïsme téméraire y règnent à la fois, depuis le premier mot jusqu'au dernier. Il est nécessaire......

B. Et c'est vous, citoyen Fouché, qui prenez ainsi la défense de la religion ?

F. Je l'ai respectée constamment, c'est moi qui vous ai conseillé.....

B. Bon, ma mémoire aussi va être rappelée à l'ordre......

F. La morale condamne cette production impie, et que je trouve d'autant plus dangereuse, qu'elle est écrite avec un certain charme, exposée en vente par tout, et lue partout

avidement. Un scandale aussi manifeste.......

B. Voilà, sans doute, comme vous sermoniez à l'Oratoire ! Êtes-vous maintenant un rapporteur du Saint-Office, ou voulez-vous changer mon cabinet en une autre Sorbonne ? Le *Citateur* fait du bruit, dites-vous ; si vous le mettez à l'index, il en fera bien davantage.

F. Pour éviter que le mal ne s'étende, on peut arrêter sur-le-champ la presse qui le multiplie, faire saisir les exemplaires non-vendus et les envoyer au pilon.

N. Oui, au pilon et l'auteur à Vincennes ? Quoi ! le joyeux auteur des *Barons de Felsheim*, de *mon oncle Thomas*, de *M. Botte*, serait logé par vous dans cette ennuyeuse demeure. Si j'ai mis à Bicêtre un marquis de Sades qui avait peint le crime, en se

peignant lui-même, l'Europe en connaît la raison ; mais ce n'en est point une pour jeter au donjon un sophiste assez gai ; il n'en aime pas moins les braves qu'il célèbre de cœur dans ses romans, et n'en haît pas moins les Anglais qu'il y drape à merveille.

F. Pigault est bon Français, mais sa *Miscellanée* anti-religieuse ne peut être permise par celui qui a restauré le culte de nos pères.

N. Vous êtes trop bon chrétien, mon cher Fouché ; laissons tranquille Pigault-Lebrun, qui, avec son *Citateur*, n'a pu faire pis que les ouvrages philosophiques des derniers tems.

NAPOLEON ET MONGE.

A l'époque du consulat à vie, le premier consul se promenant un jour

à Malmaison avec le sénateur Monge, pour lequel il avait beaucoup d'amitié, lui parla avec confiance de tout ce qui se faisait : il était heureux de l'attachement que lui montrait la France, et le témoignait à Monge.

— Et vous, sénateur Monge, lui dit-il en souriant, êtes-vous content ?

— Je ne le serai complètement, citoyen premier Consul, lui répondit Monge, que lorsque votre vœu à vous-même sera rempli, et que je vous ferai ma révérence comme juge de paix de votre canton.

Le premier consul se mit à rire, et prit fort bien la plaisanterie. Pour la comprendre tout entière, il faut savoir qu'un jour le premier consul, alors général en chef de l'armée d'Italie, se trouvant à Morfontaine avec Monge et plusieurs autres savans, comme Berthollet et Laplace, les fé-

licitait du bonheur qu'ils avaient de s'illustrer sans que le sang tachât leur brevet d'immortalité.

» Quant à moi, leur dit-il, je ne
» serai heureux, que, lorsque, après
» avoir donné la paix à l'Europe; je
» pourrai pour toute récompense, ob-
» nir le titre de juge de paix de mon
» canton. »

MADEMOISELLE BOURGOING, ACTRICE DU THÉATRE FRANÇAIS.

On sait que Napoléon avait emmené avec lui à Erfurt, où devaient se réunir l'empereur Alexandre et plusieurs autres souverains, l'élite des artistes du Théâtre Français, pour jouer la comédie devant ces souverains. Mademoiselle Bourgoing était du nombre.

L'empereur Alexandre et Napoléon allaient ensemble presque tous les

soirs. L'autocrate trouvait mademoiselle Bonrgoing charmante et ne s'en cachait pas. Celle-ci le savait, et tout ce qu'elle jugeait capable d'exciter le goût du monarque, elle le mettait en usage. Un jour enfin, le czar amoureux fit part à Napoléon de ses dispositions à l'égard de mademoiselle Bourgoing. « Je ne vous conseille pas « de lui faire des avances, dit Napo- » léon. — Vous croyez qu'elle refuse- » rait ? — Oh ! non, mais c'est de- » main jour de poste, et dans cinq » jours tout Paris saurait comment » des pieds à la tête est faite votre » Majesté, et puis votre santé m'in- » téresse.... Ainsi je souhaite que vous » puissiez résister à la tentation. » Ces mots réfroidirent singulièrement l'ardeur de l'autocrate, qui remercia Napoléon de son bon avertissement et lui dit : « à la manière dont parle vo-

» tre majesté, je serais tenté de croire
» que vous gardez à cette charmante
» actrice quelque rancune person-
» nelle. — Non, en vérité, répliqua
» Napoléon, je n'en sais que ce que
» l'on en dit. »

TABLEAU DU COURONNEMENT.

Napoléon et son épouse allèrent visiter le célèbre David dans son atelier de la Sorbonne, afin de voir le magnifique tableau du couronnement qui venait d'être achevé. Leurs Majestés admirèrent long-tems cette belle composition ; le peintre était glorieux d'entendre sa Majesté nommer l'un après l'autre tous les principaux personnages du tableau dont la ressemblance était parfaite. « Que c'est
» grand ! disait l'empereur, que c'est
» beau! Quel relief ont les objets!

» Quelle vérité! Ce n'est pas une
» peinture, on marche dans ce ta-
» bleau. »

LE CONSCRIT.

Dans une de ses excursions autour de Vienne, Napoléon rencontra un conscrit très-jeune qui rejoignait son corps; il l'arrête, lui demande son nom, son âge, son régiment, son pays. « Monsieur, répond le soldat
» qui ne le connaissait pas, je m'ap-
« pelle Martin, j'ai dix-sept ans, et
» je suis des Hautes-Pyrénées. — Tu
» es donc Français? — Oui, Mon-
» sieur. — Ah! Tu es un coquin de
» Français!. ... Qu'on désarme cet
» homme et qu'on le pende..... —
» Oui, f..... je suis Français, répète
» le conscrit, et *Vive l'empereur!* »
Sa Majesté rit beaucoup; le conscrit

fut détrompé, félicité et courut rejoindre ses camarades avec la promesse d'une récompense, promesse que l'empereur ne tarda pas à exécuter.

A L'ENNEMI! A L'ENNEMI!

Dans sa première campagne d'Italie, Bonaparte avait chargé le général Valette de défendre le village de Castiglione jusqu'à la dernière extrémité, ce général abandonna son poste; cette circonstance imprévue dérangea le plan de Bonaparte qui jugea convenable de se retirer sur le Pô. S'étant rendu à Montenotte, il communiqua à Augereau son projet de retraite que celui-ci combattit fortement en s'appuyant sur la bonne disposition des troupes. Bonaparte passa en revue la division Augereau, et s'adressant aux soldats, leur dit : « Savez-vous, mes

» amis, que vous avez devant vous
» vingt-cinq mille hommes de vieilles
» bandes autrichiennes, comman-
» dées par Wurmser? » — « Qu'im-
» porte! s'écrièrent d'une voix una-
» nime les vainqueurs de Lodi. Géné-
» ral, ajoutèrent-ils, nous n'avons
» jamais compté nos ennemis. Repo-
» sez-vous sur nous. » A l'aspect du
général en chef passant sur le front de
bandière, les troupes [illegible]
firent entendre les cris mille fois répé-
tés de *Vive la république!* [illegible]
nos braves [illegible]
Point de [illegible]
dats, s'élançant [illegible]
montrant [illegible]
Castiglione [illegible]
» nous [illegible]
» toire [illegible]
sions du [illegible]
fixèrent [illegible]

qui, se tournant vers Augereau, lui dit avec une émotion visible : « Oui ; » je dois croire qu'avec des braves » comme ceux-là, on ne peut être » vaincu. »

DANGER DES PRÉVENTIONS.

L'empereur, avec son immense génie, avait le défaut de prendre des préventions en mal contre telle ou telle femme de sa cour. Madame Regnault était du nombre des personnes qui avaient le malheur de ne pas plaire à Napoléon. Cette dame qui joignait à beaucoup d'esprit et de douceur, les charmes de la figure et des grâces, se trouva un jour à un bal que donnait la grande duchesse de Berg dans ses beaux jardins de Neuilly. L'empereur avait de l'humeur...., il faisait brusquement le tour du cercle. Ma-

dame Regnault se trouve devant lui, et dans l'impossibilité de l'éviter. Il s'arrête, la fixe, la toise et regarde sa toilette qui était charmante ; Napoléon sourit avec amertume. — « Savez-vous que vous vieillissez terriblement, Madame Regault? lui dit-il. — « Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire, lui répondit-elle, serait bien dur à entendre, si j'étais d'âge à m'en fâcher. »

PENSÉE REMARQUABLE DE NAPOLÉON.

« Le soldat ne considère, disait l'empereur, ni la force physique, ni même beaucoup la bravoure extraordinaire, pourvu que son chef ne soit pas poltron ; mais ce qu'il veut en lui, ce qui lui donne confiance, c'est la certitude que son général, son colonel, son capitaine, enfin celui sous

lequel il marche, est savant, et assez savant pour connaître tout ce qui peut lui arriver, et le prévoir en combattant. »

LA GLOIRE DE LA BATAILLE D'EYLAU DISPUTÉE.

Une querelle très-vive s'élève entre Murat, Lannes et Augereau pour savoir auquel d'entre eux la victoire d'Eylau était due. L'empereur, dans son bulletin, y présente le maréchal Murat comme ayant décidé le sort, par son courage, à se tourner du côté des Français. Cependant il est prouvé par des milliers de rapports faits par des officiers, n'ayant aucun ami à flatter, aucune vengeance à caresser, que le grand-duc de Berg, n'a donné avec sa cavalerie qu'au dernier acte de cette sanglante tragédie.

Le maréchal Lannes prétendait et

soutenait que Murat n'avait donné qu'à la fin du jour. Ce maréchal avait sur sa tête une assez belle couronne de lauriers, assez touffue pour ne pas craindre d'en perdre quelques feuilles ; mais il disait qu'il ne voulait pas qu'on lui en arrachât UNE SEULE.

A quelque tems de là, Lannes eut une scène avec l'empereur, mais une scène tellement désagréable pour Napoléon, bien plus que pour Lannes, que le brave et loyal soldat s'aperçut enfin qu'il avait été trop loin.... Mais les paroles étaient sanglantes comme les faits qu'elles rappelaient. « *C'est*
» *un pantin, un sauteur en li-*
» *berté, que votre..... beau-frère....*
» *avec sa figure de carlin et son pa-*
» *nache de chien qui danse..... al-*
» *lons donc, vous vous moquez de*
» *moi, je crois ?*..... Il est brave di-
» tes-vous ?... *Eh ! qui ne l'est donc*

» *pas en France? On montre au*
» *doigt ceux qui ne le sont pas.* Augereau et moi, nous avons fait ce
» que nous devions faire; nous refusons l'honneur de cette journée
» *à votre beau-frère*..... A SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE LE PRINCE
» MURAT.... Oh! que cela fait hausser
» les épaules!... Et puis voilà la manie
» de la royauté qui le gagne aussi,
» lui; c'est-il pour lui coudre son
» manteau au vôtre que vous voulez
» nous voler notre gloire à Augereau
» et à moi?..... Vous n'avez qu'à
» parler; nous sommes prêts...... Oh!
» mon Dieu, j'en ai assez.....Je serai
» généreux. »

Cette scène fut des plus vives, et d'autant plus violente, que l'empereur répondait à Lannes avec la sécheresse du commandement, et toute l'humeur d'un souverain offensé, tandis que

Lannes, tout entier à sa colère, à son injure, répétait à tout instant en souriant avec une expression dédaigneuse, au point d'exaspérer tout-à-fait l'empereur. « *Voulez-vous donc lui don-*
» *ner de notre gloire ? Ah ! mon*
» *Dieu, prenez-en...... il nous en*
» *restera toujours assez !......*

« — Oui, s'écria Napoléon, ne
» pouvant plus se contenir ; je pren-
» drai et je donnerai la gloire comme
» il me conviendra de le faire ; car,
» entendez-vous bien, C'EST MOI, MOI
» SEUL, qui vous donne votre gloire
» et vos succès. »

Lannes devint pâle au point de se trouver mal ; il regarda l'empereur fixement, et lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

» Oui, oui, parce que vous avez
» marché dans le sang sur ce champ
» de bataille, qui ressemblait à un lieu

» de supplice, vous vous croyez un » grand homme pour cette bataille » d'Eylau.... Et votre coq empanaché » de beau-frère vient chanter *Coque-* » *rico*. Cela ne peut pas aller ainsi. . » J'en veux ma part. D'ailleurs cette » victoire..... Hum!..... où donc est- » elle? Est-ce donc douze mille cada- » vres gisant encore dans la neige et » tombés *là pour vous*, afin de vous » conserver de champ de bataille, » l'objet de vos vœux, et devenu un » champ d'horreur infernal, dès que » l'on reconnaît sur les cadavres mu- » tilés l'uniforme français.... et me » dénier à *moi*, à moi Lannes, la » justice qui m'est due!!..... »

HISTOIRE DE NAPOLÉON PAR WALTER-SCOTT.

Lorsque Walter-Scott écrivit son

Histoire de Napoléon, il vint en France, comme on sait, pour recueillir des documens, ou plutôt des calomnies sur son héros, peut-être devrions-nous dire sur la victime de sa plume. Le duc de Tarente (Macdonald), Pair de France, lui fit proposer des documens que lui-même avait à donner, et certes la mine était abondante et précieuse. Walter-Scott répondit par un refus : « *Je prends toujours mes renseignemens dans les bruits populaires* », dit-il. Nous n'ajouterons aucune réflexion à ce mot, l'histoire qu'il a faite y répond pour nous.

LE SERMENT SANS CONSÉQUENCE.

Ce fut dans le courant du mois de juin 1806 que Talleyrand Périgord, que Napoléon croyait alors si dévoué

à sa cause et à sa dynastie, fut nommé par lui prince et duc de Bénévent.

« Napoléon, Empereur, etc., etc., » voulant donner à notre grand chambellan et ministre des relations-extérieures, Talleyrand, un témoignage » de notre bienveillance pour les services qu'il a rendus à notre couronne, nous lui transférons la principauté de Bénévent avec le titre de » prince et duc, pour la posséder » comme *fief immédiat* de notre couronne.... Il prêtera entre nos mains » le serment de nous servir en bon et » loyal sujet. »

M. de Talleyrand l'a bien sûrement prêté, ce serment, sans tirer à conséquence pour les treize autres sermens qu'il a prêtés à diverses époques aux divers gouvernemens de la France.

NAPOLÉON ET L'AUTOMATE JOUEUR D'ÉCHECS.

Le château de Schœnbrunn, lorsque Napoléon y séjourna, était devenu le rendez-vous de tous les savans illustres, et de tous les artistes célèbres de l'Allemagne. Il ne paraissait point un ouvrage nouveau, point une invention curieuse qu'aussitôt l'empereur ne donnât l'ordre de lui en présenter les auteurs.

M. Muëlzel avait fabriqué un automate connu dans toute l'Europe sous le nom de *joueur d'échecs*. Il l'avait apporté à Schœnbrunn pour le faire voir à sa majesté, et l'avait monté dans l'appartement du prince de Neufchâtel. L'empereur alla chez le prince.

L'automate était assis devant une table sur laquelle le jeu d'échecs était

déposé. Sa majesté prend une chaise, et s'asséyant en face de l'automate, dit en riant : « Allons, mon camarade, à nous deux. »

L'automate salue et fait signe de la main à l'empereur, comme pour lui dire de commencer. La partie engagée, l'empereur fait deux ou trois coups, et pose exprès une pièce à faux. L'automate salue, reprend la pièce et la remet à sa place. Sa majesté triche une seconde fois ; l'automate salue encore, mais il confisque la pièce. *C'est juste*, dit sa majesté, et pour la troisième fois il triche. Alors l'automate secoue la tête, et, passant la main sur l'échiquier, il renverse tout le jeu.

NAPOLÉON JALOUX.

L'empereur ne voulait pas qu'un

homme au monde pût se vanter de s'être trouvé en tête à tête avec l'impératrice (Marie - Louise) pendant deux minutes ; et il réprimanda un jour très-vivement la lectrice de service parce qu'elle se tenait à une extrémité du salon, pendant que M. Biennais, orfèvre de la cour, montrait à l'impératrice les secrets d'un serre-papier qu'il avait fait pour elle. Une autre fois l'empereur gronda encore, parce que la dame de service ne se trouvait point tout à côté de l'impératrice, pendant que celle-ci prenait sa leçon de musique avec M. Peër.

NAPOLÉON MAUVAIS VALSEUR.

L'empereur fit, pour plaire à Marie-Louise, plus de frais qu'il n'en avait jamais faits pour aucune femme. Un jour que Napoléon était seul avec la

reine Hortense et la princesse Stéphanie, celle-ci lui demanda malicieusement s'il savait valser : Sa Majesté répondit qu'elle n'avait jamais pu aller au-delà d'une première leçon, et qu'au bout de deux ou trois tours, il lui prenait un éblouissement qui l'empêchait de continuer. « Quand j'étais à l'École-
» Militaire, ajouta l'empereur, j'ai es-
» sayé, je ne sais combien de fois, de
» surmonter les étourdissemens que la
» la valse me causait, sans pouvoir y
» parvenir. Notre maître de danse nous
» avait conseillé de prendre, pour
» valser, une chaise entre nos bras, en
» guise de dame. Je ne manquais ja-
» mais de tomber avec la chaise que
» je serrais amoureusement, et de la
» briser. Les chaises de ma chambre,
» et celles de deux ou trois de mes ca-
» marades, y passèrent l'une après
» l'autre. »

CAMPAGNES

DE NAPOLÉON BONAPARTE,

ET BATAILLES

COMMANDÉES PAR LUI EN PERSONNE.

CAMPAGNES D'ITALIE.

Autrichiens et Piémontais.

1796. Avril.

11. Montenotte.
14. Millesimo.
15. Dego.

Mai.

10. Pont de Lodi.

Août.

3. Lonado.
5. Castiglione.

1796. Septembre.

4. Roveredo.

8. Bassano.

15. Saint-Georges.

Novembre.

15. Arcole.

1797. Janvier.

15. Rivoli.

16. La Favorite.

Mars.

12. Tagliamento.

20. Lavis.

CAMPAGNE D'ÉGYPTE.

Turcs et Mamelucks.

1798. Juillet.

13. Chébreisse.

21. Pyramides.

CAMPAGNE DE SYRIE.

Turcs et Mamelucks.

1798. Avril.

Jaffa.

15. Mont-Thabor.

DEUXIÈME CAMPAGNE D'ÉGYPTE.

Mamelucks et Arabes.

Juillet.

25. Aboukir.

CAMPAGNE D'ITALIE, DITE DE MARENGO.

Autrichiens.

1800. Avril.

9. Passage du Mont-Saint-Bernard.

Juin.

9. Montebello.

14. Marengo.

PREMIÈRE CAMPAGNE D'AUTRICHE.

Autrichiens et Russes.

1805. Octobre.

8. Wurtingen.
9. Guntzbourg.
14. Memmingen.
15. Elchingen.

Octobre.

16. Ulm.

Décembre.

2. Austerlitz.

CAMPAGNE DE PRUSSE.

Prussiens, Suédois et Saxons.

1806. Octobre.

14. Iéna.

Décembre.

23. Czarnowo.
26. Pultusck.

1807. Février. Eylau.
Juin.
14. Friedland.

CAMPAGNE D'ESPAGNE.

Espagnols et Anglais.

1808. Novembre.
10. Burgos.
23. Tudela.
Décembre.
3. Madrid.

DEUXIÈME CAMPAGNE D'AUTRICHE.

Autrichiens.

1809. Avril.
21. Abensberg.
22. Eckmulh.
23. Ratisbonne.
Mai.
11. Prise de Vienne.
22. Essling.

1809. Juillet.

6. Wagram.

CAMPAGNE DE RUSSIE.

Russes.

1812. Juillet.

27. Witepsk.

Août.

17. Smolensk.

Septembre.

7. Moskowa.

Novembre.

25. Bérésina.

CAMPAGNE DE SAXE.

Russes, Prussiens, Suédois, Autrichiens, Saxons, Bavarois.

1813. Mai.

2. Lutzen.

20. Bautzen.

21. Wurtzchen.

1813. Août.

26. Dresde.

Octobre.

16. Wachau.

18. Leipsick.

30. Hanau.

CAMPAGNE DE FRANCE.

Toutes les armées de l'Europe, excepté celles de la Turquie.

1814. Janvier.

29. Brienne.

Février.

2. La Rothière.

9. Champ-Aubert.

11. Montmirail.

14. Vauchamp.

17. Nangis.

19. Montereau.

Mars.

7. Craonne.

1814. Mars.

9. Laon.

11. Reims.

CAMPAGNE DE BELGIQUE.

Prussiens, Anglais, Saxons, Hollandais.

1815 Juin.

16. Ligny-sous-Fleurus.

18. Waterloo.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

